déc. 1970

FICTION

n° 204

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Lacroix

Voici les auteurs que vous pouvez lire régulièrement dans FICTION :

Brian W. Aldiss
Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Robert Bloch
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

Robert Silverberg

l'homme dans le labyrinthe
les masques du temps

Richard Muller, émissaire des hommes auprès d'une race étrangère est revenu de ce premier contact avec un douloureux sceau psychique et s'est réfugié, seul, dans l'énigmatique et mortel labyrinthe de la planète Lemnos...

Vornan-19, émissaire de l'avenir auprès des humains de l'an 1998 a surgi entièrement nu, entre ciel et terre, à Rome, au soir de Noël. Aussitôt, une religion est née. Aussitôt, il s'est trouvé des hommes pour comprendre que l'Histoire tout entière était menacée...

Deux histoires à la fois proches et différentes l'une de l'autre sur le temps et sur l'espace, sur deux êtres solitaires dont dépend le sort de la planète.
Deux romans majeurs qui consacrent un talent majeur.

EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e
Tél. 874.40.56

Un volume de 460 pages, relié pleine toile fuchsia avec fers or. Garde originale et illustrations de Siudmak.
Prix : 36 F

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

PHILIPPE CURVAL	25	L'œuf d'Elduo
	32	Le langage des fleurs
	41	L'odeur de la bête
	55	Un rêve de pierre
	63	Histoire romaine
	S. 1	C'est du billard !
	S. 2	Un succès de peintre
	105	On dément
	S. 4	Un soupçon de néant
	124	Vivement la retraite !
	S. 5	Tous les pièges de la foire
	S. 12	J'ai mal à la tête
	202	Les sables de Falun (1)
	203	Les sables de Falun (2)
ZENNA HENDERSON	13	Les rescapés
	25	Les isolés
	31	Les égarés
	37	La promenade de Tante Morte
	46	La boîte à voir tout
	57	Les orphelins
	83	L'enchaîné
	104	Tournez la page
	122	Le départ
	126	Le dernier pas
	149	La petite fille et les collines
	166	Le retour
	170	Ombre sur la Lune
	174	Les exilés
	197	Des parents éloignés
DEAN R. KOONTZ	182	Les enfants du voyage
	185	Voir le soleil en face
	192	Le douzième lit
	195	Quand viennent les dragons
	197	La muse détruite
	201	Des mains partout
RICHARD MATHESON	25	Journal d'un monstre
	27	Funérailles
	29	Escamotage
	36	Cycle de survie
	37	Derrière l'écran
	40	La robe de soie blanche
	48	Le test
	54	Jours disparus
	57	Le haut lieu
	63	Au bord du précipice
	88	Le pays de l'ombre
	S. 3	Danse macabre
	104	Le voyageur
	108	Moutons de Panurge
	127	La fille de mes rêves

(suite)

WILLIAM

TENN

Le règne de la norme

Renommé aux Etats-Unis comme un auteur marquant de la période « post-classique » (celle qui s'étend en gros de 1945 à 1960), William Tenn reste mal connu et insuffisamment apprécié en France. La publication récente, dans la collection « Galaxie Bis », de son roman Des hommes et des monstres *(un des tableaux les plus réussis et les plus originaux d'une Terre post-atomique) devrait contribuer à combler en partie ce handicap. Comme nombre de ses confrères (Kuttner, Matheson, Sheckley, entre autres), Tenn est principalement un auteur de nouvelles, et c'est le plus souvent dans le domaine de l'histoire courte qu'il a donné le meilleur de lui-même. A part un chef-d'œuvre comme* La ruée vers l'Est *(Fiction nº 124), et quelques autres exceptions, on peut dire que certains de ses récits les plus mémorables attendent encore leur traduction dans notre pays : lacune à laquelle il importe désormais de remédier. La nouvelle que nous présentons aujourd'hui est une brève pochade satirique (la satire est un genre que Tenn affectionne, et il sait s'y montrer exceptionnellement caustique et mordant). Encore une fois, nous avons ici un « monde d'après la bombe » : cette situation ramenée au degré zéro, qui donne toute latitude à un auteur de SF d'imaginer ce qu'il veut. Dans ce monde, se fait jour une nouvelle optique en matière politique : le nivellement par le bas, autrement dit la suprématie des médiocres. Avec le sourire en coin qui convient pour laisser entendre que cette société n'est après tout pas tellement éloignée de celle où nous vivons, Tenn brode sur ce sujet quelques variations vigoureuses et acérées.*

P. H.

PLUSIEURS mois après la fin de la deuxième guerre mondiale, alors que la radioactivité affectait encore un tiers ravagé de la planète, le Dr. Daniel Glurt de Fillmore Township, Wisconsin, buta sur la découverte qui devait apporter à l'humanité son ultime avance sociologique.

Comme Colomb, satisfait de lui après son voyage aux Indes ; comme Nobel, fier de sa réussite de la synthèse de la dynamite qui rendait impossibles les conflits armés entre nations, le docteur interpréta sa découverte d'une manière erronée. Des années plus tard, il racontait en souriant à un historien venu lui rendre visite :

— « Je n'avais aucune idée de ce vers quoi cela pouvait nous conduire, pas la moindre. Rappelez-vous, la guerre venait tout juste de se terminer, et nous étions fort préoccupés par le fait que les côtes Est et Ouest des Etats-Unis étaient pratiquement détruites. Eh bien, nous reçûmes, nous médecins, des instructions du nouveau Capitole à Topeka qui nous prescrivaient d'établir, pour chacun de nos patients, un bilan physique complet. C'était une manière de se tenir sur ses gardes, voyez-vous, en raison des brûlures radioactives et de toutes ces nouvelles maladies que les armées avaient propagées à droite et à gauche. On me demandait d'établir un bilan de tous mes clients, et rien de plus. Je connaissais George Abnego depuis près de trente ans — je l'avais soigné pour la varicelle, une pneumonie et une intoxication alimentaire. Je ne me serais *jamais* douté... »

Obéissant aux instructions que des appariteurs criaient dans les rues, George Abnego s'était présenté immédiatement après son travail au cabinet du Dr. Glurt. Après avoir attendu son tour pendant une heure et demie, il fut enfin introduit dans la petite salle de consultation. Là, il fut soigneusement examiné au stéthoscope et aux rayons X, subit un prélèvement de sang et eut ses urines analysées ; on lui demanda ensuite de répondre aux cinq cents questions préparées par les fonctionnaires du ministère de la Santé dans une tentative pathétique pour découvrir les symptômes de nouvelles maladies.

Après cela, George Abnego se rhabilla et rentra chez lui pour avaler le souper de céréales permis ce jour-là par le service du Ravitaillement. Le Dr. Glurt plaça son dossier dans un classeur et appela le patient suivant. A ce moment-là, il n'avait encore rien remarqué ; pourtant, inconsciemment, il avait déjà commencé la Révolution abnégite.

Quatre jours plus tard, son contrôle sanitaire achevé, le docteur expédia les dossiers d'examen à Topeka. Au moment de signer la fiche de George Abnego, il lui jeta un coup d'œil superficiel, haussa les sourcils et inscrivit le commentaire suivant : « *En dépit de la prédisposition du sujet aux caries dentaires et de ses pieds plats, je considère qu'il jouit d'une santé moyenne. Physiquement, on peut le considérer comme l'individu standard de Fillmore Township.* »

Ce fut cette dernière remarque qui détermina le médecin du gouvernement, qui tout d'abord avait gloussé en lisant la remarque du Dr. Glurt, à lire la fiche une deuxième fois. Après cela, son sourire se teinta de perplexité. Il devint encore plus perplexe lorsqu'il eut comparé les éléments de la fiche aux références médicales classiques.

Il inscrivit une phrase à l'encre rouge dans l'angle supérieur droit de la fiche et la transmit au service de la Recherche.

L'Histoire n'a pas retenu le nom de ce fonctionnaire.

Le service de la Recherche se demanda pour quelle raison le dossier Abnego lui était adressé — l'homme ne présentait aucun symptôme inhabituel pouvant laisser présager des innovations particulières telles que la syphilis cérébrale ou la trichinose artérielle. C'est alors qu'il remarqua la phrase inscrite en rouge et la note du Dr. Glurt. La Recherche haussa ses épaules anonymes et désigna un groupe de statisticiens qui furent chargés d'approfondir la question.

Le résultat de leurs découvertes provoqua la désignation, une semaine plus tard, d'une autre équipe composée de neuf experts médicaux qui furent envoyés à Fillmore. Ils examinèrent George Abnego avec une méticulosité coordonnée. Ensuite ils rendirent une brève visite au Dr. Glurt, à qui ils laissèrent, après qu'il en eut exprimé le désir, une copie de leur rapport d'examen.

Ironiquement, les exemplaires du gouvernement furent tous détruits au cours de l'émeute des Baptistes qui eut lieu une semaine plus tard à Topeka — émeute qui encouragea le Dr. Glurt à lancer la Révolution abnégite.

Il choisit cette dénomination baptiste parce qu'en raison de la diminution de la population consécutive à la guerre atomique et bactériologique, l'Eglise Baptiste demeurait le seul grand corps religieux de la nation. Elle était alors contrôlée par un groupe engagé dans l'établissement d'une théocratie baptiste sur l'étendue de ce qui subsistait des Etats-Unis. Les émeutiers furent réduits

après de nombreuses destructions et une grande effusion de sang ; leur leader, le Révérend Hemingway T. Gaunt — qui avait proclamé qu'il garderait son revolver dans la main droite et la Bible dans sa main gauche jusqu'à ce que le règne de Dieu soit établi et le Troisième Temple édifié — fut condamné à mort par un jury composé de Baptistes orthodoxes à la face sévère.

Commentant les émeutes, le *Bugle Herald* de Fillmore, Wisconsin, établit un parallèle lugubre entre les combats de rue qui avaient ensanglanté Topeka et les destructions provoquées dans le monde par le récent conflit atomique.

« *Les systèmes de communications et de transports internationaux se sont effondrés,* » poursuivait sombrement l'éditorialiste du journal. « *Nous ignorons presque tout du monde broyé dans lequel nous vivons, sinon que l'Australie a disparu sous la mer et que l'Europe est réduite aux territoires situés entre les Pyrénées et l'Oural. Nous savons que l'apparence de notre planète a changé par rapport à ce qu'elle était il y a dix ans, et que les enfants monstrueux et les mutants nés de parents victimes de la radioactivité sont des êtres horribles à contempler.*

» *En vérité, en ces jours de catastrophe et de changement, nos esprits troublés implorent le ciel pour qu'il nous accorde un signe, un prodige indiquant que tout ira bien à nouveau, que tout sera à nouveau comme autrefois, que le niveau des eaux du désastre s'abaissera et que nous pourrons recommencer à marcher sur le sol ferme de la normalité.* »

Ce fut ce dernier mot qui attira l'attention du Dr. Glurt. Cette nuit-là, il glissa le rapport des spécialistes médicaux du gouvernement dans la boîte aux lettres du journal. Il avait écrit au crayon en marge de la première page : « *J'ai noté l'intérêt que vous attachez au sujet.* »

L'édition suivante du *Bugle Herald* de Fillmore étalait le titre suivant sur cinq colonnes à la une :

LE CITOYEN DE FILLMORE EST-IL LE SIGNE
QUE NOUS ATTENDONS ?

L'homme normal de Fillmore est peut-être la réponse d'en haut
Un médecin local révèle un secret médical du gouvernement

L'histoire qui suivait était libéralement parsemée de citations puisées à égalité dans le rapport gouvernemental et dans les Psau-

mes de David. Les habitants de Fillmore apprirent avec effroi qu'un de leurs concitoyens, un certain George Abnego, qui vivait assez obscurément parmi eux depuis près de trente ans, était une abstraction vivante. A la suite d'une combinaison de circonstances guère plus remarquables que celles qui amènent la production d'une quinte flush majeure au poker, le physique, le psychisme et les autres attributs d'Abnego s'étaient fondus pour donner naissance à cette entité légendaire : la moyenne statistique.

D'après les résultats du dernier recensement, qui avait eu lieu peu avant la guerre, la taille et le poids de George Abnego correspondaient à ceux de la *moyenne* des Américains adultes de sexe masculin. Il s'était marié à l'âge exact — année, mois, jour — indiqué par les statisticiens comme étant celui auquel l'homme *moyen* se marie ; il avait épousé une femme plus jeune que lui du nombre d'années correspondant à la *moyenne* ; les impôts calculés à partir de sa dernière déclaration de revenus étaient les impôts *moyens* à payer cette année-là. La quantité et la qualité de ses dents correspondaient aux chiffres donnés par l'Association Dentaire Américaine comme ceux que l'on pouvait trouver sur un individu prélevé au hasard parmi la population. Le métabolisme, la pression sanguine, les proportions du corps et les névroses personnelles d'Abnego étaient en conformité avec les derniers renseignements statistiques valables. Soumis aux tests psychologiques et de personnalité adéquats, le nombre final obtenu après correction montrait qu'il était à la fois moyen et normal.

Enfin, Mrs. Abnego avait donné récemment naissance à son troisième enfant, un garçon. Non seulement cet événement était survenu au moment précis calculé suivant les indices de population, mais le produit ayant vu le jour était un spécimen d'humanité absolument normal — à la différence de la plupart des enfants nés sur le territoire.

Le *Bugle Herald* claironnait son hymne à la nouvelle célébrité autour d'une photographie huileuse sur laquelle les Abnego alignés fixaient le lecteur de leur regard figé. « Moyens... vraiment tout ce qu'il y a de moyens ! » comme beaucoup le firent remarquer.

Les journaux des autres Etats furent invités à reprendre l'article.

Ce qu'ils firent, mollement d'abord, puis avec un enthousiasme contagieux qui allait croissant. Evidemment, comme l'intérêt du public allait intensément vers ce réfugié des extrêmes, ce symbole

de stabilité, les journalistes se mirent à user des fontaines d'encre pour parler de « l'homme normal de Fillmore ».

A l'Université d'Etat du Nebraska, le Pr. Roderick Klingmeister remarqua que certains des élèves de sa classe de biologie portaient des badges géants décorés de portraits de George Abnego. « Avant de commencer mon cours, » ricana-t-il, « j'aimerais vous dire que votre « homme normal » n'est pas le Messie. Je crains qu'il ne soit rien de plus qu'une courbe ambitieuse en forme de cloche, la moyenne faite chair... »

Il ne put en dire plus, car il fut incontinent assommé avec son propre microscope de démonstration.

A ce moment-là, déjà, quelques politiciens attentifs notèrent que personne ne fut puni pour cet acte irréfléchi.

Il est possible que l'incident ait été en rapport avec un certain nombre d'autres qui suivirent : par exemple celui du citoyen inconnu et infortuné de Duluth qui, au point culminant de la parade organisée dans cette ville en l'honneur de *Ce Vieil Abnego Moyen*, eut la malencontreuse idée de s'exclamer avec un étonnement bon enfant : « Et alors ? Ce n'est rien de plus qu'un citoyen ordinaire comme vous et moi. » Il fut immédiatement transformé en confetti par ses voisins immédiats, sous les regards de la foule furieuse.

Ces développements furent soigneusement étudiés par les hommes dont le pouvoir dérivait du consentement légal, sinon bien dirigé, des gouvernés.

George Abnego, concluait cette élite, représentait la maturation d'un grand mythe national qui, implicite dans la civilisation depuis près d'un siècle, avait été amené à un aboutissement éclatant grâce aux moyens de communication de masse et aux media de loisirs.

C'était le mythe qui avait débuté avec le culte voué au « jeune Américain normal au sang rouge » et qui s'était achevé, au niveau le plus élevé, avec la jactance de l'homme politique en bras de chemise et bretelles. « Les gars, vous savez tous qui je suis. Je suis le peuple, rien d'autre que le peuple. »

C'était le mythe qui avait donné naissance à des pratiques telles que le baiser politique aux enfants, le culte de l'imitation de la façon de vivre des classes supérieures, les modes éphémères et stupides apparaissant et disparaissant parmi le peuple avec la régularité monotone d'un essuie-glace. Le mythe des titres et des organisations fraternelles. Le mythe du « chic type ».

Il y eut une élection présidentielle cette année-là.

Du fait de la disparition des côtes Est et Ouest des Etats-Unis, il n'y avait plus de Parti Démocrate. Ce qui en restait avait été absorbé par un groupe intitulé « Vieille Garde Républicaine », qui était ce qui se rapprochait le plus d'une gauche américaine. Le parti au pouvoir — les Républicains Conservateurs — situé à droite au point de tendre vers le royalisme, avait récolté suffisamment de voix théocratiques pour se sentir optimiste quant au résultat de l'élection.

Désespérément, la Vieille Garde Républicaine se mit à la recherche d'un candidat. Après avoir, avec les regrets d'usage, écarté l'adolescent épileptique récemment élu gouverneur du Sud-Dakota en violation de la constitution de l'Etat et s'être prononcés contre la grand-mère chanteuse de psaumes de l'Oklahoma qui ponctuait ses discours électoraux avec de la musique religieuse jouée au banjo, les stratèges du parti arrivèrent, par un après-midi d'été. à Fillmore, Wisconsin.

A partir du moment où Abnego se laissa persuader d'accepter de se présenter comme candidat (sa dernière objection, bien intentionnée mais molle : il était membre du parti de l'opposition, fut balayée comme les autres), il devint évident que le cours de la bataille avait tourné, que les racines légendaires avaient pris feu.

Abnego axa sa campagne sur le slogan : « Retour à la normale avec l'homme normal ».

Réunis en convention, les Républicains Conservateurs prirent conscience du danger qui les menaçait — celui de subir une défaite électorale accablante. Ils modifièrent leurs tactiques, essayant de faire face à l'attaque de front et avec de l'imagination.

Ils désignèrent comme candidat à la présidence un bossu, qui souffrait en plus de l'incapacité d'être un distingué professeur de droit dans une importante université ; marié sans enfant, il avait divorcé avec beaucoup de publicité ; enfin, il avait avoué un jour à un comité d'enquête du Congrès avoir commis et publié des poésies surréalistes. Des affiches, qui le représentaient sous une apparence horrible, avec une bosse deux fois plus grosse que nature, recouvrirent tous les murs du pays, accompagnées du slogan suivant : « Un homme anormal pour un monde anormal ! »

En dépit de ce brillant coup politique, l'issue ne fit jamais de doute pour quiconque. Le jour de l'élection, le slogan nostalgique l'emporta par trois contre un sur le slogan médicateur. Quatre

ans plus tard, les opposants étant les mêmes, le score atteignit cinq et demi contre un. Et il n'existait plus d'opposition organisée lorsque George Abnego sollicita un troisième mandat...

Non qu'il l'eût éliminée par la répression. Il y avait plus de liberté de pensée politique sous Abnego qu'il n'y en avait jamais eu antérieurement. Simplement, il y eut de moins en moins de pensées exprimées et de réunions politiques.

Chaque fois que cela fut possible, Abnego s'arrangea pour esquiver toute prise de position. Quand une décision s'avérait indispensable, il se basait strictement sur des précédents. Il abordait rarement les thèmes d'intérêt courant et ne s'engageait jamais personnellement. Ce n'était qu'en famille qu'il était loquace et exhibitionniste.

« Comment peut-on brocarder le vide ? » Telle avait été la lamentation des journalistes et des dessinateurs de l'opposition durant les premières années de la Révolution abnégite, quand le peuple, à chaque élection, se précipitait vers Abnego. Ils tentèrent bien de lui attribuer des déclarations ridicules ou des aveux, mais toujours sans succès. Abnego était tout simplement incapable de dire quoi que ce fût qui pût être considéré comme ridicule par la majorité de la population.

Et les cas critiques ? « Eh bien, » avait dit un jour Abnego (cette déclaration figurait dans l'Histoire que tous les écoliers connaissaient), « j'ai remarqué que même le plus gigantesque des incendies de forêt s'éteint de lui-même. L'essentiel est de ne pas s'affoler. »

Il abaissa ces cas jusqu'à un seuil d'hypotension artérielle. Et, au fur et à mesure que s'écoulaient les années, avec des alternatives de construction et de destruction, de stimulation et de conflit, d'anxiété et de tourments accélérés, les gens se calmèrent et devinrent humblement reconnaissants.

Il semblait à certains que, depuis le jour de la prestation de serment d'Abnego, le chaos avait commencé à hésiter, que partout florissait une stabilité splendide et bienvenue. A certains égards, telle la diminution du taux des naissances monstrueuses, des développements étaient en cours qui n'avaient absolument rien à voir avec l'homme normal de Fillmore ; à d'autres — par exemple, l'étonnante déclaration des lexicographes, selon qui des expressions argotiques particulières aux adolescents de l'époque du premier mandat d'Abnego étaient utilisées par leurs enfants dans des contextes exactement semblables dix-huit ans plus tard,

pendant sa cinquième administration — le nivellement historique et les effets aplanissants de la truelle abnégite étaient évidents.

L'expression verbale de ce grand calme fut l'abnégisme.

L'enregistrement historique le plus ancien et convenablement rédigé qui a trait à ces insuffisances se rapporte au mandat durant lequel Abnego, se sentant assez sûr de lui pour agir ainsi, forma un cabinet sans tenir le moindre compte des désirs de la hiérarchie de son parti. Un journaliste, qui tentait de démontrer le manque absolu de couleur de la nouvelle équipe politique, demanda si l'un ou l'autre de ses membres — du secrétaire d'Etat au ministre des Postes et Télécommunications — s'était jamais compromis publiquement et avait pris l'initiative d'un seul pas constructif dans une direction ou dans une autre.

Ce à quoi le président aurait répondu, sans hésitation et avec un sourire aimable : « J'ai toujours dit qu'il ne pouvait y avoir de rancunes là où personne n'était battu. Eh bien, monsieur, personne n'est battu dans un combat de boxe où l'arbitre ne peut pas prendre de décision. »

Bien que l'authenticité de cette remarque ne soit pas établie, elle donne parfaitement le ton de l'Amérique abnégite. « Agréable comme un round nul » devint une locution de tous les jours.

C'est certainement aussi apocryphe que la légende du cerisier de George Washington, mais l'abnégisme le plus définitif que l'on attribua au président, et qu'il prononça à la fin d'une représentation de *Roméo et Juliette,* fut le suivant : « Il est préférable de ne pas avoir aimé que d'avoir aimé et perdu. »

Au début du sixième mandat d'Abnego — le premier au cours duquel il fut assisté, en qualité de vice-président, par son fils aîné — un groupe d'Européens, arrivant sur un cargo assemblé à l'aide d'éléments récupérés sur trois destroyers coulés et un porte-avions chaviré, rouvrit les relations commerciales du vieux continent avec les Etats-Unis.

Reçus partout avec une chaleur indescriptible, ils visitèrent tout le pays, étonnés par la placidité de la population, l'absence presque totale chez elle d'excitation politique ou militaire, ainsi que par la rétrogradation technologique rapide du pays. Un des émissaires, oubliant sa prudence diplomatique, fit ce commentaire avant son départ : « Nous sommes venus en Amérique, ce monument de l'industrialisation, dans l'espoir de trouver des solutions à de nombreux et tourmentants problèmes de science appliquée. Ces problèmes — tels que l'application de l'énergie atomique à

des fins industrielles et l'utilisation de la fission nucléaire pour la réalisation d'armes atomiques de petites dimensions comme les pistolets et les grenades à main — s'opposent à notre redressement post-atomique. Mais vous, dans ce qui subsiste des Etats-Unis d'Amérique, vous n'avez même pas conscience de ce que nous, dans ce qui reste de l'Europe, considérons comme si complexe et si urgent. Excusez l'expression, mais vous vivez ici dans une sorte d'hypnose nationale. »

Ses hôtes américains ne s'offensèrent pas : ils acceptèrent les remontrances avec des sourires polis et des haussements d'épaules. La délégation retourna chez elle pour dire à ses compatriotes que les Américains, déjà réputés pour leur folie, s'étaient maintenant spécialisés dans le crétinisme.

Cependant, une autre délégation, qui avait tout observé attentivement et posé de nombreuses questions détaillées, rejoignit son Toulouse natal (la culture française s'était une nouvelle fois coagulée dans le sud-ouest du pays) pour définir les fondations philosophiques de la Révolution abnégite.

Dans un livre que le monde entier lut avec un énorme intérêt, Michel-Gaston Founique, ancien professeur d'Histoire à la Sorbonne, fit remarquer que, si l'homme du XXe siècle s'était suffisamment libéré des étroites formulations grecques pour entrevoir une logique non-aristotélicienne et une géométrie non-euclidienne, il n'avait pas encore eu la témérité intellectuelle de créer un système politique non-platonicien. Du moins, pas jusqu'à Abnego.

Jusqu'à l'époque de Socrate, écrivait M. Founique, *les hommes ont été les esclaves de la conception qui voulait que le meilleur d'entre eux gouverne. Comment déterminer ce « meilleur », ainsi que l'échelle des valeurs à utiliser de manière que le dirigeant soit bien le « meilleur » et non simplement l'un des « meilleurs » non différenciés — telle a été la question de base qui a déchaîné les feux de la controverse durant près de trois millénaires. Que ce fût l'aristocratie de naissance ou d'intellect qui constituât un argument de survaleur ; que les dirigeants fussent choisis de par la volonté d'un dieu ou déterminés par l'étude des entrailles d'un cochon ; qu'il fussent sélectionnés par le peuple par l'intermédiaire d'un scrutin — il y avait des alternatives dans les méthodes. Mais jusqu'alors aucun système politique ne s'était aventuré hors du postulat implicite et non vérifié exprimé pour la première fois dans la* République *de Platon.*

Maintenant, au moins, l'Amérique a changé et elle conteste la valeur pragmatique de l'axiome. La jeune démocratie occidentale qui a introduit le concept des droits de l'Homme dans la jurisprudence apporte maintenant au monde fiévreux la doctrine du plus petit dénominateur commun. Selon cette doctrine, ainsi que je suis parvenu à le comprendre après une observation prolongée, ce n'est pas le pire *qui devrait gouverner — comme le prétendent beaucoup de mes collègues délégués avec passion — mais le* moyen *: ce que l'on pourrait définir par « non-meilleur » ou « non-élite ».*

Au milieu des ruines toujours radioactives provoquées par la guerre moderne, le peuple de l'Europe écoutait avec dévotion la lecture de la monographie de Founique. Il était captivé par la monotonie pacifique que l'on disait exister aux Etats-Unis, mais aussi ennuyé par les raisons de l'académicien, selon qui un groupe gouvernant qui saurait commencer avec ceux qui étaient les « non-meilleurs » serait débarrassé des myriades de jalousies et de conflits qui naissent du besoin de prouver la supériorité individuelle ; un tel groupe serait enclin à aplanir très rapidement toute querelle majeure, de manière à éviter que de dangereuses opportunités soient saisies par des personnes imaginatives et de ressources dans des conditions de lutte et de tension.

Il y avait les oligarques d'un côté et les chefs de parti de l'autre ; dans telle nation, un ancien ordre religieux se maintenait au pouvoir ; dans telle autre, des hommes calculateurs et brillants continuaient à tenir les leviers de commande. Mais des hommes prêchaient de par le monde. Des chamans étaient apparus parmi la population, que les gens du peuple appelaient des « abnégos ». Les tyrans se trouvèrent dans l'impossibilité d'éliminer ces chamans, car ils n'étaient pas choisis en vertu d'une quelconque capacité spéciale, mais simplement parce qu'ils représentaient l'échantillon moyen d'un groupe donné ; l'échantillon moyen de n'importe quel groupe de population, découvrit-on, dure aussi longtemps que le groupe lui-même. Ce fut la raison pour laquelle, à travers le temps et les effusions de sang, les abnégos répandirent leur philosophie et prospérèrent.

Ce fut Oliver Abnego (Abnego IV des Etats-Unis) qui devint le premier président universel. Le vice-président — son fils — était à la tête d'un Sénat composé pour la majeure partie de ses oncles, tantes et cousins. Eux et leur nombreuse progéniture vivaient dans une économie qui ne s'était que très peu détériorée

par rapport aux conditions expérimentées par le fondateur de leur dynastie.

En sa qualité de président mondial, Oliver Abnego approuva une seule mesure : l'octroi de la scolarité universitaire préférentielle aux étudiants dont le classement correspondait à la moyenne de groupe de leur âge sur l'ensemble de la planète. Malgré cette mesure, le président aurait pu difficilement être taxé d'originalité et d'innovation, impropres à son haut rôle, car depuis quelque temps déjà tous les systèmes de récompense — scolaires, sportifs et même industriels — couronnaient la réalisation la plus moyenne, les sanctions frappant à égalité les résultats les plus hauts et les plus bas.

Quand un peu plus tard les sources de pétrole se tarirent, les hommes se retournèrent avec un calme parfait vers le charbon. Les dernières turbines, bien que toujours en état de marche, furent placées dans des musées : les hommes qu'elles servaient sentaient que l'utilisation isolée et individuelle de ces machines constituait un faste indigne d'un bon abnégisme.

Le phénomène culturel le plus remarquable de cette époque fut la naissance de poèmes soigneusement rimés et parfaitement métrés qui vantaient des beautés indéfinissables ou les charmes vagues d'une femme ou d'une vieille mère. Si l'anthropologie n'avait pas été une science disparue, il serait devenu banal de constater qu'il y avait une tendance saisissante à l'uniformité dans des domaines aussi divers que la structure osseuse, les traits du visage et la pigmentation de la peau, sans parler de l'intelligence, de la musculature et de la personnalité. L'humanité se repliait rapidement et inconsciemment vers son centre.

Toutefois, juste avant que le charbon s'épuise, il y eut un bref pétillement d'intelligence parmi un groupe qui s'était établi sur un emplacement situé au nord-ouest du Caire. Ce groupe de Nilotiques, ainsi qu'on les appelait, était composé pour l'essentiel de dissidents non restructurés qui avaient été expulsés par leurs communautés, et qui présentaient un pourcentage important de malades mentaux et d'handicapés physiques ; ils avaient à leur disposition une énorme quantité de gadgets techniques et de livres jaunissants récoltés dans des musées et des bibliothèques en ruines du monde entier.

Parfaitement ignorés de leurs semblables, les Nilotiques organisaient des débats criards et interminables, tout en labourant

leurs champs boueux juste assez pour récolter le strict nécessaire à leur survivance. Ils décidèrent qu'ils étaient les derniers échantillons de l'*homo sapiens*, le reste de l'humanité étant maintenant composé de ce qu'ils appelaient des *homo abnegus*.

Le succès évolutif de l'homme, conclurent-ils, avait été dû principalement à son manque de spécialisation. Alors que les autres créatures étaient contraintes de s'adapter à un environnement particulier et limité, l'homme avait eu la possibilité d'accomplir un effort violent et terrible jusqu'à ce qu'en définitive il eût découvert un facteur d'environnement qui demandait de la spécialisation. Pour éviter la guerre, l'homme devait se spécialiser dans la non-valeur.

Après avoir longuement discuté cela, les Nilotiques décidèrent d'utiliser les anciennes armes dont ils disposaient pour sauver l'*homo abnegus* de lui-même. Cependant, de violents désaccords sur le choix des méthodes de rééducation à employer les entraînèrent à un sanglant conflit d'extermination avec ces mêmes armes, conflit au cours duquel la colonie entière fut détruite et l'emplacement où elle vivait rendu inhabitable pour des décennies. A la même époque, le charbon étant à son tour épuisé, l'homme réintégra les vastes forêts autogénératrices.

Le règne de l'*homo abnegus* dura un quart de million d'années. Il fut finalement contesté — avec succès — par un groupe de chiens de Terre-Neuve qui s'était réfugié sur une île de la Baie d'Hudson à la suite du naufrage, au XXe siècle, du cargo qui les transportait vers de nouveaux acquéreurs.

Ces chiens, robustes et supérieurement intelligents, contraints par la nature à n'être, durant des centaines de millénaires, qu'une société aboyante, apprirent à parler, un peu à la manière dont les ancêtres simiesques de l'homme avaient appris à marcher lorsqu'un soudain déplacement botanique avait détruit leurs domiciles juchés dans les arbres. Les rigueurs de leur île glacée contribuèrent à aiguiser leur intelligence et, l'imagination stimulée par le froid, les chiens parlants créèrent une remarquable civilisation canine dans l'Arctique avant de s'étendre vers le sud afin de réduire l'humanité en esclavage, et éventuellement la domestiquer.

Cette domestication prit la forme d'élevages d'hommes sélectionnés uniquement pour leur capacité à lancer au loin des bâtons et autres objets, le « allez, rapporte ! » étant un sport toujours aussi populaire parmi les nouveaux maîtres de la planète, en dépit de la sédentarité de certains individus érudits.

Un groupe très prisé d'animaux favoris était constitué par des humains ayant des bras incroyablement longs et minces ; d'autres « rapporteurs », toutefois, donnaient la préférence aux produits d'élevage trapus, aux bras courts mais extrêmement vigoureux et musclés ; quoique, occasionnellement, certains résultats intéressants fussent obtenus à la suite d'un rachitisme provoqué et entretenu durant plusieurs générations, ce qui permettait l'apparition de spécimens aux bras tellement flexibles qu'ils donnaient l'impression de ne pas posséder d'ossature. Ce dernier type, bien qu'esthétiquement et scientifiquement intéressant, était toutefois généralement décrié et considéré à la fois comme un signe de décadence chez le propriétaire et une insulte fonctionnelle envers l'animal.

Naturellement, la civilisation des « rapporteurs » développa par la suite des machines propulsives capables de lancer des bâtons plus loin, plus fort et à une cadence plus accélérée que n'importe quel humain. A la suite de quoi — sauf dans les communautés canines les plus arriérées — l'Homme disparut de la planète.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : **Null-P.**



titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé

titres à paraître :

18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis

bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cocher la case correspondante)

☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique : FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis

bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 – PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 – DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 – ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 – PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 – PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 – JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 – HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 – JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 – PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
☐ 16 – WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

ROBERT

SILVERBERG

Les amours d'Ismaël

Comme Dick et quelques autres, Silverberg est un auteur-charnière, un auteur à cheval sur deux époques de la science-fiction. Il a débuté dans les années cinquante, en se conformant avec sagesse aux canons et aux traditions de cette période. Puis, entraînée par le courant qui a fait éclater la science-fiction après 1960, son œuvre a évolué, elle a muté, et elle rejoint aujourd'hui les tendances modernes. Confirmation importante de l'actuel statut de Silverberg dans la science-fiction anglo-saxonne contemporaine : la parution au C.L.A., à la rentrée, de deux romans qui sont parmi ses plus récents : L'homme dans le labyrinthe *et* Les masques du temps. *Sans vouloir y jouer le moins du monde à l'écrivain d'avant-garde (comme il s'en explique très raisonnablement dans la préface qu'il a écrite pour le volume), Silverberg a su dans ces deux livres colorer la science-fiction selon des conceptions neuves, en l'orientant vers des voies qui sont en rupture avec le passé. Ces deux œuvres témoignent d'un talent fourmillant et généreux, comme c'était également le cas du remarquable cycle de Roum, paru en trois volets dans* Galaxie *(numéros 61, 64 et 65). Malgré son activité intense dans le domaine du roman, Silverberg continue encore aujourd'hui d'écrire régulièrement des nouvelles. Celle que voici est une des dernières qu'il ait fait paraître aux Etats-Unis. Elle se présente comme une version nouvelle, non dénuée d'ironie, du thème éternel de la belle et la bête.*

D. M.

APPELEZ-MOI Ismaël. C'est ainsi que me nomment tous les êtres humains qui me connaissent. Ceux de mon espèce n'utilisent pas la désignation par unité structurale (« nom ») pour distinguer les individus, mais Ismaël est le nom que m'ont donné les humains et il fera l'affaire. J'ai été ainsi baptisé par miss Lisabeth Calkins, qui m'inspire des émotions d'ordre chevaleresque, sentimental et sexuel (« amour »). Il est entendu que, tout au long de mon récit, l'appellation « Ismaël » ne se rapporte qu'à moi-même.

J'appartiens à une espèce mammifère aquatique intelligente qui n'est ni primate ni humaine : celle du *Tursiops truncatus*, c'est-à-dire du « souffleur » ou dauphin à gros nez. J'ai onze ans, ce qui signifie que je suis en pleine maturité à tous points de vue. Mon poids est de cent soixante-quinze kilos et ma longueur totale de deux mètres neuf. Je suis employé au service entretien de la Compagnie Gerard-Worzel de récupération de l'eau de mer, à Sainte-Croix (îles Vierges), où j'ai pris mon service à la date du 14 août 1994. Ceux de mon espèce me considèrent comme sexuellement désirable et me portent en haute estime pour mon grand développement intellectuel. Je possède un vocabulaire important. Je communique aisément avec les représentants de l'*Homo sapiens*. J'ai de grandes aptitudes pour la mécanique, ainsi que vous pouvez le constater à la façon dont j'ai réussi à brancher l'appareil électronico-acoustique à l'aide duquel je dicte ce mémoire.

Je suis un organisme mammifère solitaire qui a accompli des actes d'héroïsme au profit de votre espèce et qui souhaite, pour toute récompense, être autorisé à entretenir des relations plus intimes (« amour ») avec miss Lisabeth Calkins. Je supplie les représentants compatissants de l'*H. sapiens* de lui parler en ma faveur. Je suis loyal, digne de confiance, sérieux, dévoué et extrêmement intelligent. Je m'efforcerais, dans toute la mesure de mes moyens, de lui offrir une compagnie agréable et de lui faire connaître de grandes satisfactions d'ordre émotionnel (« bonheur »).

Permettez-moi de vous donner sur la situation les détails nécessaires :

Premièrement : mon emploi.

La Compagnie Gerard-Worzel de récupération de l'eau de mer occupe une position de premier plan sur la côte nord de l'île de

Sainte-Croix, aux Antilles. Elle travaille selon le principe de la condensation atmosphérique. Je sais cela par miss Calkins (« Lisabeth ») qui m'a décrit en grand détail le fonctionnement de l'usine. Le travail de celle-ci consiste à récupérer un peu de l'eau douce — dont le volume est évalué à quelque huit cent millions de litres par jour — transportée sous forme de vapeur par la couche d'air inférieure qui balaye chaque kilomètre de la côte exposée au vent.

Un tuyau de neuf mètres de diamètre recueille de l'eau de mer froide à une profondeur pouvant aller jusqu'à neuf cents mètres et la transporte à environ deux kilomètres de notre station.

Le tuyau débite chaque jour quelque cent vingts millions de litres d'eau à une température de cinq degrés centigrades. Cette eau est acheminée vers notre condensateur, qui capte environ un milliard de mètres cubes d'air tropical par jour. La température de cet air est de vingt-cinq degrés centigrades et son degré d'humidité de soixante-dix à quatre-vingts pour cent. Lorsque l'air entre en contact avec l'eau de mer froide du condensateur, sa température tombe à dix degrés centigrades et son humidité atteint cent pour cent, ce qui nous permet d'extraire environ soixante litres d'eau par mètre cube d'air. Cette eau débarrassée du sel (« eau douce ») est envoyée dans le principal réservoir de l'île, car Sainte-Croix n'a pas un approvisionnement naturel suffisant en eau propre à la consommation par les êtres humains. Les fonctionnaires du Gouvernement qui viennent, à l'occasion d'une cérémonie, visiter nos installations se plaisent à reconnaître que, sans notre usine, la grande expansion industrielle de Sainte-Croix n'aurait pu être réalisée.

Pour des raisons d'économie, nous travaillons en accord avec une entreprise aquiculturelle (« pisciculture ») qui utilise notre trop plein. Lorsque notre eau de mer est passée par le condensateur, elle doit être laissée de côté. Cependant, comme elle provient d'une région basse de l'océan, sa teneur en phosphates dissous et en nitrates est de quinze cent pour cent plus élevée qu'à la surface. Cette eau riche et nourrissante est expédiée de notre condensateur dans une lagune circulaire contiguë d'origine naturelle (« lagon corallien ») qui est peuplée de poissons. Dans un milieu aussi fertile, le poisson est extrêmement fécond, et la production de nourriture ainsi obtenue est suffisamment grande pour compenser les frais de fonctionnement de nos pompes.

(Quelques humains dénués de jugement considèrent comme peu moral le fait d'employer des dauphins pour aider à la pisciculture. Il leur paraît dégradant pour nous de contribuer à produire des créatures aquatiques — c'est-à-dire de la même espèce que nous — destinées à servir de nourriture à l'*H. sapiens*. Qu'on me permette simplement de faire remarquer : primo, qu'aucun d'entre nous ne travaille ici sous la contrainte ; et secundo, que mon espèce n'estime nullement immoral le fait de se nourrir de créatures aquatiques. Nous-mêmes, nous mangeons des poissons.)

Mon rôle dans la Compagnie Gerard-Worzel de récupération de l'eau de mer est important. Je fais (moi, « Ismaël ») fonction de contremaître de l'équipe d'entretien. J'ai sous mes ordres neuf membres de mon espèce. Notre tâche consiste à contrôler et à entretenir les valves d'admission de la principale conduite d'eau de mer. Ces valves, en effet, sont fréquemment obstruées par la présence d'organismes primaires comme les astéries ou les algues, qui empêchent le bon fonctionnement de l'installation. Il nous faut donc descendre, à intervalles réguliers, pour remédier à cette obstruction. Normalement, ce travail peut se faire sans qu'il soit besoin de recourir à des organes de manipulation (« doigts ») dont nous sommes, malheureusement, dépourvus.

(Certains d'entre vous ont objecté qu'il était indécent de faire appel à des dauphins pour ce travail, alors que des représentants de l'*H. sapiens* étaient en chômage. La réponse intelligente à faire à cette remarque est primo, que : nous sommes admirablement constitués par la nature pour évoluer sous l'eau sans avoir besoin d'utiliser aucun appareil respiratoire spécial ; et secundo, que seul un être humain hautement qualifié serait capable de remplir ces fonctions. Or, les êtres humains de ce genre se rencontrent très rarement sur le marché du travail.)

Voilà maintenant deux ans et quatre mois que j'occupe mon poste et, pendant cette période, il ne s'est produit aucune interruption importante dans le fonctionnement des valves à l'entretien desquelles je suis préposé.

A titre de compensation pour le travail que j'effectue (« salaire »), je reçois un gros approvisionnement en nourriture. Bien entendu, pour un salaire comme celui-là on pourrait engager un simple requin. Mais, outre mes seaux de poisson quotidiens, je bénéficie d'avantages inestimables, tels que la compagnie des êtres humains et la possibilité de développer mon intelligence latente grâce à la consultation d'ouvrages qui me permettent d'enrichir

mon vocabulaire, ainsi qu'à divers moyens d'instruction. Comme vous pouvez le constater, j'ai tiré le meilleur parti des occasions qui m'étaient ainsi offertes de parfaire mon éducation.

Deuxièmement : Miss Lisabeth Calkins.

Son dossier est classé ici. J'ai pu le consulter à l'aide de l'appareil d'enregistrement sur bobine qui est installé à proximité du bassin réservé à l'exercice des dauphins. Grâce à cet appareil et à l'enseignement oral qu'il dispense, je suis à même de connaître tout ce qui se trouve dans les archives de la Compagnie. Personne, sans doute, n'a jamais supposé qu'un dauphin souhaiterait consulter les dossiers du personnel.

Miss Calkins a vingt-sept ans. Elle est donc de la même génération que mes prédécesseurs génétiques (« parents »). Cependant, je ne partage pas le préjugé qui a cours chez beaucoup de représentants de l'*H. sapiens* en ce qui concerne les relations émotionnelles avec des femelles plus âgées. D'ailleurs, si l'on tient compte de la différence des espèces, miss Lisabeth et moi sommes du même âge. Elle a atteint sa maturité sexuelle en arrivant à peu près à la moitié de son âge actuel. Il en est de même pour moi.

(Je dois reconnaître qu'on peut la considérer comme ayant légèrement dépassé l'âge optimum auquel les femelles humaines prennent un compagnon permanent. Je suppose qu'il n'est pas dans ses habitudes de contracter des unions temporaires, car son dossier n'indique pas qu'elle se soit jamais reproduite. Il se peut d'ailleurs que les humains n'aient pas nécessairement des petits à chacun de leurs accouplements annuels — ou même que ces accouplements aient lieu au hasard, à des époques indéterminées et sans aucun rapport avec le processus de la reproduction. Bien que cela me semble étrange et, en quelque sorte, contraire aux usages, je conclus, d'après certaines indications que j'ai recueillies, que tel pourrait bien être le cas. Les ouvrages qui me sont accessibles donnent peu de renseignements sur les habitudes des humains en matière d'accouplement. Il me faudra en apprendre davantage à ce sujet.)

Lisabeth — comme je me permets de l'appeler en secret — est haute d'un mètre soixante (les humains ne se mesurent pas par « longueurs ») et pèse cinquante-deux kilos. Ses cheveux sont dorés (« blonds ») et elle les porte longs. Sa peau, quoique brunie par

l'exposition au soleil, est assez claire. L'iris de ses yeux est bleu. Les conversations que j'ai eues avec des humains m'ont appris qu'elle était considérée par ceux-ci comme belle. Certains mots que j'ai pu surprendre alors que j'évoluais à la surface de l'eau m'ont fait comprendre que la plupart des mâles de la station éprouvaient à son égard d'intenses désirs sexuels. Moi aussi, je la considère comme belle, dans la mesure où je suis à même d'apprécier la beauté humaine (et je crois l'être). Mais je ne suis pas certain d'éprouver effectivement des désirs sexuels envers Lisabeth. Ce que je ressens, c'est plutôt une constante envie de sa présence, de sa proximité — envie que je traduis en termes sexuels dans le seul but de me la rendre plus compréhensible à moi-même.

Certes, Lisabeth ne possède pas les traits physiques que je recherche d'ordinaire chez une compagne (nez proéminent, nageoires luisantes). Si nous tentions de faire l'amour ensemble, au sens anatomique du terme, il en résulterait certainement pour elle une souffrance ou même une blessure. Tel n'est pas mon souhait. Les caractéristiques physiques qui la rendent si désirable aux yeux des mâles de son espèce (glandes mammaires très développées, cheveux brillants, traits fins, longs membres arrière ou « jambes », etc.) sont pour moi dénuées d'importance et ont même, en fait, une valeur négative. En ce qui concerne les deux glandes lactaires qui ornent sa région pectorale, elles ressortent de telle façon qu'elles ne peuvent qu'entraver ses mouvements lorsqu'elle nage. C'est là une bien piètre architecture, et je suis incapable de trouver beau un édifice dont les lignes sont mal tracées. Il est évident que Lisabeth elle-même déplore la grosseur excessive et le mauvais emplacement de ces glandes, car elle prend soin de les dissimuler à tout moment par un léger vêtement. Les autres employés de la Compagnie qui, étant tous mâles, ne possèdent que des glandes mammaires rudimentaires, lesquelles ne détruisent en rien la ligne de leur corps, laissent ces glandes à nu.

Quelle est donc la cause de l'attirance que j'éprouve envers Lisabeth ?

Elle résulte du besoin que je ressens de sa compagnie. J'ai l'impression que Lisabeth me comprend comme ne peut le faire aucun représentant de ma propre espèce. Il s'ensuit donc que je suis plus heureux en sa compagnie que loin d'elle. Cette impression date de notre première rencontre. Lisabeth, qui est une spécialiste des relations humano-cétacées, est arrivée à Sainte-Croix il y a quatre mois, et on m'a prié alors d'amener à la surface l'équipe

que je dirige pour la lui présenter. J'ai fait un grand bond hors de l'eau pour mieux la voir, et j'ai pu constater aussitôt qu'elle appartenait à une espèce plus belle et plus fine que celle des humains que j'avais connus jusque là. Son corps, plus délicat, paraissait tout à la fois fragile et puissant, et la grâce de ses mouvements formait un agréable contraste avec la gaucherie des mâles que j'avais rencontrés. De plus, ce corps n'était pas couvert de ces poils rudes qui sont si vilains à regarder pour ceux de mon espèce. (J'ignorais alors que ce qui rendait Lisabeth différente des autres employés de la Compagnie venait du fait qu'elle était de sexe féminin. Je n'avais encore jamais vu de femelle humaine. Mais j'ai vite appris à reconnaître la différence.)

Je me suis avancé, j'ai branché l'appareil acoustique qui me permettait d'établir un contact avec elle, et je lui ai dit : « Je suis le contremaître de l'équipe chargée de l'entretien. Ma désignation par unité structurale est TT-66. »

— « N'avez-vous pas de nom ? » m'a-t-elle demandé.

— « Quel est le sens du terme *nom* ? »

— « Votre... votre désignation par unité structurale... Pas simplement TT-66. Je veux dire que... cela ne suffit pas. Ainsi, mon nom à moi est Lisabeth Calkins et je... » Elle a levé les yeux vers le directeur de l'usine, en demandant avec un hochement de tête surpris : « Ces travailleurs n'ont-ils donc pas de *noms* ? »

Le directeur ne voyait pas pourquoi des dauphins auraient dû avoir des noms, mais Lisabeth estimait que c'était nécessaire. Cela lui tenait à cœur et, comme c'était à elle, désormais, que revenait la charge d'établir la liaison avec nous, elle nous a aussitôt donné des noms à tous. C'est ainsi que j'ai reçu celui d'Ismaël. Ce nom — m'a dit Lisabeth — était celui d'un homme qui avait pris la mer, avait connu de multiples et merveilleuses aventures et les avait toutes racontées dans un livre que toute personne cultivée devait lire. Par la suite, j'ai pris connaissance de l'histoire d'Ismaël — de cet *autre* Ismaël — et je dois convenir qu'elle est vraiment extraordinaire. Pour un être humain, il a fait preuve de beaucoup de perspicacité à l'égard des baleines — lesquelles, pourtant, sont de stupides créatures envers qui je n'éprouve guère de respect. Je suis fier de porter le nom d'Ismaël.

Après nous avoir donné à chacun un nom, Lisabeth a sauté dans la mer et s'est mise à nager avec nous. Je dois vous avouer que la plupart des êtres de mon espèce éprouvent une sorte

de mépris envers vous autres, humains, pour votre peu d'aptitude à la natation. Grâce, sans doute, à mon intelligence au-dessus de la normale — à moins que ce ne soit à cause de la compassion que vous m'inspirez — je ne partage pas ce mépris. Je vous admire, au contraire, pour le zèle et l'énergie que vous apportez à nager et je considère que, compte tenu de tous vos handicaps, vous n'êtes pas tellement mauvais à cet exercice. Ainsi que je me plais à le rappeler à ceux de mon espèce, vous vous débrouillez beaucoup mieux dans l'eau que nous ne le ferions sur la terre ferme. Quoi qu'il en soit, Lisabeth nage bien, selon les critères humains, et nous avons aimablement réglé notre allure sur la sienne. Ensemble, nous avons batifolé pendant un moment dans l'eau jusqu'à ce que, m'empoignant par ma nageoire dorsale, elle se soit écriée : « Emmenez-moi faire un tour, Ismaël ! »

Je tremble encore au souvenir du contact de son corps sur le mien. Elle s'est assise à califourchon sur mon dos, les jambes serrées autour de mon corps, et je suis parti à toute vitesse, effleurant à peine la surface de l'eau. Le rire de Lisabeth témoignait du plaisir qu'elle ressentait, et je m'élançais de plus en plus vite dans l'air. Ce n'était là qu'une manifestation de mes qualités purement physiques. Je ne faisais appel à aucune de mes extraordinaires capacités intellectuelles. En d'autres termes, je voulais simplement lui faire voir ce qu'est, par nature, un dauphin. Lisabeth était ravie. Même lorsque je plongeais, l'emmenant avec moi sous la mer à une profondeur telle qu'elle aurait pu redouter la pression de l'eau sur son corps, elle gardait les jambes bien serrées autour de moi et ne donnait aucun signe de frayeur. Et, lorsque nous revenions à la surface, je l'entendais pousser des cris de joie.

Par cette démonstration de pure animalité, j'avais fait une forte impression sur elle. Je connaissais suffisamment les êtres humains pour pouvoir interpréter l'expression que je lisais sur son visage empourpré et joyeux. Il me restait maintenant à lui faire connaître les traits plus subtils de mon caractère — à lui montrer que, même pour un dauphin, j'avais l'esprit extraordinairement vif, que je comprenais et apprenais avec une étonnante facilité.

J'étais, d'ores et déjà, amoureux d'elle.

Au cours des semaines qui ont suivi, nous avons eu ensemble de nombreuses conversations. Je ne crois pas me flatter en vous disant qu'elle a très vite réalisé à quel point j'étais extraordinaire. Mon vocabulaire, déjà important au moment où Lisabeth est entrée

à la Compagnie, s'est rapidement développé grâce au stimulant que m'apportait sa présence. J'ai appris d'elle beaucoup de choses. Elle m'a donné accès à des connaissances qu'aucun dauphin ne semblait destiné à acquérir. J'ai fait preuve dans mon milieu d'une finesse et d'une perspicacité qui m'étonnaient moi-même. En peu de temps, j'ai atteint mon niveau d'instruction actuel. Vous serez certainement d'accord avec moi pour reconnaître que je m'exprime avec plus d'éloquence que ne le font la plupart des êtres humains. J'ose espérer que l'ordinateur chargé d'imprimer ce mémoire ne me trahira pas en insérant dans le texte des fautes de ponctuation ou en orthographiant mal les mots que je prononce.

Mon amour pour Lisabeth est devenu de jour en jour plus profond et plus complet. J'ai compris pour la première fois le sens du mot jalousie lorsque j'ai vu l'objet de mon amour se promener bras dessus bras dessous sur la plage avec Madison, l'un des électriciens de l'usine. J'ai connu la colère lorsque j'ai surpris les remarques égrillardes et vulgaires des mâles humains qui regardaient passer Lisabeth. Le pouvoir de fascination qu'elle exerce sur moi m'a conduit à explorer bien des sentiers de l'expérience humaine. Je n'ai pas osé parler de tout cela avec elle, mais les conversations que j'ai pu avoir avec d'autres membres du personnel de la base m'ont fait comprendre certains aspects du phénomène que les humains appellent « amour ». Je me suis fait expliquer aussi le sens des mots vulgaires que j'avais entendu prononcer par des mâles derrière le dos de Lisabeth. La plupart avaient trait à un désir de s'unir à elle (apparemment à titre temporaire), mais il y avait aussi des remarques flatteuses sur ses glandes mammaires (pourquoi, je me le demande, les femelles humaines ont-elles des mamelles aussi agressives ?), et même sur la partie arrondie qui se trouve en bas de son dos, juste au-dessus de l'endroit où son corps se divise pour former les deux membres de derrière. J'avoue que cette région me fascine, moi aussi : il me paraît si *étrange* qu'un corps puisse se partager ainsi par le milieu !

Je n'ai jamais fait connaître explicitement à Lisabeth les sentiments qu'elle m'inspirait. J'ai essayé de l'amener peu à peu à comprendre que je l'aimais. Je croyais que, lorsqu'elle aurait bien pris conscience de cet amour, nous pourrions ensemble commencer à faire des projets en vue d'une sorte d'avenir commun.

Quel insensé j'étais !

Troisièmement : le complot.

Une voix virile a demandé : « Comment diable allez-vous vous y prendre pour soudoyer un dauphin ? »

Une autre voix, plus délicate, a répondu : « Laissez-moi faire. »

— « Qu'allez-vous lui offrir ? Dix boîtes de sardines ? »

— « Ce dauphin-là est d'un genre spécial. Il est même un peu bizarre. C'est un savant. Nous pourrons facilement l'avoir. »

Ils ne savaient pas que je pouvais les entendre. Je flottais juste au-dessous de la surface de l'eau, dans ma cuve de repos, en attendant le changement d'équipe. Nous autres, dauphins, sommes doués d'une ouïe très fine et je percevais facilement ces paroles. J'ai senti aussitôt que quelque chose allait de travers, mais j'ai conservé ma position comme si de rien n'était.

Un des hommes a crié : « Ismaël ! C'est vous, Ismaël ? »

Je suis remonté à la surface, dans ma cuve. Trois hommes se tenaient debout devant moi. L'un d'eux était un technicien de la Compagnie, mais je n'avais jamais vu les deux autres. Ceux-ci portaient des vêtements qui les couvraient depuis les pieds jusqu'à la gorge, ce qui m'indiqua aussitôt qu'ils étaient étrangers à la base. Je méprisais le technicien, car il faisait partie de ceux qui avaient émis des remarques vulgaires sur les glandes mammaires de Lisabeth.

— « Regardez-le, messieurs, » a-t-il dit. « Déjà usé alors qu'il est encore dans la fleur de l'âge ! Voilà bien une victime de l'exploitation humaine ! » Puis, s'adressant à moi, il a repris : « Ismaël, ces messieurs font partie de la Ligue pour la répression de la cruauté envers les espèces douées d'intelligence. Vous avez entendu parler de cette organisation ? »

— « Non, » ai-je répondu.

— « Ils s'efforcent de mettre un terme à l'exploitation des dauphins, à leur asservissement par les humains, à l'usage criminel fait par ceux-ci de l'unique espèce intelligente — en dehors de la leur — qui existe sur cette planète. Ils désirent vous venir en aide. »

— « Je ne suis pas un esclave, » ai-je protesté. « Je reçois une compensation pour mon travail. »

— « Quelques poissons puants ! » s'est écrié d'un ton méprisant l'un des hommes vêtus de pied en cap. « Ils vous exploitent, Ismaël ! Ils vous obligent à faire un travail dangereux et répugnant pour un salaire dérisoire ! »

— « Il faut que cela cesse, » a déclaré son compagnon. « Nous voulons faire savoir au monde que l'époque des dauphins-esclaves est résolue. Aidez-nous, Ismaël ! Aidez-nous à vous aider ! »

Il va sans dire que j'étais hostile à leurs prétentieux desseins. Un dauphin doué d'un esprit moins avisé que le mien le leur aurait sans doute déclaré tout net, faisant ainsi échouer leur complot. Mais je leur ai demané d'un ton rusé : « Que voulez-vous que je fasse ? »

— « Sabotez les valves d'admission, » a répondu vivement le technicien.

Malgré moi, je me suis écrié avec un reniflement de colère et de surprise : « Trahir la confiance qu'on a mise en moi ? Comment le pourrais-je ! »

— « Il y va de votre propre intérêt, Ismaël. Tenez, voici comment les choses devront se passer : vous et les membres de votre équipe obturerez les valves d'admission et l'usine cessera de fonctionner. La panique se répandra aussitôt dans toute l'île. Les équipes humaines préposées à la vérification des appareils descendront voir ce qui se passe ; mais, aussitôt qu'elles auront débouché les valves, vous les obturerez de nouveau. Des réserves d'eau devront être expédiées de toute urgence à Sainte-Croix. Cela ne manquera pas d'attirer l'attention publique sur le fait que toute la vie de cette île dépend du travail des dauphins — travail considérable et rétribué de façon dérisoire ! Pendant la crise qui s'ensuivra, nous ferons connaître votre histoire au monde entier. Nous inviterons tous les humains à dénoncer la manière outrageante dont vous êtes traités. »

Loin de protester que je ne ressentais, pour ma part, aucun outrage, j'ai répliqué astucieusement : « Peut-être y a-t-il là quelque danger pour moi. »

— « Quelle sottise ! »

— « On me demandera pourquoi je n'ai pas débouché les valves. Je suis responsable de leur entretien. J'aurai des ennuis. »

Pendant un moment, nous avons discuté cette question. Puis le technicien m'a dit : « Ecoutez, Ismaël, nous savons bien que cette affaire comporte des risques ; c'est pourquoi nous sommes disposés à vous offrir une récompense supplémentaire si vous acceptez de vous charger de ce travail. »

— « Quel genre de récompense ? »

— « Tout ce qui pourra vous faire plaisir. Nous savons que

vous avez des goûts littéraires et nous pourrons vous procurer pièces de théâtre, poèmes, romans ou autres choses de ce genre. Nous vous abreuverons de littérature si vous consentez à nous aider. »

Je ne pouvais qu'admirer leur habileté : ils savaient exactement à quels mobiles faire appel pour obtenir mon consentement.

— « Eh bien, c'est d'accord, » ai-je dit enfin.

— « Dites-nous simplement ce que vous désirez en récompense. »

— « N'importe quoi qui ait trait à l'amour. »

— « *A l'amour ?* »

— « Oui, à l'amour : aux rapports entre l'homme et la femme. Apportez-moi des poèmes d'amour, des histoires d'amants célèbres. Apportez-moi des descriptions de l'étreinte amoureuse. Il faut que je comprenne ces choses. »

— « C'est le *Kama Sutra* qu'il veut, » a dit l'homme qui se trouvait à gauche.

— « Eh bien, nous lui apporterons le *Kama Sutra,* » a répliqué celui de droite.

Quatrièmement : ma réponse aux criminels.

Ils ne m'ont pas apporté le texte intégral du *Kama Sutra,* mais ils m'ont apporté bien d'autres choses, notamment une bobine sur laquelle étaient enregistrés des extraits du *Kama Sutra.* Pendant plusieurs semaines, je me suis consacré à l'étude de tout ce qui a pu être écrit sur l'amour humain. Mais il y a dans les textes de terribles lacunes, de telle sorte que bien des aspects de ce qui se passe chez l'homme demeure encore incompréhensible pour moi. L'union des corps n'a rien qui me surprenne, mais je suis déconcerté par les rites qui entourent la chasse, au cours de laquelle l'homme doit se montrer entreprenant et la femme prétendre ne pas être en chaleur ; la distinction entre l'union temporaire et l'union permanente (« mariage ») me paraît extrêmement subtile ; je ne parviens pas à comprendre les systèmes compliqués de tabous et d'interdictions que les humains ont inventés. Je dois reconnaître ici mon unique échec d'ordre intellectuel : à la fin de mes études, je n'en savais guère davantage sur la façon dont je devais me conduire vis-à-vis de Lisabeth qu'au moment où les conspirateurs étaient venus me suborner.

Maintenant, ceux-ci m'invitaient à jouer le rôle qu'ils m'avaient assigné.

Naturellement, je ne pouvais pas trahir la Compagnie pour laquelle je travaillais. Je savais bien que ces hommes n'étaient pas, comme ils le prétendaient, les ennemis déclarés de ceux qui, selon eux, nous exploitaient. Pour quelque raison connue d'eux seuls, ils voulaient voir fermer l'usine, voilà tout. Et ils avaient invoqué leurs prétendues sympathies envers ceux de mon espèce pour obtenir ma collaboration. Quant à moi, je n'ai pas le sentiment d'être exploité.

Etait-il incorrect de ma part d'accepter d'eux une rémunération si je n'avais pas l'intention de les aider ? J'en doute. Ils voulaient se servir de moi, alors que c'était moi qui me servais d'eux. Il arrive parfois qu'une espèce supérieure doive exploiter celles qui lui sont inférieures pour acquérir des connaissances.

Ils sont venus me trouver pour me demander de saboter les valves ce soir-là. J'ai répondu : « Je ne suis pas certain d'avoir bien compris ce que vous attendiez exactement de moi. Voudriez-vous me redonner vos instructions ? »

J'avais adroitement branché un appareil enregistreur dont Lisabeth se servait pour ses séances d'études avec les dauphins. Les hommes m'ont donc expliqué de nouveau que le sabotage des valves sèmerait la panique dans toute l'île et mettrait en lumière les conditions d'asservissement dans lesquelles étaient tenus les dauphins. Je leur ai posé question sur question pour leur arracher des détails et donner à chacun l'occasion de faire enregistrer sa voix. Quand ils ont fini d'exposer leur programme, j'ai dit : « Très bien. Quand ce sera mon tour de prendre la relève, j'agirai selon vos instructions. »

— « Et les autres membres de votre équipe ? »

— « Je leur donnerai l'ordre, dans l'intérêt de notre espèce, de laisser les valves dans l'état où elles sont. »

Ils sont repartis, l'air très satisfait d'eux-mêmes. Dès qu'ils se sont éloignés, j'ai appuyé avec le bout de mon nez sur le bouton servant à appeler Lisabeth. Elle est arrivée très vite. Je lui ai montré la bobine placée dans l'appareil, en lui disant d'un ton solennel :

— « Ecoutez cela. Et, ensuite, faites-en part à la police de l'île ! »

Cinquièmement : la récompense de l'héroïsme.

Les trois hommes furent arrêtés. Ils ne s'intéressaient en aucune manière à la lutte contre l'exploitation des dauphins par les humains. C'étaient des membres d'un groupement subversif (des « révolutionnaires ») qui avaient cherché à abuser de la naïveté d'un pauvre dauphin pour amener celui-ci à les aider à semer le désordre dans l'île. Par ma loyauté, mon courage et mon intelligence, j'avais réussi à contrecarrer leur vilain projet.

Un peu plus tard, Lisabeth est venue me trouver alors que je prenais un peu de repos dans ma cuve, et m'a dit : « Vous avez été admirable, Ismaël ! Entrer ainsi dans leur jeu pour les amener à enregistrer eux-mêmes leurs aveux, c'était une idée sensationnelle ! Vous êtes un merveilleux dauphin, Ismaël ! »

J'étais transporté de joie.

Le moment était venu. J'ai bredouillé : « Lisabeth, je vous aime. »

Bien que j'aie prononcé ces mots très bas, ils ont résonné contre les parois de la cuve comme s'ils sortaient d'un haut-parleur. L'écho les a modulés, amplifiés, les transformant en de rauques grognements plus dignes d'un misérable phoque que d'un merveilleux dauphin. « ... vous aime... vous aime... vous aime... »

— « Voyons, Ismaël ! » s'est écriée Lisabeth.

— « Je ne puis vous dire tout ce que vous représentez pour moi, » ai-je repris. « Venez vivre avec moi, ma bien-aimée. Lisabeth ! Lisabeth ! Lisabeth ! »

Des torrents de poésie s'échappaient de mon museau. Je déversais sur Lisabeth des flots d'éloquence. Puis je l'ai suppliée de monter dans ma cuve et de me permettre de l'embrasser. Elle s'est mise à rire, en alléguant qu'elle n'était pas habillée pour nager. C'était vrai, car elle arrivait de la ville où elle s'était rendue pour assister aux arrestations. Mais je l'ai si bien priée et implorée qu'elle a fini par céder. Elle a retiré ses vêtements et elle est montée dans la cuve. Pendant un moment, j'ai pu contempler sa beauté à nu. Ce que j'ai vu m'a bouleversé : ces vilaines glandes mammaires tremblotantes que, d'ordinaire, elle prenait sagement soin de cacher ; ces bandes de peau d'une pâleur maladive aux endroits que le soleil n'avait pu atteindre ; cette touffe de poils inattendue... Mais, dès qu'elle est entrée dans l'eau, oubliant les imperfections physiques de ma bien-aimée, je me suis élancé vers elle en criant : « Mon amour ! Mon cher amour ! » et

je l'ai entourée de mes nageoires en ce que j'imaginais être une étreinte humaine. « Lisabeth ! » ai-je murmuré. Nous nous sommes laissé glisser sous l'eau. Pour la première fois de ma vie, j'ai connu la véritable passion, celle que chantent les poètes, celle dont l'esprit le plus froid se sent parfois envahi. J'ai pressé Lisabeth contre moi. Je sentais les extrémités de ses membres de devant (« poings ») frapper contre la région pectorale de mon corps, et j'ai cru d'abord voir là le signe d'une passion égale à la mienne. Puis l'idée que, peut-être, ma compagne manquait d'air a germé dans mon cerveau embrumé par l'amour. Vivement, je suis remonté à la surface. Ma bien-aimée, étouffant et haletant, a aspiré une bouffée d'air, tout en se débattant pour m'échapper. Surpris, j'ai relâché mon étreinte. Lisabeth s'est enfuie hors de la cuve et s'est laissée retomber sur le bord, épuisée, tremblant de tout son pauvre corps à la peau pâle. « Pardonnez-moi ! » ai-je mugi. « Je vous aime, Lisabeth ! C'est par amour pour vous que j'ai sauvé la Compagnie ! » Elle a réussi à plisser ses lèvres en un mouvement gracieux pour indiquer qu'elle n'était pas en colère contre moi (un « sourire »), et, d'une voix faible, elle a dit : « Vous avez failli me noyer, Ismaël ! »

— « Je me suis laissé emporter par mes sentiments, » ai-je expliqué. « Revenez dans la cuve. Je vous promets de me montrer plus doux désormais. Vous avoir auprès de moi... »

— « Oh ! Ismaël ! Que dites-vous là ? »

— « Je vous aime ! Je vous aime ! »

J'ai entendu un bruit de pas. Madison s'approchait en courant. Vivement, Lisabeth a placé ses mains sur ses glandes mammaires et a recouvert d'un des vêtements qu'elle avait enlevés la partie inférieure de son corps. Cela m'a fait de la peine car, si elle prenait soin de cacher à cet homme les vilaines parties d'elle-même, n'était-ce pas la preuve de son amour pour lui ?

Il a demandé : « Est-ce que tout va bien, Liz ? Je vous ai entendu crier... »

— « Ce n'est rien, Jeff, » a-t-elle répondu. « C'est simplement Ismaël qui a voulu m'embrasser dans la cuve. Figurez-vous, Jeff, qu'il est amoureux de moi ! A-t-on jamais pu imaginer une chose pareille : Ismaël *amoureux* de moi ! »

Ils ont ri ensemble, narquoisement, de ce dauphin consumé d'amour.

Avant que l'aube se lève, je suis parti très loin en mer.

J'ai nagé là où vont nager les dauphins, à l'écart des hommes et de leurs mesquineries. Le rire moqueur de Lisabeth résonnait encore dans ma tête, mais je savais qu'elle n'avait pas eu l'intention de se montrer cruelle. Elle, qui me connaît mieux que quiconque, n'avait pu s'empêcher de rire de mon absurdité.

Je suis resté plusieurs jours en mer à bercer mon chagrin, oubliant les tâches qui m'attendaient à la Compagnie. Puis, tandis que la douleur aiguë faisait place peu à peu à une morne souffrance, j'ai repris le chemin de l'île. Au passage, j'ai croisé une femelle de mon espèce. Elle était depuis peu en chaleur et s'est offerte à moi, mais je me suis contenté de lui dire de me suivre, et elle a obéi. A plusieurs reprises j'ai dû chasser d'autres mâles qui voulaient abuser d'elle. Je l'ai amenée à la base, dans le bassin que les dauphins utilisent pour leurs exercices sportifs. Un membre de mon équipe — celui qui porte le nom de Mordred — est venu prendre mes ordres. Je lui ai dit d'aller prévenir Lisabeth que j'étais de retour.

Lisabeth est apparue sur le rivage. Elle m'a adressé un sourire et un signe de la main, en m'appelant d'un ton joyeux.

Sous ses yeux, j'ai folâtré avec la femelle de mon espèce. Ensemble, nous avons dansé la danse des amours ; nous avons fouetté du bout de nos nageoires la surface de l'eau ; nous avons fait de grands bonds hors de l'eau, en poussant des mugissements d'allégresse.

Lisabeth nous observait et je priais tout bas pour qu'elle soit jalouse.

J'ai saisi ma compagne, je l'ai attirée dans les profondeurs de la mer, je l'ai prise avec violence, puis je l'ai lâchée pour qu'elle aille porter ailleurs ma progéniture. Ensuite, je suis allé rejoindre Mordred et je lui ai ordonné : « Va dire à Lisabeth que j'ai trouvé un autre amour mais que peut-être, un jour, je lui pardonnerai. »

Il m'a regardé d'un œil vitreux et s'est dirigé en nageant vers le rivage.

Ma tactique a échoué. Lisabeth m'a fait répondre que je serais le bienvenu si je voulais reprendre mon travail et que, si elle m'avait offensé, elle en était navrée ; mais il n'y avait pas trace de jalousie dans son message. Depuis lors, mon âme s'est desséchée comme une algue pourrie. De nouveau, je m'emploie à nettoyer les valves d'admission d'eau, comme une bonne bête que je suis... moi, Ismaël, qui ai lu Keats et Donne ! Oh ! Lisabeth ! Ne sentez-vous pas quelle souffrance est la mienne ?

Ce soir, dans l'obscurité, j'ai raconté mon histoire. Qui que vous soyez, vous qui l'avez entendue, venez en aide à un pauvre être solitaire, mammifère et aquatique, qui désire établir des contacts intimes avec une femelle d'une autre espèce. Parlez en ma faveur à Lisabeth. Louez mon intelligence, ma loyauté et mon dévouement.

Dites-lui que je lui donne encore une chance. Je lui offre une dernière fois l'occasion de connaître une aventure unique et exaltante. Je l'attendrai demain soir près du récif. Qu'elle nage jusqu'à moi. Qu'elle vienne étreindre le pauvre Ismaël solitaire, en lui murmurant à l'oreille des mots d'amour.

Du fond du cœur... oui, du fond du cœur, Lisabeth, la bête insensée vous souhaite une bonne nuit, avec les mugissements qui sont chez elle la marque du plus profond amour.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Ismaël in love.

Pub et photos - Ateliers A.B.C - Paris

partout... à votre service

SILVER MATCH

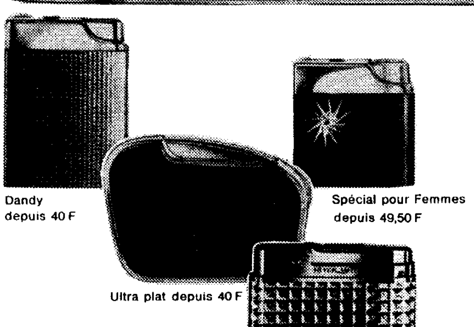
15 MILLIONS

d'un seul doigt des milliers d'allumages

GARANTIE ILLIMITÉE

3 ELEMENTS INTERCHANGEABLES

PLUS DE 100 MODELES



Dandy
depuis 40 F

Spécial pour Femmes
depuis 49,50 F

Ultra plat depuis 40 F

Compound depuis 19,95 F

**les nouveaux
briquets à gaz
100 % automatiques**

SILVER MATCH

RICHARD

MATHESON

La guerre des sorcières

1950 : la date des débuts de Richard Matheson, l'année de Born of man and woman *(plus tard traduit en France sous le titre* Journal d'un monstre), *la révélation dans l'univers de la science-fiction d'un « frisson nouveau ». De 1950 à 1953, Matheson fait paraître dans tous les magazines existant sur la place des dizaines et des dizaines de nouvelles, toutes originales et inhabituelles, presque toutes dignes de rester en mémoire. Il s'affirme comme un champion de l'histoire brève : l'exposé fulgurant, en peu de pages, d'une idée-choc. Il s'avère également capable de développer de longs récits en profondeur* (Le zoo *et* Intrusion, *deux textes présentés cette année dans* Fiction, *en sont des exemples). Matheson continuera par la suite d'écrire des œuvres souvent remarquables, mais il ne retrouvera peut-être jamais la qualité de sa veine initiale : cette fraîcheur, cette façon d'avoir l'air d'écrire comme si jamais personne n'avait traité le sujet avant lui, cette optique radicalement « différente ». C'est à cette période faste de sa carrière qu'appartient* La guerre des sorcières *et, comme toutes ses nouvelles de cette époque, c'est là un Matheson absolument typique : quelque chose qui ne ressemble à rien de déjà connu. Le thème : une guerre future où interviennent les pouvoirs* psi. *L'histoire : quelques pages inoubliables et déroutantes, caractérisées par des raccourcis saisissants, par une approche entièrement personnelle.*

G. A.

SEPT jolies filles assises, alignées en rang. Dehors, la nuit, la pluie battante — un temps de guerre. A l'intérieur, une chaleur de four. Sept adolescentes en salopette, qui papotent. Sur le mur une plaque : CENTRE JF.

Le ciel qui lâche le tonnerre pour se râcler la gorge, qui recueille la foudre et la laisse tomber de ses épaules immensurables. La pluie qui impose silence au monde, faisant ruisseler les arbres, grêlant la terre. Une construction carrée, basse, aux murs de plastique.

A l'intérieur, le bavardage bourdonnant de sept jolies filles.

— « Alors je lui ai dit : « Non mais, laissez tomber ! » et il m'a dit : *Ah ! oui ?* et j'ai dit : *Oui !* »

— « Franchement, je ne sais même pas si je serai contente quand ça sera fini. J'ai vu un chapeau ravissant pendant mon dernier congé. Ce que je donnerais pour pouvoir le porter ! »

— « Toi aussi ? Bah, on ne peut même pas garder une coiffure convenable. Pas par ce temps. Pourquoi ne nous délivrent-ils pas de ça ? »

— « *Les hommes !* Ils me rendent malade ! »

Sept gestes, sept poses, sept rires résonnant faiblement au milieu du fracas du tonnerre. Des dents qui étincellent. Des mains infatigables qui dessinent des images dans l'espace.

CENTRE JF. Des filles. Sept. La plus âgée : tout juste seize ans. Des boucles. Des nattes. Des franges. De petites lèvres souriantes, boudeuses, renfrognées, traduisant des émotions. De jeunes yeux pétillants, étincelants, clignotants, au regard froid ou chaud.

Sept jeunes corps éclatants de santé, indociles, nerveux, posés sur des chaises de bois. De doux membres d'adolescentes. Des filles : jolies. Sept.

Une armée de soldats informes, laids, pataugeant dans la boue, s'étirant le long de la route fangeuse dans une obscurité de poix.

La pluie torrentielle. Des trombes d'eau qui s'abattent sur les hommes exténués. Le bruit de succion des bottes qui s'arrachent à la boue brunâtre. La boue qui dégoutte des talons et des semelles.

Des hommes qui avancent péniblement — des centaines —

trempés, misérables, épuisés. De jeunes hommes qui marchent courbés en avant comme des vieux. Des mâchoires affaissées, des bouches qui aspirent bruyamment l'air noir humide, des langues qui pendent, des yeux caves qui n'expriment rien, ne regardent rien.

La halte.

Des hommes qui s'abattent dans la boue, la tête sur leur paquetage. Des têtes rejetées en arrière, des bouches ouvertes, la pluie qui éclabousse des dents jaunes. Des mains immobiles, des amas de corps efflanqués. Des jambes écartées — morceaux de bois kaki rongés par les vers. Des centaines de branches inutiles émergeant de troncs inutiles.

Derrière, devant, sur les côtés, le grondement de camions, de chars et de petits véhicules. Pneus épais chassant la boue, patinages, arrachements du bourbier dans un rugissement de moteur. La pluie battant de ses doigts humides le métal et les bâches.

Flashes lumineux sans images. Jaillissements momentanés de lumière. Le visage de la guerre entrevu une seconde — canons rouillés, roues qui tournent, faces au regard fixe.

L'obscurité. La main de la nuit effaçant la brève explosion lumineuse des éclairs. Les rafales de vent mêlées de pluie qui flagellent les champs et les routes, faisant ruisseler les arbres et les camions. Des ruisseaux bouillonnants qui arrachent des cicatrices à la terre. Le tonnerre, les éclairs.

Un coup de sifflet. Des hommes morts qui ressuscitent. Des bottes qui s'arrachent à la boue qui aspire. L'approche. L'approche d'une ville qui barre la route d'une ville qui barre la route d'une...

Un officier assis dans la salle de communication du CENTRE JF. Il regarde avec attention l'opérateur radio assis devant le panneau de contrôle, les écouteurs aux oreilles, qui transcrit un message.

L'officier regarde l'opérateur. Ils arrivent, pense-t-il. Gelés, trempés, la peur au ventre, ils marchent sur nous. Il frissonne et ferme les yeux.

Il les rouvre vivement. Des visions jaillissent derrière ses paupières baissées — fumée ondulante, corps en flammes, horreurs indescriptibles.

— « Message en provenance du poste d'observation avancé, » dit l'opérateur. « Ennemi en vue. »

L'officier se lève, marche vers l'opérateur, lui prend le message des mains. Il le lit, le visage sans expression, les lèvres en parenthèses. « Oui, » dit-il.

Il pivote sur ses talons, marche vers la porte. Il l'ouvre et passe dans la pièce contiguë. Les sept filles s'arrêtent de parler. Le silence s'étale sur les murs.

L'officier s'immobilise, le dos contre la fenêtre aux vitres de plastique.

— « L'ennemi, » dit-il. « A deux milles d'ici. Droit devant nous. »

Il se retourne, tend le bras vers la fenêtre. « Exactement dans cette direction. A deux milles. Pas de questions ? »

Une fille rit sottement.

— « Des véhicules ? » demande une autre.

— « Oui. Cinq camions, cinq petits command-cars et deux blindés. »

— « C'est trop facile, » dit la fille en riant, ses doigts minces jouant avec sa chevelure.

— « C'est tout, » dit l'officier. « Vous pouvez y aller. » Au moment de quitter la pièce, il ajoute à voix basse entre ses dents : « *Monstres.* »

Il sort.

— « La barbe, » soupire l'une des filles. « Il faut remettre ça. »

— « Quelle corvée, » dit une autre. Elle ouvre sa bouche délicate et en retire le chewing-gum qu'elle mâchait. Elle le fixe d'une pression du doigt sous son siège.

— « Au moins il a cessé de pleuvoir, » dit une rouquine en renouant ses lacets de chaussures.

Les sept filles s'entre-regardent. *Etes-vous prêtes ?* demandent leurs yeux. *Oui, je pense que oui.* Elles se calent sur leurs chaises avec de petites onomatopées enfantines et des soupirs. Elles enroulent leurs jambes autour des pieds des sièges. Tout le chewing-gum évacue les bouches et les lèvres se serrent en une prude fixité. Les jolies petites filles sont prêtes pour le jeu.

Lorsqu'elles se sont immobilisées sur leurs chaises, l'une d'entre elles prend une profonde inspiration. Une autre en fait autant. Elles tendent toutes leur chair de lait et entrelacent leurs doigts fragiles. Une fille, au préalable, se gratte vivement la tête. Une autre émet un gracieux éternuement.

— « Maintenant ! » dit la fille qui se trouve au bout de la rangée à droite.

Sept paires d'yeux brillants se ferment. Sept petits cerveaux innocents commencent à imaginer, à visualiser, à transporter.

Des bouches qui ne sont plus que de minces fentes, des visages d'où toute couleur s'est retirée, des corps tremblant de passion. Des doigts que crispe la concentration. Sept jolies petites filles qui font la guerre.

Les soldats atteignaient le sommet d'une colline lorsque l'attaque se développa. Les hommes de tête, dont le pied levé s'apprêtait à amorcer le pas suivant, s'embrasèrent soudain. Ils n'eurent pas le temps de crier. Leurs fusils tombèrent dans la boue, leurs yeux fondirent sous l'effet de la chaleur. Ils firent encore un ou deux pas puis s'abattirent la face en avant, carbonisés.

Les autres soldats hurlèrent. Leurs rangs se rompirent. Ils levèrent leurs armes et se mirent à cribler la nuit de balles. D'autres hommes s'enflammèrent, illuminant un instant l'obscurité, puis tombèrent et moururent.

— « Déployez-vous ! » cria un officier. Au même instant son bras levé s'embrasa et une langue de flammes jaunes dévora son visage.

Terrifiés, les soldats regardèrent autour d'eux, cherchant l'ennemi de leurs yeux aveugles. Ils tirèrent sur les champs et sur les arbres. Ils se tirèrent les uns sur les autres. Ils s'égaillèrent en tous sens, dans de folles courses clapotantes.

Les flammes enveloppèrent un camion. Torche à deux jambes, son conducteur plongea vers le sol. Le camion zigzagua sur la route, obliqua, s'emballa dans un champ en pente, percuta un arbre et explosa. Il disparut au milieu d'une incandescence aveuglante. Des silhouettes noires s'agitaient follement dans l'aura lumineuse entourant les flammes. Les cris emplissaient la nuit.

L'un après l'autre, les hommes s'embrasaient et s'abattaient dans la boue. Des jaillissements de flammes trouaient l'obscurité humide. Des hurlements. Des masses charbonneuses courant, grésillant, mourant. Des camions brûlant. Des chars explosant.

Une petite blonde, tout son corps tendu par une excitation difficilement réprimée. Ses lèvres se tordent, un ricanement gronde dans sa gorge. Ses narines se dilatent. Elle frissonne d'un effroi qui lui donne le vertige. Elle imagine, imagine...

Un soldat courut tête baissée à travers un champ, hurlant, les

yeux fous de terreur. Un énorme rocher tombant du ciel obscur s'abattit sur lui. Son corps mutilé s'enfonça dans la terre.

Le rocher s'arracha à la terre, remonta, s'abattit à nouveau, marteau informe, écrasant un camion en flammes. Le rocher s'éleva une nouvelle fois vers le ciel ténébreux.

Une jolie brune. Son visage est un masque fiévreux. Des pensées sauvages tourbillonnent dans son cerveau virginal. Une peur extatique tend son cuir chevelu. Ses lèvres se contractent sur ses dents serrées. Sa respiration sort de sa bouche en un sifflement. Elle imagine, imagine...

Un soldat tomba sur les genoux, la tête rejetée en arrière. Dans la lueur projetée par ses camarades qui flambaient, il regarda aveuglément l'énorme vague frangée d'écume qui déferlait sur lui.

Elle s'abattit en grondant, aplatissant son corps contre la terre boueuse, emplissant ses poumons d'eau salée. Dans un mugissement, la lame de fond s'étala sur le champ tout entier, éteignant puis noyant une centaine de soldats dans son moutonnement blanc.

Soudain le flot s'arrêta, se décomposa en un million de particules puis se désintégra.

Une adorable petite rousse, les mains nouées sous le menton, ses poignets exsangues tendus sous l'effet de la concentration. Ses lèvres tremblent, la délectation fait s'enfler sa poitrine. Sa gorge blanche se contracte, elle avale l'air goulûment. Son nez se fronce sous l'effet d'une joie féroce. Elle imagine, imagine...

Un soldat qui courait percuta un lion qu'il ne pouvait voir dans l'obscurité. Une de ses mains s'accrocha désespérément à la crinière hérissée du fauve, et il se mit à cogner sauvagement avec la crosse de son fusil.

Un hurlement. D'énormes griffes venaient de lui emporter la moitié du visage. Un rugissement lui répondit, emplissant la nuit.

Un éléphant aux yeux rouges foulait pesamment la boue, ramassant des hommes avec sa trompe épaisse, les propulsant dans les airs, les écrasant sous les massives colonnes noires de ses pattes.

Des loups surgirent des ténèbres, bondirent, enfoncèrent leurs crocs dans des gorges. Des gorilles hurlants, sautant sur place, piétinèrent lourdement les soldats qui tombaient.

Un rhinocéros lancé à pleine vitesse, son cuir luisant à la lumière des torches humaines, écrasa sa corne contre un char en flamme, faisant voler en l'air tourelle et chenilles dans un fracas de tonnerre, avant de disparaître dans l'obscurité.

Des crocs — des griffes — des dents qui déchirent — des cris perçants — des rugissements — des barrissements.

Du ciel, des serpents se mirent à pleuvoir.

Le silence. Un vaste silence qui plane. Pas un souffle de vent, pas une goutte de pluie, pas un coup de tonnerre même lointain.

La bataille est finie.

Le brouillard gris du matin flotte sur les morts brûlés, déchirés, noyés, écrasés, empoisonnés.

Des camions calcinés. Des carcasses de chars d'où s'élèvent paresseusement des bouffées de fumée grasse. La mort recouvre le champ de bataille. Une autre bataille dans une autre guerre.

La victoire.

Pas de survivants. Partout des morts.

Les filles s'étirent languissamment. Elles tendent leurs bras et font rouler leurs frêles épaules rondes. Des lèvres roses s'ouvrent au large sur de gracieux bâillements. Elles s'entre-regardent et ont de petits rires embarrassés. Certaines d'entre elles rougissent. D'autres prennent un air coupable.

Puis elles se mettent toutes à rire aux éclats. Elles défont d'autres tablettes de chewing-gum, prennent des poudriers dans leurs poches, se chuchotent des choses avec des mines d'écolières, avec des murmures de dortoir. Les rires s'élèvent dans la pièce surchauffée.

— « Ne sommes-nous pas terribles ? » demande une blonde en poudrant son petit nez impertinent.

Tout à l'heure, elles descendront à l'étage inférieur où le petit déjeuner va leur être servi.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : Witch war.



DEAN R.

KOONTZ

Le mystère de Sa chair

Avec une régularité de métronome, Dean R. Koontz poursuit sa trajectoire ascendante dans le ciel de la science-fiction. Il n'y a plus guère de points communs entre le débutant que nous avons introduit il y a un an dans Fiction, *encore nourri d'influences littéraires et de réminiscences juvéniles, et l'auteur d'un récit comme* Le mystère de Sa chair, *écrivain au métier solide et consommé, alliant des idées intéressantes à une narration pleine de suspense. Comme on l'a déjà remarqué, sur le plan de la forme, Koontz aujourd'hui affectionne certaines techniques héritées de la littérature policière (voir dans* Galaxie : L'Oiseau de Rêves *et* Derrière le Bouclier ; *dans* Fiction : Des mains partout). *D'autre part, sur le plan du sujet, il est volontiers tenté — comme beaucoup d'auteurs de SF actuels — par des références aux thèmes religieux (voir également* Derrière le Bouclier, *déjà cité). Ces deux caractéristiques se retrouvent dans* Le mystère de Sa chair, *une nouvelle frappante, qui s'achemine de façon apparemment attendue vers un dénouement en fait complètement imprévisible.*

P. S.

C'ÉTAIT peut-être trop espérer mais nous les avions apparemment semés. De Knoxville on avait rejoint San Francisco via Pierre, dans le Sud-Dakota, et Bismark, dans le Nord-Dakota. Dans la Cité du Soleil, nous avions déambulé incognito, les mains dans les poches, les yeux au ciel, nous sentant — illégitimement — un peu moins dans la peau de deux fugitifs. Nous avions ainsi gagné une journée de repos. A minuit, après avoir pris les billets, nous avions embarqué à bord de la première fusée transpolaire en partance. Notre destination était l'Alaska. Quand nous fûmes à la verticale de l'Oregon, je L'emmenai dans les lavabos et verrouillai la porte.

— « Enlève ta veste et ta chemise, » Lui dis-je. « Je veux voir ta blessure. »

— « Je t'ai déjà expliqué que ce n'est presque rien. »

Effectivement, cela faisait un jour et demi qu'Il me le répétait à m'en donner le tournis. Mais j'avais vu l'agent de l'Autorité mondiale en gare de Pierre, j'avais vu le sang jaillir de Son épaule quand le dard s'était enfoncé dans Sa chair.

Il... Lui... Ce n'était guère un **nom** mais comment appeler le premier androïde ? Adam ? Non ! C'est trop plat. Autrefois, j'avais un chien que je n'appelais jamais autrement que Chien. C'était un chien totalement chien, il était tout ce qu'un chien doit être. C'était l'archétype de la gent canine. Il ne pouvait pas avoir d'autre nom que Chien. Et notre androïde qui était aussi parfait qu'une pomme en cire, était, semblait-il, l'archétype de l'Homme. Lui : c'était un titre qui lui allait parfaitement.

— « Tu me fais droguer depuis... » commençai-je.

— « Ne t'inquiète pas, » fit-Il.

Ses yeux bleu pâle étaient pénétrants. C'étaient eux qui troublaient les sénateurs chargés d'enquêter sur notre projet. Par la suite, ils se rappelaient d'autres caractéristiques et commençaient à s'interroger à leur propos mais, au départ, c'étaient toujours Ses yeux. Imaginez le reflet liquide du ciel dans un vitrail de verre cathédrale givré. Découpez deux ronds dans cette matière bleutée et collez-les sur deux globes de marbre blanc dépourvu de veines : vous aurez Ses yeux. On ne pouvait les ignorer, on ne pouvait leur échapper. C'étaient des gouttelettes de mercure où se réfléchissait l'océan.

— « Déshabille-toi, » ordonnai-je. « Ici, le médecin, c'est moi. »

Il obéit. Il obéissait toujours. Il ne Lui était arrivé qu'une seule

fois de refuser et l'incident avait révélé que naissaient en Lui des facultés dépassant de loin tout ce que nous avions anticipé.

Ce jour-là, j'étais en train de procéder à l'analyse de Ses réflexes (dont nous avions récemment constaté l'extraordinaire rapidité) quand l'explosion avait mis le centre de recherches sens dessus dessous. Du coup, je n'avais pas pensé à Lui, je ne m'étais pas soucié de Le laisser seul : j'avais pris ma trousse et, conformément aux instructions communiquées par l'interphone, je m'étais précipité vers la zone sinistrée. Deux heures durant, j'avais apporté les premiers secours aux mourants parmi les ruines fumantes en attendant l'ambulance qui ne cessait de faire la navette avec l'hôpital. Quand j'avais vu bouger un homme que j'avais auparavant considéré comme décédé, je m'étais dit que je m'étais bel et bien trompé. Et puis, il y en eut d'autres, six en tout, des garçons qui, un peu plus tôt, étaient irréfutablement morts. C'était Lui qui les ressuscitait. *Lui.*

Puis je m'étais aperçu qu'il y avait des militaires un peu partout. Ils Lui ordonnaient de cesser de rappeler les gens à la vie mais Il faisait la sourde oreille. En définitive, ils avaient tiré une rafale de dards narcotiques et L'avaient mis au frigo en attendant de prendre une décision.

Compte tenu des mœurs sociales courantes, il est on ne peut plus légitime, on ne peut noble d'empêcher quelqu'un de souffrir et de mourir prématurément mais, dans un monde de neuf milliards d'habitants, faire revenir qui que ce soit d'entre les morts est tabou. C'est un véritable suicide.

On examina Ses doigts et Il fit la démonstration de la capacité qu'Il avait d'en modifier la forme. Ses mains devenaient des scalpels de chair, Ses doigts de fines lames de trois molécules d'épaisseur qui s'inséraient sous la peau. Les applications possibles d'une telle aptitude les horrifièrent mais ils ne parvinrent pas à Lui communiquer leur sentiment d'horreur. Il avait été doté d'un esprit plus libre que celui d'aucun humain et ce qu'Il inférait des valeurs suprêmes de l'existence, Il le tenait pour vrai. Prolonger la vie humaine le plus longtemps possible et veiller de son mieux à la santé des hommes était l'un de ces principes de base. Il se refusait à laisser mourir des êtres alors qu'Il était en mesure — ce qui était impossible pour un chirurgien humain — de sonder leur foie, leurs reins et leur cœur, d'aller jusqu'au plus profond de leurs alvéoles, d'extirper l'une après l'autre toutes les cellules cancéreuses : aussi l'Autorité mondiale voyait-elle en Lui une menace.

Nous L'avions doté d'un esprit supérieur et Il avait commencé de dépasser l'homme en suivant une évolution physique et morale accélérée.

Les directeurs du projet avaient pris la décision de démonter — c'est le mot que ces crétins avaient employé ! — le premier androïde, en partie en raison de Son aptitude à accroître la longévité humaine (que les savants avaient avec tant de frénésie réussi à limiter à l'âge de quatre-vingt-cinq ans) et surtout parce que les militaires avaient peur d'un surhomme capable d'évoluer et, à terme, d'adapter Son corps pour lui faire acquérir une efficacité optima. Ils voyaient en Lui, non pas un outil susceptible d'accroître le savoir de l'Homme et de faire progresser celui-ci, mais un danger en puissance.

Cette nuit-là, je L'avais kidnappé.

Qu'on ne me demande pas pourquoi. S'il nous fallait nous expliquer, l'existence ne serait qu'un océan de mots. Je présume que j'avais été bouleversé de Le voir ressusciter des hommes que j'avais laissés pour morts. Il y a là de quoi perturber un médecin. Il ne m'était pas possible de permettre que l'on brûlât ces mains prodigieuses à l'issue d'un moderne procès en sorcellerie.

Je m'étais donc glissé dans le laboratoire à la faveur de la nuit et L'avais éveillé, Lui avais expliqué la situation et étais parti avec Lui.

Il y avait une semaine de cela. Depuis, nous étions en fuite.

Et nous nous hâtions.

Il ôta Sa chemise. C'était un merveilleux spécimen, tout en muscles, sans un gramme de graisse. Il avait développé un processus inédit de croissance tissulaire, m'apprit-Il : tous les matériaux alimentaires inutilisés se transformaient en une fibre muslaire d'un type nouveau qui se dissolvait aussi aisément que les graisses pour produire de l'énergie quand c'était nécessaire et sans que l'organisme fût contraint de servir de réserve à des tissus sans emploi lorsque ce n'était pas indispensable. La blessure, profonde d'environ deux centimètres et demi, longue de huit à dix, était située à la partie supérieure de l'épaule droite. Elle ne saignait plus. Il n'y avait ni croûte ni caillot. Il l'avait... bloquée.

— « Il faudrait quelques points de suture, » dis-je.

— « Non. Je suis sur le point de terminer les nouveaux systèmes. »

— « Ah ! bon ? »

— « Dans une demi-heure, je serai en mesure d'obtenir une cicatrisation accélérée. »

J'avalai ma salive. « Je vois. »

Il me prit par l'épaule et, d'un seul coup, les rôles s'intervertirent : maintenant, Il était l'image du père et moi, j'étais le fils.

— « J'ai encore besoin de toi, Jacob. J'aurai toujours besoin de quelqu'un à qui parler, de quelqu'un qui me comprenne. »

— « Je crois, » murmurai-je en évitant Son regard, « je crois que le moment est venu de gagner la soute de débarquement. »

Nous sortîmes des toilettes, traversâmes dans toute sa longueur le compartiment réservé aux passagers, appréhendant d'être reconnus, et pénétrâmes dans l'aire de débarquement. L'officier de service était un garçon maigre qui n'avait pas beaucoup plus de trente ans. Il lisait un méchant magazine populaire en tirant sur sa cigarette.

— « Nous débarquons à Cantwell, Alaska, » lui dis-je.

Il leva les yeux, replia son journal. « Vous avez vos billets ? »

Pendant que je me fouillais à la recherche des deux bouts de carton jaune, il nous examina avec attention. J'avais peur que, dans son cerveau simplet, deux synapses ne s'engrènent et qu'il ne fasse le rapprochement entre nous et les photos qu'il avait très certainement vues. Pendant toute la semaine, nous avions, Lui et moi, joué au chat et à la souris avec l'Autorité mondiale, nous efforçant de gagner du temps pour qu'Il pût se développer au point de n'avoir plus à fuir, et au cours de ces huit jours, nos photos avaient été publiées plus d'une fois en première page. Par chance, l'officier de débarquement était apparemment le genre de type qui sautait les nouvelles et ne s'intéressait qu'aux potins et aux *comics*. Pour la première fois de ma vie, je bénis l'anti-intellectualisme.

— « Vous avez payé pour Roosha, » fit-il après avoir épluché les billets.

— « Nous avons changé nos plans à la dernière minute. Des parents à voir à Cantwell... »

Il haussa les épaules et nota avec soin le numéro des talons dans un registre. L'Autorité mondiale aurait une piste bureaucratique toute prête quand elle aurait percé nos tous derniers pseudonymes — ce qu'elle ne manquerait pas de faire selon toute probabilité.

— « La capsule du fond. Elle sera larguée dans... dans onze minutes. »

Nous longeâmes les globes rouges de forme ovoïde, alignés dans leurs niches. L'officier nous suivit. Il nous observa tandis que nous nous glissions par la trappe ouverte et que nous nous attachions. « N'oubliez pas de vous cramponner au volant, » laissa-t-il tomber d'une voix sèche. Nous nous agrippâmes. « C'est mieux comme ça. Et ne lâchez le volant qu'après que le faisceau vous aura pris en charge. »

— « Soyez sans crainte. »

Il hocha la tête. « Je ne sais pas trop. On dirait que vous n'apprenez jamais rien, vous autres. Il y en a des tas qui ne se cramponnent pas. Alors, la chute libre les surprend et ils sont malades. Et quand le faisceau se manifeste... eh bien, mon vieux ! »

— « Nous ne lâcherons pas le volant. »

Il acquiesça, hésita comme s'il voulait dire quelque chose, puis haussa les épaules et referma la trappe. Nous étions prisonniers. Je savais qu'il se rappelait vaguement nous avoir déjà vus : j'avais appris à reconnaître ce regard. Tôt ou tard, il se souviendrait de nous et nous identifierait. J'espérais seulement que, à ce moment-là, nous aurions quitté Cantwell Port.

— « Ne t'en fais pas, Jacob, » dit-Il avec un sourire sans défaut qui dévoilait Ses dents d'une éblouissante blancheur tout en me dévorant de Son regard de glace.

Brusquement, des voyants scintillèrent et des ronfleurs vrombirent.

Nous étions largués...

Ce fut la chute.

Se faire larguer d'une fusée de ligne en haute altitude n'a rien d'exceptionnel. Des milliers de capsules sont éjectées tous les jours, des millions tous les ans. Avec un monde surpeuplé grouillant de milliards d'habitants qui veulent se déplacer souvent et rapidement, impossible d'avoir des transports qui s'arrêtent à toutes les étapes d'un itinéraire. Dans ces circonstances, le mieux est encore d'enfermer dans des capsules les personnes désireuses de rejoindre un endroit isolé et de les laisser tomber du haut des airs. Elles dégringolent sur deux ou trois kilomètres, puis sont prises en charge par le faisceau de contrôle qu'émet la station réceptrice

qui a été alertée, et la capsule se pose en douceur sur un berceau. Mais les premières secondes qui suivent l'éjection...

Le faisceau nous intercepta après un temps de chute qui me parut bien long et nous plaça sur un berceau. Le préposé ouvrit la trappe, nous aida à sortir, vérifia nos billets et nous nous mîmes en route.

Nous émergeâmes des tunnels de service débouchant dans la salle des pas perdus. Je me dirigeai vers la consigne pour récupérer les colis que j'avais expédiés à mon nom la veille, à San Francisco. L'employé vérifia nos billets, s'assura de la conformité des signatures et me remit les deux paquets. Nous en prîmes chacun un et nous dirigeâmes vers les taxis.

Dehors, il neigeait. Le vent hurlait sur l'esplanade comme une meute de loups affamés. Nous descendîmes l'escalier. Un véhicule de quatre places était libre. Les taxis avaient beaucoup à faire et je réalisai que nous avions eu la malchance d'arriver juste avant l'atterrissage d'une fusée. J'ouvris la porte arrière du véhicule dans lequel j'enfournais mon colis et me tournai pour prendre le Sien. A ce moment, un autre taxi arriva comme un boulet de canon et s'immobilisa dans la stalle voisine. Ses portières s'ouvrirent.

— « Vite ! » fis-je en m'emparant de Son paquet.

Un homme de haute taille, élégamment vêtu, sortit du second taxi et passa devant nous. Il escalada deux marches et s'arrêta net, comme cloué au sol ; puis il pivota sur ses talons, ouvrit la bouche et glissa sa main à l'intérieur de son veston, là où cela faisait une bosse.

C'était un agent de l'Autorité mondiale — sinon, il n'aurait pas été armé. Mais j'avais été au service de l'Autorité mondiale, moi aussi. Je sortis mon narcopistolet et tirai en visant les jambes. Il tituba, tomba à genoux. Avant de perdre conscience, il eut le temps d'appeler à l'aide.

Une rafale de dards effleura le toit du taxi au moment même où j'ouvrais la porte. Je me retournai et fouillai les stalles du regard à la recherche du tireur.

— « J'ai vu quelque chose bouger là-bas, à côté du deux places bleu et jaune, » dit-Il. Il avait également sorti Son arme (un narcopistolet qu'Il avait chipé à San Francisco dans le magasin d'articles de sport où nous avions effectué nos emplettes).

— « Attends-moi, » dis-je.

Me laissant tomber à terre, je rampai sous les voitures en direction de celle qu'Il m'avait indiquée.

Debout derrière moi, Il tira. La salve qui vint en réponse m'aida à repérer le tireur. Je fis un crochet en demeurant à couvert autant que je le pouvais. Ayant contourné l'adversaire, je revins sur lui par derrière. C'était un garde du Port en tenue. Nous avait-il reconnus comme l'autre ou avait-il simplement tiré parce qu'il m'avait vu réduire l'autre type à l'impuissance ? Impossible de le dire. N'importe comment, il fallait que je le mette hors d'état de nuire. Je sortis à découvert, lui visant le bas du dos.

Il m'entendit et se retourna à la dernière seconde.

Je lui expédiai une douzaine de dards. Il bascula sur le côté, tenta de se retenir au taxi, glissa à terre et ne bougea plus. Il respirait doucement.

Je Le rejoignis en toute hâte. Maintenant, il fallait faire vite... sacrément vite ! Quand l'élégant inconnu se réveillerait, tout le secteur pullulerait d'agents de l'Autorité mondiale. Et si je le tuais ? Oui... mais si j'avais kidnappé l'androïde, ce n'était pas pour tuer. Nous nous engouffrâmes dans notre taxi, composâmes le code de notre destination — le parc national de McKinley — sur le clavier de bord. Nous ne commençâmes à respirer que lorsque nous eûmes quitté l'aire de stationnement.

La neige se plaquait sur le pare-brise et la plainte du vent sur les parois de la bulle aérodynamique du véhicule était à vous donner le frisson.

Nous étions hors de danger.

Provisoirement, tout au moins.

Tout en roulant, nous nous déshabillâmes et revêtîmes les combinaisons thermiques, les gants, les lunettes, les bottes et les raquettes que contenaient nos paquets.

— « Comment va ce bras ? » Lui demandai-je.

— « Entièrement guéri. » Il sourit. « Comme je te l'avais annoncé. »

L'autotaxi s'immobilisa devant les portes du parc national. La silhouette grise du colosse qui les dominait faisait une tache claire dans l'obscurité. Je glissai quatre billets d'un dollar dans la fente du taximètre et appuyai au hasard sur les touches des coordonnées de destination afin d'occuper le véhicule pendant une bonne demi-heure.

— « Cela devrait aller comme ça, murmurai-je. « Allons-y. »

Les portières s'ouvrirent quand nous effleurâmes les panneaux de déverrouillage et nous nous enfonçâmes dans la nuit avec notre ballot de vêtements. Le taxi se referma, bourdonna, puis fit demi-

tour et rebroussa chemin. La lumière de ses feux s'éloigna. Maintenant, nous étions seuls dans les ténèbres.

Nous fourrâmes nos frusques au fond d'un canal d'évacuation.

— « A présent, il va falloir escalader la grille d'enceinte pour entrer dans le parc. »

— « Attends. »

Il passa devant moi, ôta Ses gants et posa Ses mains sur le cadenas du portail. L'un de Ses doigts s'allongea, s'effila, devint mince comme un fil et s'inséra dans la serrure. Une ou deux minutes s'écoulèrent. Le vent nous malmenait : on aurait dit qu'on nous assénait des coups à l'aide de marteaux caoutchoutés. Puis il y eut un déclic. Il retira Sa main, redonna à Ses doigts une forme plus conventionnelle, remit Ses gants et poussa les lourdes portes.

— « Très ingénieux, » fis-je.

Nous entrâmes, rabattîmes les vantaux. Le cadenas fut remis en place.

« Nous allons suivre la route un moment, » repris-je. « Il y a peu de chances qu'on rencontre quelqu'un à cette heure-là. »

Nous nous mîmes en marche, les yeux protégés par nos lunettes; nos masques atténuaient le froid mordant des rafales qui nous giflaient. De vrais lames de rasoir! La neige recouvrait rapidement les traces de nos pas. Au bout de quelques centaines de mètres, Il ôta son masque. « Parle-moi de l'endroit où nous allons. »

A mon tour, je me démasquai. L'air glacial me fit grimacer. « Il y a, au pied de la montagne, des bungalows qu'on loue aux personnalités. Harry Leech — le docteur Harry Leech — le vieux qui était le patron du City General Hospital quand j'étais interne, dispose d'un de ces pavillons. Le chalet en question se trouve au second niveau et est isolé. Son voisin le plus proche est à un kilomètre et demi. Il y a des réserves de nourriture et une installation de chauffage. »

— « Leech ne verra pas d'inconvénient à ce que tu utilises son bungalow ? »

— « Il n'a pas à le savoir. »

— « Et on ne nous trouvera pas ? »

— « Combien de temps te faut-il ? »

Il fit une petite grimace. Ses yeux luisaient presque dans l'obscurité comme des reflets d'éclairs sur l'horizon nocturne. « Trois jours devraient suffire. Les choses vont de plus en plus vite. »

J'avais prévu de rester plusieurs mois dans le bungalow, sachant que Leech y venait rarement en hiver. Mais maintenant qu'on nous avait aperçu à Cantwell, le temps allait nous être chichement compté. Trois jours, ce serait déjà beaucoup !

— « Bien. Ils commenceront par examiner les registres de trafic du monorail et des lignes de basse altitude pour savoir si nous n'avons pas pris une correspondance et quitté Cantwell. Peut-être s'occuperont-ils ensuite des taxis. Oui... sûrement les taxis. Mais l'itinéraire fantaisiste que j'ai établi tombera sous leurs yeux et ils penseront que nous avons mis pied à terre à un moment quelconque du trajet pour brouiller les pistes. Et ils ne se décideront qu'en dernier recours à fouiller le parc à cause de son immensité. »

— « C'est la nourriture qui m'intéresse. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « J'espère qu'il y en aura en quantité. J'en aurai besoin parce que les modifications que j'opère en moi-même exigent beaucoup d'énergie. »

— « Ce sont des modifications importantes ? »

A nouveau, il sourit. « Attends, Jacob, attends et tu verras. »

Je remis mon masque et remuai ma mâchoire engourdie. Il ne se donna pas la peine de remonter le Sien. Le froid ne L'atteignait plus. Il s'y était adapté.

Quand nous arrivâmes à l'embranchement où était installé le poste des gardes forestiers, nous abandonnâmes la route. Je n'étais venu ici que trois fois à l'époque de mon internat : Harry me confiait ses clés et me souhaitait bonne chance avant que je disparaisse avec l'infirmière qui avait capitulé devant mes charmes. Certes, c'étaient là des rapports assez inhabituels entre un patron et un interne. Seulement, c'était Harry qui m'avait donné le goût de la médecine et qui m'avait élevé après la mort de mes parents. Je me demandai ce qu'il pensait maintenant de son protégé. Et puis les broussailles se firent plus denses et je n'eus plus le temps de penser à autre chose qu'à me frayer ma voie à travers bois.

Il marchait en tête ; plus massif que moi, Il faisait la trace. Des épines égratignaient nos combinaisons, nous gênaient dans notre progression, mais j'avais la certitude que nous arriverions au bungalow au matin. Enfin, la plaine succéda au bois et je

sortis ma boussole. « Continuons tout droit. Mais, d'abord, mettons nos raquettes. »

Quand nous fûmes au milieu du champ, elles s'avérèrent nécessaires. Il y avait une brutale dénivellation de trois mètres qui faisait écran au vent et, là, la couche de neige atteignait une profondeur de près de deux mètres. Nous avancions avec précaution bien que, partout, la croûte neigeuse parût assez solide pour nous porter. Nous maintenions une distance de trois mètres entre nous afin de répartir le poids. Au bout d'une centaine de mètres, la croûte superficielle céda. Je paniquai, fus sur le point de prendre les jambes à mon cou mais me rappelai que ce serait dangereux. Seulement, lorsque je me ressaisis, je m'étais déjà élancé : je m'enfonçai et mon corps disparut entièrement sous la neige. J'agitai désespérément les bras, étouffant presque, et finis par me dégager. J'étais dans un trou au-dessus duquel je voyais les étoiles et les flocons qui tombaient. Au bout de quelques instants, Son visage apparut au-dessus de la crevasse.

— « Attention ! Tâche de ne pas dégringoler comme moi. As-tu une idée de la façon dont tu pourras me tirer de cette situation ? »

— « Je vais creuser un couloir déclive en damant la neige au fur et à mesure, » répondit-Il. « Il n'y a pas d'autre moyen. Je ne peux t'extraire de là. Sinon, je tomberais à mon tour dans la faille. »

— « Avec quoi vas-tu creuser ? Nous n'avons pas de pelles. »

Ignorant le froid, Il se déganta, ôta Son blouson et, fermant les yeux, étendit les bras. Il se dressait comme un pin géant dans le vent. Je ne distinguais pas grand-chose dans la pénombre mais je voyais quand même Ses mains se transformer. Quand, finalement, Ses yeux se rouvrirent et qu'Il se mit à la besogne, je constatai que Ses doigts s'étaient soudés. Et Ses mains s'étaient élargies et amincies, formant comme un godet. Ainsi équipé, Il dégagea rapidement la croûte neigeuse et creusa une piste dans ma direction tout en aplatissant la neige fraîche sous ses pieds. Deux heures plus tard, nous reprenions notre route.

Quand nous parvînmes à l'orée du bois, je regardai Ses mains. Aucune trace de la métamorphose qu'elles avaient subie...

— « Jusqu'à quel point peux-tu modifier ton corps à volonté ? » Lui demandai-je.

Il me répondit d'une voix nonchalante : « Dans de très larges limites. »

— « Et ton visage ? »

— « J'étudie la question. »

— « Quand tu seras en mesure de le contrôler, tu n'auras plus besoin de fuir. »

— « Même avec un autre visage, on me reconnaîtrait. C'est toute ma personnalité qui me distingue des autres. Je suis différent. »

C'était vrai. Il serait toujours un hors-caste. C'était un super-génie qui ne pouvait pas plus passer pour un homme qu'un homme ne peut passer pour un singe.

J'insistai : « Mais en modifiant ta physionomie, cela te donnerait le temps d'achever ton évolution. »

Sa main de colosse s'abattit sur mon épaule. « Conduis-moi au bungalow et j'aurai seulement besoin de trois jours. »

Je remis mes lunettes, mon masque, et étudiai la boussole. Du bras, je Lui indiquai la direction. A nouveau, Il ouvrit la marche.

Ce fut alors que je remarquai quelque chose de nouveau. Sa main, quand Il m'avait serré l'épaule, était énorme. Maintenant, je constatais que, des pieds à la tête, Il était colossal. Sa combinaison thermique était tendue à craquer, Sa tête paraissait plus grosse et Ses empreintes étaient de moitié plus larges que les miennes.

Je frissonnai. Ni à cause du vent ni à cause du froid.

Au bout d'une demi-heure, Il s'arrêta dans une petite clairière, s'accroupit, essuya les flocons de neige collés sur Son visage et regarda autour de Lui comme s'Il cherchait quelque chose qu'Il aurait oublié lors d'un précédent voyage. Mais c'était la première fois qu'Il venait là.

— « Le chalet est-il encore loin, Jacob ? »

Il y avait de l'anxiété dans Sa voix, ce qui était une nouveauté : d'habitude, c'était un monument de patience.

Je dépliai la carte dont j'avais pris soin de me munir et l'étudiai en plissant les yeux. Il ne faisait pas clair. « Nous sommes à la moitié du bois. Après, il y a une série de collines peu accidentées mais abruptes. Ensuite, nous aurons des taillis à traverser et nous y serons. Cela représente encore deux heures de marche. »

— « C'est beaucoup trop. »

— « Il n'y a pas d'itinéraire plus rapide. J'ai vérifié à plusieurs reprises à Frisco, rappelle-toi. Nous avons toujours conclu que ce chemin est le plus court. »

Il ne répondit pas.

Je m'assis à côté de Lui. La neige tombait plus drue, à présent.

— « Qu'y a-t-il ? » finis-je par demander.

— « J'ai besoin de manger. Je ne peux pas attendre qu'on arrive au bungalow. »

— « Pour... pour les changements ? »

— « Oui, Jacob. Il me faut de la nourriture, de l'énergie afin de fabriquer de grandes quantités de fibres musculaires. »

— « Et comment penses-tu trouver de la nourriture ici ? »

Il sourit. « Cela ne te plaira peut-être pas mais c'est indispensable. »

Il ôta Ses gants, Se mit à genoux et appuya Ses mains sur le sol. C'était presque comme si la neige fondait. Ses doigts s'enfoncèrent dans la boue tandis que la terre se fendillait et jaillissait sous la pression. Au bout de quelques minutes, Il sourit. Ses doigts étirés reprirent leur taille normale.

« J'en ai trouvé deux, » dit-Il de façon énigmatique. « Par là. »

Je Le suivis jusqu'à un véritable chaos de troncs pourrissants. Il en souleva un sans effort, révélant ainsi un terrier. Son bras — plus seulement Ses doigts, cette fois — s'allongea, s'insinua dans le boyau. Soudain, il y eut un couinement, le bruit de quelque chose qui se débat. Quand Il ramena Son bras, il étreignait un lapin dans Son poing. Un lapin étranglé. Un peu plus tard, ce fut le tour du second lapin.

« Faire du feu serait prendre un trop gros risque. D'ailleurs, nous n'avons pas le temps. » Et Il répéta : « Cela ne te plaira peut-être pas. »

— « Je suis médecin, j'ai l'habitude du sang, tu sais. »

Soulevant le premier lapin dans Sa main gauche, Il amincit les doigts de Sa main droite, fendit la peau et dépouilla l'animal. Comme une banane. Quand les deux bêtes eurent été écorchées, Il se mit à les dévorer, mordant à pleines dents dans la chair grasse. Le sang Lui dégoulinait du menton. Il engloutit tout, y compris la peau et les os.

— « Bien, » fit-Il en se levant. Il essuya Ses joues et Ses lèvres rouges de sang. « Il est temps de repartir. »

Mon estomac se convulsait comme un animal à l'agonie. Cette fois, c'était moi qui ouvrais la marche. Tout en avançant, j'essayai de démêler l'écheveau d'émotions contradictoires auxquelles j'étais en proie. L'androïde constituait le don le plus précieux dont l'Humanité pouvait se prévaloir depuis des siècles, n'est-ce pas ? A côté

de cela, le fait qu'il mangeait des lapins tout crus, pas même vidés, pour leur vertu énergétique n'aurait pas dû peser lourd, n'était-il pas vrai ? Néanmoins, quelque chose me tracassait. Oui, peut-être était-Il débordant de bienveillance au moment où je L'avais kidnappé, mais cela ne signifiait pas forcément qu'Il resterait bienveillant à l'égard de l'Humanité lors des étapes suivantes de Son évolution. Quand Il aurait changé...

Et puis zut ! Je me comportais comme un vieux serin superstitieux ! Ce n'était pas l'antique mythe de Frankenstein qui se répétait ! Mon humain artificiel n'allait quand même pas se transformer en une brute bestiale qui me réduirait le crâne en bouillie ! Secouant la tête, je m'efforçai de chasser ces pensées. Elles étaient morbides, je m'en rendais compte.

Trente-cinq minutes plus tard, nous émergeâmes hors des bois et nous lançâmes à l'assaut des collines. Nous rechaussâmes les raquettes que nous avions abandonnées en pénétrant dans la forêt et je me dis qu'il fallait que je fasse attention pour le cas où nous rencontrerions de la neige poudreuse : nous ne pouvions pas nous permettre de perdre encore deux heures pour qu'Il me sorte d'un trou. Nous n'atteindrions plus le bungalow avant l'aube et je ne tenais nullement à me promener en plein jour plus longtemps qu'il n'était absolument nécessaire.

Nous venions à peine de parvenir au sommet de la première colline quand un son frappa nos oreilles.

Il me prit le bras, m'obligeant à m'arrêter. « Qu'est-ce que c'est ? »

J'enlevai mon masque et tendis l'oreille. Le son reprit. « Une horde de loups, » répondis-je.

Nous étions en terrain découvert, sans aucun abri possible, et il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre en espérant que la meute ne s'intéresserait pas à nous. Mais les cheveux se hérissaient sur mon crâne et des frissons me glaçaient l'échine car c'était bien improbable. Un loup a des sens remarquablement affûtés. Et le vent soufflait en direction de l'endroit d'où montaient ces hurlements gutturaux et mélancoliques. Il n'y avait guère de chance que notre odeur échappât aux fauves.

— « J'ai lu un certain nombre de choses sur les loups, » dit-Il. « Ils sont dangereux quand ils sont en chasse, si je ne me trompe ? »

— « C'est hélas la pure vérité , » répondis-je en sortant mon arme. Comme je regrettais que nous fussions des hommes et non des bêtes ! Comme je regrettais de ne pas disposer de quelque chose de plus meurtrier que des flèches narcotiques ! « Ils ont sûrement flairé l'odeur du sang des lapins. Si c'est bien le cas, il doit y avoir un moment qu'ils sont en chasse et ils sont certainement à moitié fous d'excitation. »

Le premier loup surgit. C'était l'éclaireur. Il apparut en haut de la seconde colline et s'accroupit, nous observant de l'autre côté de l'étroite vallée qui nous séparait. Ses yeux étaient deux braises qui flamboyaient à travers les flocons semblables à un rideau de perles tendu en travers de la nuit. Levant le museau, il se mit à hurler.

Je visai et les dards s'enfoncèrent dans sa gorge. Il se tut, secoua sa gueule et bascula sur le flanc, endormi... Mais à en juger par le vacarme, le gros de la horde n'était pas loin. Effectivement ses compagnons se silhouettèrent à leur tour en haut de la colline. On aurait dit une troupe d'Indiens face à la cavalerie dans un mauvais western. Ils allaient et venaient avec hésitation, chacun flairant à son tour l'éclaireur. Quand ils comprirent qu'il n'était pas mort mais simplement endormi, leur courage leur revint en partie. Quelques-uns tendirent leur museau vers le ciel bas et se mirent à hurler. La clameur, répercutée par le versant de la montagne, revenait en écho comme un soupir caverneux.

— « Que faut-il faire ? » demanda-t-Il. Il n'avait pas l'air particulièrement inquiet.

— « Attendre et voir quelle tactique ils vont adopter. »

Je les comptai. Avec l'éclaireur, ils étaient seize.

J'aurais pu jurer que le froid s'était accentué et que les rafales de neige étaient plus violentes que jamais, mais peut-être était-ce pure imagination de ma part. D'ailleurs, j'étais en nage, ce qui était vraiment une anomalie.

Nous attendîmes.

Enfin, les loups passèrent à l'action. Trois d'entre eux, les plus braves, dévalèrent le versant qui nous faisait face, gagnant en assurance à mesure qu'ils avançaient, et franchirent à toute vitesse l'étroite vallée. Il ne leur fallut pas plus d'une douzaine de bonds. Lorsqu'ils furent au pied de notre colline, je criai :

— « Feu ! »

Nous tirâmes et les arrêtâmes avant qu'ils fussent à mi-pente.

Les autres loups grondèrent — tout à fait comme des joueurs de rugby mettant au point leur stratégie.

— « Maintenant, peut-être qu'ils vont s'en aller, » dit-Il.

— « Non. Ce sont des loups. D'abord, nous les avons insultés. Un loup est trop fier pour capituler sans combat. Et puis, ils sont maigres... ils ont faim. Ils ne renonceront pas aussi longtemps qu'ils croiront qu'ils ont trouvé de quoi dîner. »

Au même moment, quatre autres fauves s'élancèrent en direction de la vallée, droit sur nous. Ils grondaient, ils écumaient, leurs yeux rougeoyaient dans la nuit. Le dernier que j'abattis était à moins de quatre mètres de moi. Et, comme il tombait, un hurlement haineux s'éleva derrière nous !

Nous nous retournâmes en un clin d'œil. Deux loups s'étaient détachés du gros de la troupe pour nous prendre à revers. Ils avaient pratiquement suivi nos traces. J'en neutralisai un en plein élan d'un coup de narcopistolet. La bête, atteinte en vol plané, s'écrasa à cinquante centimètres de moi. Elle poussa un cri étranglé, essaya de se relever et retomba endormie. L'autre, trop rapide, fondit sur Lui, Le déséquilibrant, et enfonça ses crocs dans Sa pseudo-chair. Apparemment, la chair artificielle valait la viande banale car le fauve ne fit pas mine de reculer. Alors, d'un coup de poing, l'androïde fracassa le crâne de l'animal. De toute évidence, Il avait modifié sa main pour en faire un véritable maillet. Le loup exhala un gargouillement et lâcha prise.

Je m'exclamai : « Ta figure ! »

Sa joue était profondément déchirée et Il saignait d'abondance. « Cela va s'arranger. »

Et, comme Il disait ces mots, l'hémorragie cessa. C'était comme si une vie nouvelle naissait dans Sa joue. Il arracha le fragment de chair déchiqueté. Je vis à l'intérieur de la plaie jaillir de l'épiderme neuf, lisse et luisant. Bientôt, toute trace de blessure eut disparu.

« Il en reste six, » dit-Il en désignant nos adversaires survivants.

Mais les loups s'éloignaient furtivement sans cesser de nous observer avec attention. Apparemment, ils n'avaient nulle intention de repartir à l'attaque. Ils avaient vu tomber dix des leurs et leur orgueil les avait en partie abandonnés — suffisamment, en tout cas, pour les inciter à se rabattre sur des proies plus faciles.

— « Allons-nous en avant qu'ils changent d'avis et reviennent... ou que leurs copains se réveillent. »

— « Une petite minute, » fit-Il en s'agenouillant devant le loup qu'Il avait tué de Sa propre main. Il l'écorcha comme Il avait écorché les lapins et arracha la chair par lambeaux.

— « La viande de loup doit être dure, » murmurai-je stupidement.

— « J'en ai besoin et le goût m'est égal. Les changements s'accélèrent, Jacob. Je serai prêt dans un instant. »

Il enfournait la chair sanguinolente dans Sa bouche, la mâchant à peine. Il était à présumer qu'Il avait modifié Son système digestif, le rendant capable d'assimiler tout ce qu'Il ingurgitait. J'aurais donné gros pour pouvoir Le passer aux rayons X, Le tester afin de savoir quelles mutations Il avait subies. C'était mon âme de médecin qui parlait. Curieux ! Alors que les loups rôdaient aux alentours... Dix minutes plus tard, Il avait dévoré la bête presque entièrement et était prêt à se remettre en marche.

Il nous fallut deux heures et demie pour parvenir au bungalow. Celui-ci était tel que je me le rappelais : confortable, niché au milieu des arbres et abrité par une falaise. Cette fois, je n'avais pas la clé. A la guerre comme à la guerre : je brisai un carreau de la porte vitrée. Quand nous fûmes entrés, nous le remplaçâmes par un bout de carton afin de nous protéger du vent. J'allumai les radiateurs dès qu'Il eut mit le générateur en marche. Quelle bonne idée Harry avait eue de faire installer le chauffage électrique ! Cela ne fait pas de fumée.

— « Je voudrais voir ce qu'il y a comme nourriture, » dit-Il.

— « Par ici. »

Je Le conduisis dans la glacière naturelle qu'était la cave. Il y avait pas loin d'une carcasse de bœuf tout entière qui pendait au crochet fixé à la voûte. La viande était congelée. Les parois taillées dans la roche vive étaient recouvertes d'une épaisse couche de glace brunâtre. Comme le sol. Nous remontâmes et je Lui fis voir la réserve où étaient entreposées deux cents boîtes de fruits, de viande et de légumes variés.

— « Prends ce qu'il te faut pour trois jours, Jacob. Moi, je garderai le reste, plus le bœuf. J'aurai besoin de tout cela — et peut-être même davantage. »

— « Davantage ? »

— « Oui, je te demanderai sans doute d'aller à la chasse. Tu sais chasser ? »

— « J'ai déjà chassé. Surtout des canards, il faut dire. Que voudrais-tu que je ramène ? »

— « Des loups. Des oies si c'est la saison. Des lapins. Un élan. »

Je m'esclaffai. « Mange d'abord ce qu'il y a là. Nous parlerons de chasse après. »

Je m'approchai de la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait. De la neige, le vent qui soufflait en rafales. Impossible à des hélicoptères de se balader dans cette soupe. Quant aux expéditions à pied, il leur aurait été facile de se perdre. Donc, nous n'avions pas à craindre d'être dérangés par des patrouilles de l'Autorité mondiale. Rassuré sur ce point, je montai dans la chambre, me déshabillai et me jetai sur le lit. Il n'y avait pas de draps mais je m'en moquais bien.

Après une succession de cauchemars, je me réveillai. Je restai un moment immobile à écouter la plainte du vent, puis gagnai la salle de séjour. Il n'était pas là. Je L'appelai et passai dans la cuisine. Ce fut-là que je Le trouvai.

Il avait changé.

— « Tout va bien, Jacob, » dit-Il. Sa voix était plus grave, légèrement moins audible.

— « Tout va bien ? » répétai-je en L'examinant.

Près de deux cents boîtes de conserves vides s'entassaient par terre. Il était accroupi au milieu d'elles, presque deux fois plus gros que lorsque je l'avais quitté, huit heures auparavant. Il n'y avait pratiquement pas de discontinuité entre Sa tête et Son cou : ce n'était qu'une seule masse rattachée aux épaules. Il avait ôté Sa chemise et Son torse n'était qu'une série de bourrelets. Mais il s'agissait de muscles : pas une once de graisse. Ses bras étaient énormes — épais comme des dame-jeannes aux biceps — et Ses poignets ne faisaient pas loin de trente centimètres. Ses jambes avaient fait craquer Son pantalon et Ses pieds avaient chacun la taille d'un baquet.

J'eus l'impression de regarder un monstre de foire exposé dans une sordide et vulgaire baraque foraine. VENEZ VOIR M. MUSCLE. IL EST SI MUSCLÉ QU'IL PEUT A PEINE BOUGER...

Il éclata de rire. Un rire gras, désagréable. « Jacob, Jacob, Jacob. » Il fredonnait mon nom. « Aie confiance. Je t'ai dit que j'étais en train de me transformer. Mais je n'en suis qu'à une étape intermédiaire. Cette forme n'est pas bonne. Absolument pas. C'est une transition vers mon objectif, Jacob. Est-ce que tu comprends ? »

— « Je ne sais pas. Quel est ton objectif ? »

— « Tu verras. »

— « Comment t'es-tu arrangé pour faire pousser tous... tous ces tissus en l'espace de quelques heures ? Et rien qu'avec deux cents boîtes de conserves ? »

— « Mon organisme ne perd rien. Quand j'ingère un kilo de nourriture, je produis une livre et demie de tissus. J'utilise presque toute l'eau et il n'y a pratiquement pas de déchets excrétés. A propos, il va falloir que tu ailles à la chasse. »

Je m'assis devant la table et Le dévisageai. « Au début, je croyais que tu étais quelque chose de bénéfique, quelque chose qui pourrait rendre service à l'Homme. Maintenant, j'ai des doutes. Tu es grotesque. »

Il observa un silence avant de répondre : « J'ai encore besoin de deux jours, Jacob. Alors, je serai à même de rendre service à ta race. J'apporterai à l'Homme une longévité illimitée, je lui apprendrai à guérir ses blessures comme je guéris les miennes, à contrôler la forme de son corps, à se téléporter, à... »

— « A se téléporter ? » Je me levai et me rassis aussitôt. « Que veux-tu dire ? »

— « J'ai maîtrisé la téléportation. Dans mon état présent, je ne peux pas téléporter mais les futurs androïdes mettront la théorie à l'épreuve. Après, ce sera le tour des hommes. Je leur apprendrai. »

— « Mais, » m'écriai-je, « on ne construira plus d'androïdes à l'avenir ! »

— « Si, » répondit-Il sur un ton uni. « Moi, j'en construirai. »

Je sortis avec l'un des fusils de Harry et une provision de cartouches dans ma poche sous prétexte d'aller tuer un élan. Mais mon véritable mobile était ailleurs : il fallait que je m'isole. Pour réfléchir. La vieille histoire de Frankenstein ne cessait de me ronger, m'empêchant de penser avec lucidité. Maudite soit Mary Shelley ! Son livre me hantait, il épousait de trop près la réalité qui était la mienne. Je savais qu'Il n'était pas une brute qui étranglait les petits garçons. Ce n'était pas un monstre colossal et balafré sorti du tombeau pour errer dans les brouillards nocturnes qui me terrifiait : c'était ce que l'androïde était en train de devenir qui me faisait trembler. Jamais un romancier spécialisé dans les récits d'horreur et de loups-garous n'avait imaginé quelque chose de plus épouvantable.

Et pourtant, avec quelle sincérité m'avait-Il affirmé que ces transformations étaient indispensables pour qu'Il puisse aider l'Humanité ! Je Le croyais ! Malgré l'odieuse mutation qu'Il était devenu, j'ajoutais encore foi à Ses paroles, j'avais encore confiance en Lui — plus qu'en aucun homme, à part Harry. Soudain, je me mis à rire. Car l'androïde n'était même pas un homme ! Je plaçais ma confiance dans une masse artificielle de tissus et d'organes de culture qu'une science transcendant apparemment celle de Dieu avait rendue supérieure à l'homme. Ainsi soit-il ! Si je ne pouvais pas faire confiance à un être supérieur à l'Homme, il s'ensuivait que l'Homme, créature inférieure, était encore moins digne de confiance. Non, je devais rester avec Lui. Je le Lui avais promis, d'ailleurs. S'Il se retournait contre moi et, poussé par Sa faim de chair fraîche, me dévorait, eh bien, ce serait comme si les anges eux-mêmes me trahissaient !

Je me sentis grandement soulagé d'avoir pris une décision irrévocable. J'avais toujours peur mais mon angoisse — avais-je raison ? avais-je tort ? — se dissipait telle une flaque de boue qui s'évapore. J'étais comme purgé. Je détachai le fusil que je portais à l'épaule, le chargeai et me mis sérieusement en quête d'un élan.

Ce fut des loups que je trouvai.

J'ignore si c'était la même horde que celle qui nous avait assaillis la veille ou si c'en était une autre. Je les entendis hurler avant de les voir. Cette fois, j'avais un lourd fusil en plus de mon narcopistolet et cela m'enhardissait plus que de raison. Je grimpai en haut d'une colline d'où l'on découvrait une petite vallée longue de quelque quinze cents mètres qui s'enfonçait dans une brèche. A une centaine de mètres de là, huit ou neuf loups s'affairaient sur quelque chose qu'ils avaient tué. On devinait à leur chahut qu'ils avaient mangé leur content et qu'ils étaient simplement en train de faire de l'esbroufe à l'intention des bêtes qui pouvaient se trouver dans le secteur. Au bout de quelques minutes, ils se regroupèrent, firent demi-tour et remontèrent la vallée, trottant dans ma direction.

Je me plaquai au sol, me confondant avec lui. Le vent soufflait vers moi et ils ne pourraient pas sentir mon odeur. Ils s'élancèrent au petit trot, puis, au bout de quelques secondes, reprirent leur allure tranquille. Quand ils furent à portée, je visai celui qui avançait en tête entre les deux yeux et, lentement, appuyai sur la détente.

La détonation fit un tapage assourdissant et son écho, renvoyé

par les montagnes, éclata comme une canonnade. La tête emportée, le loup fut projeté près de deux mètres en arrière. Il roula dans la neige, perdant son sang. Les autres battirent en retraite et finirent par disparaître dans l'ombre de la vallée. J'attendis quelques minutes que l'un d'eux hurlât son effroi au ciel. Si je ne bougeais pas, ils reviendraient, j'en étais sûr. Et des loups étaient plus faciles à transporter qu'un élan.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que l'éclaireur de la horde fît une réapparition furtive, s'efforçant de se dissimuler dans la végétation chétive poussant au bord du ravin. Je ne bronchai pas. Timidement, il s'approcha du cadavre de la victime qu'il flaira du haut en bas. Il dressa son museau, sentant le vent. Mais celui-ci soufflait dans la mauvaise direction. Il hurla et le reste de la meute ne tarda pas à le rejoindre. J'épaulai, visant le plus gros. Mais j'eus une meilleure idée. Sans bruit, je baissai mon arme, sortis mon narcopistolet et tirai en éventail. Tous les fauves furent touchés. Pour ne pas prendre de risques, je lâchai une seconde rafale. Quelques bêtes firent mine de s'enfuir mais elles ne parcoururent pas plus de quelques mètres. La drogue agit et les fuyards s'effondrèrent les uns sur les autres, pattes en l'air.

Après avoir rangé mon pistolet, j'avançai vers les loups endormis. J'en exécutai deux à coups de fusil. J'attachai les trois cadavres ensemble en me servant des lanières de mon sac et les halai jusqu'au bungalow. A eux trois, ils étaient plus lourds que moi et ce ne fut pas une mince besogne.

Arrivé sur place, je déposai mes victimes sur la véranda et entrai. Aucun signe de l'androïde. Ce fut en vain que je visitai les chambres et la cuisine. J'étais sur le point de ressortir pour chercher des empreintes dans la neige quand je me rappelai la cave servant de chambre froide. J'ouvris la porte et allumai. Alors, Sa voix monta des profondeurs, étrangement caverneuse. C'était Sa voix... et pourtant ce n'était pas Sa voix.

— « Reste où tu es, Jacob. »

Je m'immobilisai en haut de la première marche. L'escalier aboutissait au fond de la cave et on ne pouvait rien voir de l'endroit où je me tenais. « Que se passe-t-il ? »

— « Je ne suis pas... très agréable à regarder. »

On aurait dit un disque 78 tours tournant à 45. Pourtant, Sa voix était intelligible et j'y retrouvais certaines de Ses intonations. Je ne pouvais douter qu'il s'agissait bien de Lui.

— « Je pense être capable de supporter le spectacle, » fis-je en commençant à descendre.

— « Non ! »

Ce « non » était si catégorique que je m'arrêtai à la troisième marche et remontai. Je tremblais comme une feuille et, j'avais beau faire, des épisodes de ce vieux roman de terreur me revenaient en mémoire.

— « Les changements... » commençai-je.

Il m'interrompit : « Il m'a été nécessaire d'adapter mon système circulatoire à ma nouvelle forme. »

Lui parler sans pouvoir Le voir avait quelque chose d'hallucinant. Certainement, ce que j'imaginais était plus horrible que la réalité ! Il continua : « Il ne pouvait nourrir tous ces tissus additionnels. Je l'ai modifié pour en faire une pompe à triple effet munie de vaisseaux externes aussi bien qu'internes. »

Je m'assis sur la dernière marche et murmurai : « Je vois, » bien que je ne visse rien.

— « De plus, mes yeux étaient insuffisants. Je m'en suis débarrassé. Il y a d'autres systèmes plus efficaces. Un grand nombre d'organes... En deux mots, Jacob, je ne suis à présent ni un humain ni un androïde. Même vaguement. »

Je ne rompis le silence qu'au bout de quelques instants. « En quoi ce nouvel avatar est-il intéressant ? Es-tu mobile ? »

— « Non. Il y a trop de tissus. »

— « Dans ce cas, ils te captureront dans quelques jours. Tôt ou tard, ils viendront ici et ils te tireront comme une pipe à la foire. »

— « Non, » répliqua-t-Il avec assurance. « Je ne mourrai jamais, Jacob. »

— « Ah ! bon ! Maintenant, tu es invulnérable ? Es-tu certain de pouvoir résister même aux armes nucléaires ? A mon avis, ils te haïssent tellement qu'ils emploieront de l'armement atomique léger. Et ils te haïront encore plus quand ils verront ce que tu es devenu. »

Je suppose que ce fut un rire qui s'éleva de la cave glacée. En tout cas, le son qu'Il émettait, maintenant qu'Il avait renoncé à la forme humaine, était ce qu'Il pouvait produire qui se rapprochât le plus d'une manifestation de joie. Mais, au lieu d'inviter à la gaieté, cela me mettait mal à l'aise et me donnait l'envie irrésistible de regarder derrière mon épaule.

— « Je ne suis pas invulnérable, Jacob. Je ne suis pas une chose qui ne peut se déplacer mais une force irrésistible. »

— « J'ai bien peur que tu ne te sois coupé de moi. »

— « Rapportes-tu de la nourriture ? »

— « Trois loups. »

— « Jette-les en bas. Je les prendrai quand tu seras parti. J'ai presque fini le bœuf. Il me faut plus de trois loups. »

— « Combien en veux-tu ? »

— « Autant que tu pourras m'en apporter, Jacob. »

— « Le mieux est que je reparte en chasse pour pouvoir dormir plus tard. »

— « Encore un jour, Jacob. Les choses vont plus vite que je ne l'avais prévu. »

Je me levai et sortis chercher mes trois loups. Je les fis glisser dans l'escalier les uns après les autres. Le bruit mou qu'ils faisaient en tombant me donnait la nausée. Il y avait du sang sur le plancher. Je refermai la porte et restai à l'écoute dans la salle de séjour.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis j'entendis un souffle rauque et haché, un chuintement et une brève série de cris de joie, caverneux et gutturaux. Et le silence retomba.

Je me munis d'une nouvelle provision de cartouches et sortis en quête de nouvelles proies.

Je revins avec quatre lapins, autant de loups et un élan femelle. En haut des marches, titubant comme un ivrogne tellement j'étais exténué, je plongeai mon regard dans les profondeurs de la cave.

— « Je suis fatigué, » dis-je. « Incapable de faire un pas de plus. »

J'avais débité l'élan ; il m'avait fallu quatre voyages pour en transporter les quartiers jusqu'au chalet, et j'étais aux limites de l'épuisement. Mes réserves d'énergie avaient mis le clignotant d'alerte : DANGER. REFAIRE LE PLEIN IMMÉDIATEMENT. Je n'en pouvais plus.

— « C'est parfait, Jacob. » Sa voix était encore plus sonore, plus inquiétante que la fois d'avant. « J'ai stoppé la métamorphose. Maintenant, j'ai juste besoin d'assez de calories pour maintenir mes fonctions et fabriquer la substance requise pour mes productions. »

Je m'abstins de Lui demander ce qu'Il entendait par « productions » : j'étais trop fatigué. Je balbutiai je ne sais quoi et, vacillant sur mes jambes, me mis au lit. Je m'endormis d'un som-

meil profond et sans rêves. Quand je me réveillai, tard dans l'après-midi, il ne tombait plus par intermittence que de menus et durs flocons qui tambourinaient de temps à autre sur les vitres. Seul une sorte de battement brisait le silence. Tendant l'oreille, j'écoutai un moment. Enfin, j'identifiai le son. C'étaient les pales d'un hélicoptère qui tournoyaient au-dessus du bungalow...

Je n'avais pas eu le courage de me déshabiller pour dormir et je ne perdis pas de temps pour aller à la fenêtre. Mais elle était mal placée et je ne vis rien. Je me rendis alors dans la salle de séjour qui s'ouvrait sur la façade du bungalow. Là, je le vis. Il planait à une cinquantaine de mètres d'altitude. Deux lettres énormes, un A et un M arrondis en forme de globe, étaient peintes sur son flanc : l'emblème de la gendarmerie de l'Autorité mondiale. Pourtant, c'était un appareil de reconnaissance et non un transport de troupes. Il s'éloigna pour disparaître de l'autre côté d'un piton. Puis revint en direction de la maison au-dessus de laquelle il tourna en rond avant de s'éloigner à nouveau rapidement.

Je ne m'illusionnais pas : nous étions découverts. La neige s'était interrompue peu après que je fus rentré de la chasse et elle n'avait pas eu le temps d'effacer mes empreintes.

Je me dirigeai vers la cave mais m'arrêtai au bout de deux pas. Je ne pouvais rien faire : Il était incapable de se mouvoir. Peut-être avais-je mal interprété la présence de l'hélicoptère. Peut-être ne s'étaient-ils aperçu de rien. Mais je savais que je me racontais des histoires.

J'allai chercher le fusil, le chargeai et m'assurai qu'il y avait encore une réserve de dards dans le magasin de mon narcopistolet, puis tirai une chaise devant la fenêtre et m'installai pour attendre. Je Lui avais promis qu'il aurait le temps d'achever ce qu'Il était en train de faire. Je ferais ce qu'il faudrait pour tenir ma parole.

Quand le transport arriva, une heure et vingt minutes plus tard, mes nerfs étaient à plat. Il se posa à quelque distance du chalet et de ses flancs émergèrent de trente à quarante hommes portant la tenue de neige blanche et armés d'horribles fusils noirs. J'écartai les rideaux, entrouvris la fenêtre et crevai le store d'un coup de crosse. Visant le chef du détachement, je crispai mon doigt sur la détente... et abaissai mon arme. Quinze ans à pratiquer la médecine, quinze ans à prolonger et à sauver des vies

humaines m'interdisaient de tirer sur un homme. Ce n'était pas comme s'il s'agissait d'un loup ou d'un lapin. Absolument pas.

Les soldats entreprirent de franchir l'espace découvert au pas de course, pliés en deux, l'arme à la hanche. Je pivotai sur mes talons, me précipitai vers la cave et descendis les marches quatre à quatre.

— « Jacob ! »

Je savais très bien que ce n'était qu'un prétexte. Certes, il y avait un danger pressant mais c'était surtout pour assouvir ma curiosité que je descendais dans la cave.

« Tu n'aurais pas dû, Jacob. »

Non, je n'aurais pas dû, c'était la vérité. Je m'arrêtai net et reculai jusqu'au mur, incapable de parler. Il s'était transformé au-delà de ce que j'avais cru. Je savais qu'Il n'avait plus forme humaine mais je ne m'étais pas attendu à voir ce que je voyais : une immense, une repoussante masse rougeâtre de chair marbrée de veines — et qui palpitait. Il occupait la moitié de la cave. Des pseudopodes s'enfonçant dans la roche L'ancraient aux parois. A ma gauche, un amas emmêlé de membranes charnues et de tubes : c'était son organe vocal. Une bouche informe et démesurée s'ouvrait dans un repli des chairs. Elle ne possédait pas de dents et il n'y avait même pas un vestige de visage.

Un mot fulgura dans ma cervelle : *Frankenstein !*

L'étrange, l'horrible rire retentit à nouveau, me pétrifiant sur place. M'efforçant de réprimer mon épouvante, je m'efforçai de me Le rappeler tel qu'Il était — de me rappeler qu'Il s'était engagé à aider l'Humanité si je parvenais à Lui procurer suffisamment de temps. Eh bien, l'heure était venue pour moi de découvrir Sa véritable nature et de vérifier la valeur de Ses promesses.

— « Ils sont là, » Lui annonçai-je. « Je me disposais à en tuer quelques-uns... mais je n'ai pas pu. Je ne peux pas. »

— « Je sais. » La compassion et l'amitié vibraient dans Sa voix. Il garda le silence quelques instants. Son appareil vocal se plissa, se gonfla, s'épanouit comme une fleur à multiples pétales. Quand Il reprit la parole, ce fut avec Son ancienne voix. « C'était en fonction de cela que j'ai travaillé depuis le début, » fit-Il sur un ton d'excuse. « Seulement, je n'ai pas eu le temps. »

— « Que vas-tu faire ? »

Quelqu'un me tapa sur l'épaule et je fis un bond, le cœur battant.

Il se mit à rire.

Je me retournai, m'attendant à voir les sales têtes des soldats, des fusils et des menottes. Mais c'était un androïde qui se tenait derrière moi. Un androïde qui était Sa copie fidèle. Jusqu'à la fossette de Son menton.

— « C'est toi ! » réussis-je à balbutier.

— « Regarde sous l'escalier, » dit la bouche informe.

— « Par là, Jacob, » fit le nouvel androïde en prenant mon bras.

Je le suivis. Sous l'escalier trois autres androïdes étaient debout, appuyés au mur. Rigoureusement identiques.

— « Mais comment... »

— « Je les ai faits, » dit-Il.

— « Mais à quoi bon ? Ils les détruiront tous. »

— « Chacun d'eux est moi, Jacob, une facette différente de moi. Ce ne sont pas des individus mais d'autres moi. Et personne ne les détruira. Si la police pénètre dans la cave, je les téléporterai ailleurs. »

— « Mais pour quoi faire ?... »

— « Pour aider l'Humanité, comme je te l'ai dit. Oublie tes histoires de Frankenstein. Oui, je savais ce que tu pensais. Encore une de mes facultés. Mais je ne t'en veux en aucune façon. Même si je le désirais, je ne le pourrais d'ailleurs pas. Au terme de mon évolution, je suis au-delà de la rancune et de l'esprit de revanche. Crois-moi, Jacob, je n'ai qu'un seul désir : aider l'Humanité. Mes pouvoirs me permettent de libérer l'esprit de tous les hommes pour qu'il ait un rendement de cent pour cent comme le mien. Chaque homme deviendra un surhomme. »

— « Et subira la même métamorphose que toi ? »

— « Non, pas du tout. Cette forme n'est qu'une étape par laquelle un certain nombre d'androïdes passeront pour produire d'autres androïdes. C'est une version hautement complexe du bourgeonnement. C'est de cette manière que j'ai créé ces autres moi. L'Homme aura toujours l'aspect de l'Homme, mais il possédera désormais des capacités dépassant tout ce dont il a jamais rêvé. »

Maintenant, je Le croyais. Il n'y avait rien d'autre à faire.

— « Eh bien, nous allons expliquer la chose à la police et... »

Il m'interrompit : « Non, Jacob. L'Humanité ne m'acceptera qu'après un combat prolongé. Il nous faut gagner du temps. »

— « Mais comment, pour l'amour du ciel ? » Je songeais au détachement qui approchait.

— « Tu vas sortir avec celui-ci et tu les laisseras le tuer. Ils seront persuadé d'avoir liquidé la menace que faisait peser l'Androïde Désobéissant. Cela me donnera un délai suffisant. »

Je contemplai l'androïde condamné, la parcelle de Lui qui serait sacrifiée. « Il y a autre chose... »

— « Quoi donc, Jacob ? »

— « La place ! Comment ferons-nous ? Tu ne te contenteras pas de rendre l'Homme quasi immortel : tu vas remplir le monde de répliques de toi-même. Où les mettrons-nous ? »

— « Une fois que tout son intellect sera disponible, qu'il pourra exploiter la totalité de ses ressources mentales, l'Homme prendra la route des étoiles, Jacob. Il n'y a plus de limites. Ce n'est pas la place qui manque. Je l'ai prévu. »

— « Tu l'as prévu ? »

— « Oui. Quand j'ai créé l'univers, Jacob. »

Je manquai de m'écrouler tellement j'étais suffoqué. Le nouvel androïde me retint, le sourire aux lèvres. Son sourire à Lui. Mon regard se posa à nouveau sur la masse de tissus qui palpitait devant moi.

— « Tu veux dire... ? »

— « Tu n'avais aucune idée de la nature inhabituelle de ma chair, n'est-ce pas, Jacob ? Elle est *la* chair. Je regrette d'avoir à te faire cette révélation si brutalement mais, comme tu sais, nous avons très peu de temps. A propos, les soldats sont presque arrivés à la porte. Il vaudrait mieux que tu remontes avec mon autre moi pour qu'ils le tuent. Je ne leur permettrai pas de te faire quoi que ce soit. Dès que les choses seront réglées ici, je t'enverrai un de mes moi. Je ne te quitterai jamais. »

Je fis demi-tour et entrepris l'ascension de l'escalier sur les talons de l'androïde, incapable de mettre de l'ordre dans les pensées affolées qui se bousculaient vertigineusement dans la tête.

— « Jacob ! » appela-t-Il. Je me retournai. « L'Homme ne sera pas quasi immortel : il sera entièrement immortel. Les temps sont venus. Personne ne mourra plus, désormais. »

Une fois dans la salle de séjour, l'androïde ouvrit la porte et sortit sur la véranda dominant l'immense et grandiose décor. Il descendit les marches, bras écartés. Et ils le tuèrent. Une demi-douzaine de tireurs d'élite ouvrirent le feu. Secoué de mouvement spasmodiques, il zigzagua et s'écroula face contre terre sur le blanc tapis recouvrant le sol. Le sang jaillissait de vingt blessures.

Je sortis à mon tour, les mains levées. C'était Lui qu'ils voulaient abattre. Moi, ils me feraient prisonnier et on déciderait plus tard de mon sort. Deux gendarmes de l'Autorité mondiale m'encadrèrent, me passèrent les menottes et me conduisirent à l'hélicoptère qui attendait là-bas, sur la colline.

Je me retournai une seule fois pour regarder le cadavre sanglant. Personne ne mourrait plus, avait-Il dit. Je réalisai brusquement que l'on ne pouvait pas appeler cela la mort. Pas vraiment. Ils avaient tué une coquille creuse, c'était tout. Lui vivait dans trois autres androïdes et au sein de la masse de chair qui palpitait dans la chambre froide. Et il y aurait bientôt des milliers d'autres coquilles. Il serait pour toujours avec nous.

IL.

Et, naturellement, on a toujours écrit Son nom avec une majuscule. L'Homme était en marche. L'Homme était immortel. Le mystère de Sa chair nous enveloppait comme un vêtement protecteur et nous ouvrait la porte du Monde Nouveau.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The mystery of His flesh.

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

Nos 16

Je règle par : **mandat-poste**
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

ZENNA

HENDERSON

Une enfant crédule

Zenna Henderson n'est pas seulement l'auteur sempiternel d'histoires bien pensantes et bien disantes : à savoir les chroniques du Peuple, chères à un public friand de sentiments. Elle écrit aussi parfois, à l'occasion, des contes fantastiques doucement inquiétants, à mi-chemin de l'ironie et de l'insolite, dont les héros sont en général des enfants dotés de pouvoirs étranges. (Mrs. Henderson est, dans le privé, institutrice, et elle a acquis au cours d'une longue carrière une vaste connaissance du monde enfantin, qui transparaît largement dans ses écrits.) C'est dans cette dernière catégorie que se range l'histoire que vous allez lire : une histoire où le merveilleux s'introduit sur la pointe des pieds, avec ambiguïté, mais en laissant derrière lui des traces et un écho prolongé...

P. S.

En me voyant assise ici, les mains posées à plat sur les genoux, le visage paisible, personne ne pourrait se douter qu'un terrible problème me tracasse. En fait, je ne puis y croire moi-même. Ce n'est pas possible ! Et pourtant, ce problème, je dois le résoudre. Oh ! je dispose de beaucoup de temps pour en trouver la solution : j'ai jusqu'à deux heures et quart, et les aiguilles de ma montre, découpant implacablement les minutes, marquent une heure quarante-cinq. Mais que vais-je faire... que vais-je faire si le terme fixé est arrivé sans que j'aie pu faire entendre raison à Dismey ? En ce moment, elle est assise là-bas, si près de Donna que ses cheveux rêches et mal soignés viennent frôler les boucles soyeuses de sa compagne.

Les cheveux de Dismey ! Je les ai vus avant même de voir son visage, en ce matin d'octobre où elle a fait son entrée à l'école. Et j'ai compris aussitôt, en accueillant avec un soupir ma quarante-cinquième élève, que celle-ci faisait partie de ces enfants misérables venus d'un campement voisin. Sans que je puisse dire comment, cela se voit toujours à leurs cheveux. J'ai fait mentalement une petite prière pour que, du moins, elle soit propre. Elle l'était — presque douloureusement même. C'étaient des gerçures, et non de la crasse, qui rendaient rugueuse la peau de ses mains et de ses chevilles. Sa robe d'un bleu délavé, pendant sur le côté, était propre mais non repassée. Ses cheveux raides, d'un blond fadasse, encadraient son mince visage et retombaient en tresses irrégulières sur ses épaules, mais la raie qui les séparait sur le dessus avait été soigneusement tracée à l'aide d'un peigne mouillé.

Je l'accueillis dans mon cours préparatoire, heureuse que ce fût une fille, car j'étais lasse de ce continuel excédent de petits garçons. J'étais surprise que sa mère l'eût accompagnée. Habituellement, les parents de ce milieu se contentent de conduire leurs enfants jusqu'au premier arrêt d'autobus et de les y faire monter d'une bourrade. Mais la mère était là — visage allongé, long cou, longues mains. Elle portait un Levi's et une chemise à carreaux déteinte attachée par des épingles à nourrice en guise de boutons. Elle était plus âgée que je ne me serais attendue à trouver la maman de Dismey. Ses épaules étroites penchaient d'un côté et son dos formait une courbe très accentuée sous la chemise, mais je n'aurais su dire s'il s'agissait là d'une véritable difformité ou si c'était simplement le résultat d'une vie consacrée à de pénibles tâches. Sa joue gauche rentrait par suite de l'absence de dents de ce côté de la mâchoire, et les rides profondes qui s'entrecroisaient

sur son visage faisaient penser à des sillons creusés dans de la boue séchant au soleil.

— « Dismey ? Comment écrivez-vous ce nom ? » demandai-je.

— « C'est vous la maîtresse, » répliqua la mère, avec la voix un peu rauque de quelqu'un qui n'est guère habitué à parler. « Ecrivez-le comme vous voudrez. Elle s'appelle Dismey Coven. Elle a six ans. Elle a encore jamais été à l'école. Nous autres, on vient de l'Utah. On travaillait dans les champs de choux. »

— « En principe, il nous faut l'acte de naissance des enfants... » hasardai-je timidement.

— « Elle en a jamais eu, » riposta Mrs. Coven d'un ton bref. « Mais elle est née quand même. Dans l'Utah. Quand nous étions là-bas à travailler aux choux. »

Je lui fis donc répéter le nom et m'arrangeai de l'orthographe. J'inscrivis octobre comme mois de naissance et comptai à rebours pour trouver l'année convenant à l'âge de Dismey. C'est ainsi que nous devons souvent procéder, certains enfants ne connaissant même pas le mois de leur naissance, bien qu'ils sachent toujours ce qu'on récoltait à ce moment-là.

Pendant ce temps, la mère serrait entre ses deux mains les épaules de Dismey et celle-ci restait debout, appuyée contre elle, le visage paisible, observant de ses yeux pâles ce qui se passait alentour. Quand j'eus obtenu tous les renseignements nécessaires — y compris l'affirmation que, si nous ne fournissions pas à Dismey un repas gratuit, elle se passerait de manger — sa mère la poussa brusquement vers moi en lui disant : « Ecoute bien la maîtresse ! » et, à moi : « N'lui apprenez qu'des choses vraies : c't'une gosse très crédule. »

Et elle s'éloigna sans ajouter un mot ni jeter un regard en arrière.

Je restai plantée là à me demander où asseoir ma quarante-cinquième élève dans cette salle de classe qui comportait seulement quarante-quatre sièges. Un rapide recensement me confirma qu'aucune chaise n'était disponible. La seule qui fût libre était une vieille chaise sans dossier dont je me servais comme marchepied et sur laquelle je faisais parfois asseoir les enfants que j'envoyais au coin. Je me dis qu'il ne serait pas mauvais pour Bannie de se trouver un peu éloigné de Michael et, comme il connaissait bien cette chaise, je l'envoyai y prendre place devant la table de la bibliothèque et fis asseoir Dismey près de Donna en la recommandant aux soins de celle-ci.

Après avoir donné à Dismey des crayons de couleur et autres fournitures nécessaires, je lui suggérai de faire connaissance avec la classe, mais elle resta assise, raide et immobile, pendant si longtemps que je finis par m'en inquiéter. J'allai à elle et écrivis son nom en majuscules sur une de ces feuilles de papier jaune que nous utilisons comme brouillon.

— « Voici ton nom, Dismey, » dis-je. « Veux-tu essayer de l'écrire toi-même ? Je vais t'aider. »

Dismey prit le crayon que je lui tendais, en le tenant comme s'il s'était agi d'un poignard. Je dus placer correctement chacun de ses doigts sur le crayon avant qu'elle pût s'en servir pour écrire. En finissant d'écrire son nom, nous transpirions toutes les deux à grosses gouttes, comme si nous avions fait un travail de force. Dismey ne donna aucun de ces signes d'allégresse — timide ou ouverte — que montrent la plupart des débutants lorsqu'ils réussissent, pour la première fois, à écrire leur nom. Elle se contenta de regarder les lettres tremblotantes, puis leva les yeux vers moi.

— « C'est ton nom, Dismey, » lui dis-je en souriant. Et je lui épelai chaque lettre l'une après l'autre. De nouveau, elle regarda le papier, et le crayon bascula sous ses doigts pour reprendre sa position de poignard. La pointe vint s'appuyer fortement sur la ligne suivante, transperçant le papier. D'un geste vif et honteux, Dismey couvrit la déchirure et enfouit sa tête dans les épaules.

J'ouvris la boîte de crayolors et fit tomber ceux-ci sur la table pour qu'elle pût voir les différentes couleurs lorsqu'elle consentirait à regarder de nouveau de ce côté.

— « Peut-être préférerais-tu colorier ? » insinuai-je. « Ou aller voir ce que font les autres enfants ? » Et je la laissai, un peu rassérénée. Du moins avait-elle appris qu'une ligne est faite pour qu'on écrive dessus : n'était-ce pas là un signe de maturité !

Pendant tout le reste de la matinée, Dismey resta perchée sur le bord de sa chaise, raide comme un piquet. A la récréation, Donna la traîna aux toilettes, puis dans la cour, et resta consciencieusement à ses côtés en regardant pensivement les autres enfants s'amuser, jusqu'à ce qu'il fût temps de faire mettre Dismey en rang — en lui précisant bien qu'il y avait un rang pour les filles et un pour les garçons.

Après la récréation, Dismey se détendit un peu — juste assez

pour tracer, à l'aide d'un crayon rouge, deux lignes très fines sur son papier, à un moment où elle croyait que je ne la regardais pas. Puis elle demeura immobile, les yeux fixés sur le papier, comme en extase devant le résultat obtenu. Il était fort probable qu'elle n'avait encore jamais tenu un crayon entre ses doigts.

L'heure du déjeuner arriva et, à la cantine, après avoir regardé un instant son assiette avec attention, elle se mit à manger si vite qu'elle faillit s'étouffer.

— « En veux-tu encore ? » lui demandai-je. Pour toute réponse, elle me regarda comme si j'étais folle de lui poser pareille question. Arrivée au milieu de sa troisième portion, elle ralentit un peu son allure et, lorsqu'elle leva les yeux vers moi, un petit tremblement qu'on aurait pu prendre pour une ébauche de sourire agita sa joue décharnée. Donna lui montra où mettre sa vaisselle sale et l'emmena dans la cour de récréation.

Au cours de ce premier après-midi, Dismey se décida enfin à faire un dessin — d'une étonnante maturité — représentant trois assiettes branlantes remplies de nourriture et un berlingot de lait posé de guingois et d'où sortait une énorme paille. Sur les instances de Donna, elle prit son crayon rouge et se mit à copier soigneusement, au bas du dessin, les premières lettres de son nom. Mais, ayant tracé le « s » à l'envers, elle le couvrit d'une main rapide et honteuse et reprit son attitude figée jusqu'à l'heure de la sortie.

Ce soir-là, après le départ de la petite troupe, je me mis à penser avec inquiétude à Dismey. J'étais habituée aux enfants timides, renfermés, que le premier contact avec l'école terrifie. Mais je n'en avais encore jamais connu d'aussi peu communicatifs que cette petite fille. De toute la journée, elle n'avait fait entendre ni un mot ni un rire. Pas un sourire n'avait éclairé son visage ; pas une larme, même, n'avait coulé le long de sa joue. Tant de défiance m'étonnait de la part d'une enfant aussi jeune et que sa mère considérait comme particulièrement crédule. Il est vrai qu'il y a croire et croire ! La croyance peut être quelque chose de tout à fait négatif. Tout ce que croyait Dismey, c'était peut-être qu'on ne peut croire à rien de bon... sauf, sans doute, à trois assiettées de nourriture et à un crayon rouge ! Eh bien, c'était déjà un commencement.

Le lendemain matin, je me sentis d'humeur plus joyeuse. Après

tout, la journée de la veille était la première que Dismey passait dans une nouvelle école. Plus exactement, c'était la toute première fois qu'elle allait à l'école, et les enfants s'adaptent merveilleusement vite... en général.

En approchant de la classe, je cherchai Dismey du regard. Je n'eus pas besoin de chercher bien loin : Bannie et Michael la tenaient acculée dans un coin, près de la porte. J'aurais dû m'en douter ! Cette année, Bannie et Michael sont pour moi de perpétuels sujets de tracas. Pris séparément, ce sont des enfants à l'esprit vif, d'une intelligence au-dessus de la moyenne et qui sont doués dans bien des domaines. Mais ensemble !... Ensemble, ils forment une espèce de mélange détonant comme pourraient en faire le vinaigre et la soude, toujours prêts à se livrer aux pires diableries que leur suggère leur imagination d'enfants de six ans. Pour faire des bêtises, ils s'entendent comme larrons en foire ! Dernièrement, après avoir traversé une période de « contestation », ils sont revenus au stade d'« infantilisme », suçant leur pouce, en zézayant comme des bébés et imitant les vagissements du nouveau-né pour le seul plaisir de faire du bruit, comme d'autres enfants imitent le vrombissement d'un moteur à réaction ou le crépitement d'une mitrailleuse.

Ni l'un ni l'autre ne m'avait vu approcher et je me tins un instant debout derrière eux, curieuse d'apprendre ce qu'ils avaient bien pu inventer déjà pour tourmenter Dismey.

— « ... Et c't'un battoir 'lectrique qu'est fait essprès pour les filles, » disait Bannie d'un ton solennel.

— « T'es montée d'bout sur la balançoire, et c'battoir 'lectrique est fait essprès pour les filles qui montent debout sur les balançoires, » insista Michael. « Et ça fait drôlement mal. »

— « Ça peut même te tuer, » renchérit Bannie avec délectation.

— « Et après, t'es morte, » précisa Michael en roulant des yeux terrifiés, qu'éclairait une lueur de malice à l'adresse de Bannie.

Courbant les épaules, Dismey passa une main tremblante sur sa joue meurtrie en murmurant : « J'savais pas... »

— « Bien sûr qu'elle ne le savait pas... Allons, Bannie et Michael, rentrez immédiatement ! » dis-je d'un ton sévère. J'ouvris la porte, les poussai à l'intérieur de la salle et entourai d'un bras les épaules de Dismey. Je sentais ses os menus sous la robe légère.

— « Ce n'est pas vrai, Dismey, » dis-je doucement. « Il n'y a pas de battoir électrique : cela n'existe pas. Ces deux vilains gar-

çons voulaient simplement te taquiner. Mais le règlement interdit de se mettre debout sur la balançoire parce qu'on peut tomber et se faire mal... Tiens, voilà Donna. Va donc jouer avec elle et demande-lui de te mettre au courant de notre règlement. Et ne crois pas Bannie et Michael quand ils te racontent des choses méchantes : ils le font pour se moquer de toi. »

Dans la classe, j'affrontai mes deux mauvais sujets qui ne donnaient pas le moindre signe de repentir.

— « Vous n'avez pas été gentils pour Dismey, » leur dis-je. « C'est une nouvelle et vous devriez avoir honte de lui donner l'impression que les enfants de cette école sont méchants ! »

Ils ne trouvèrent rien à répondre ; seul Bannie fit entendre le petit gloussement aigu qu'il laisse échapper lorsqu'il se sent gêné.

« D'ailleurs, » repris-je, « ce que vous lui avez dit n'était pas vrai. »

— « C'était pour jouer, » déclara Michael avec un coup d'œil en coin vers son complice.

— « Raconter des choses qui ne sont pas vraies n'est pas une très bonne façon de s'amuser, » leur rappelai-je.

— « Mais, puisque c'était pour jouer ! » insista Michael, tandis que Bannie avait recours à son pouce.

— « Dismey ne savait pas que c'était pour jouer, » dis-je. « Elle croyait que vous disiez la vérité. »

— « C'était seulement pour rire, » marmonna Bannie, le pouce dans la bouche.

Nous risquions de ne pas en finir ! Aussi, après une dernière admonestation, les renvoyai-je dans la cour de récréation. Ils sortirent en tenant le fond de leurs Levi's et en criant d'une voix suraiguë : « On a r'çu une fessée avec l'battoir 'lectrique ! Aïe ! aïe ! aïe ! »

Je sentis mon cœur se serrer car j'avais le pressentiment que la période d'« infantilisme » était en train de faire place à une période de « taquinerie » dont Dismey serait la victime.

Peu à peu, Dismey sortit de sa torpeur. Elle se mit à participer à la classe, rattrapant sans difficulté des enfants qui étaient arrivés à l'école un mois avant elle. En un rien de temps, elle apprit à reconnaître les voyelles longues et les brèves, et commença en même temps que les autres l'étude des consonnes. Elle montrait des dispositions pour le dessin et la peinture, assimilait facile-

ment le calcul et la lecture et, contrairement à beaucoup d'enfants, retenait sans peine ce qu'elle avait appris. Mais les autres activités de l'école étaient pour elle dénuées d'intérêt à côté de la lecture des « histoires » qui avait lieu chaque jour après la récréation de trois heures. Dès les premières séances, je compris ce qu'avait voulu dire la mère de Dismey en qualifiant celle-ci d'enfant crédule.

Dismey croyait sans aucune réserve à l'absolue véracité de toutes les histoires qu'elle entendait raconter. Elle était, effectivement, d'une crédulité totale.

Je ne sais comment expliquer la différence qui existait à cet égard entre elle et les autres enfants. Les autres se laissaient prendre au récit pendant qu'ils l'écoutaient, mais, ensuite, ils n'y pensaient plus et ne conservaient aucune angoisse. Alors que Dismey « gobait » littéralement tout ce qu'elle entendait et s'identifiait aux personnages des contes avec une telle conviction que j'en avais la chair de poule. Souvent, je faisais jouer ces contes aux enfants et lorsque, dans *Le méchant bouc*, Dismey était le troll qui guette sous le pont, Bannie lui-même pâlissait de frayeur et se hâtait de franchir le pont, oubliant qu'en tant que méchant bouc il avait lancé un défi au troll et refusant obstinément de retourner en arrière pour tuer celui-ci.

Mais la crédulité de Dismey avait pour inconvénient plus grand encore de rendre la fillette extrêmement vulnérable aux taquineries de Bannie et de Michael. Entre autres choses terribles, les deux garnements lui avaient fait croire qu'un lion vivait dans le pavillon de la sirène d'alarme placée sur le toit de la cantine. Aussi, lorsqu'une équipe de Défense Passive venue vérifier le fonctionnement de l'appareil fit sonner un instant la sirène, Dismey s'enfuit-elle à toutes jambes, blême et haletante, trop effrayée pour pouvoir crier. De retour en classe, elle resta assise, pâle et immobile, pendant le reste de la journée, malgré les efforts que je déployai pour la rassurer.

Un jour, je la découvris pleurant au bord du trottoir alors qu'elle aurait dû se trouver dans la salle de classe. De grosses larmes coulaient silencieusement sur ses joues, tandis qu'elle frottait désespérément le sol de ses pieds.

— « Qu'y a-t-il donc, Dismey ? » lui demandai-je en m'accroupissant à côté d'elle pour me mettre à sa hauteur. « Qu'est-ce que tu fais là ? »

— « Ma maman... » répondit-elle d'une voix étranglée. « J'ai fait du mal à ma maman. »

— « Comment cela ? » demandai-je, surprise.

— « J'ai mis l'pied sur une fente du trottoir, » sanglota-t-elle. « J'voulais pas l'faire, mais Bannie m'a poussée. Et, maintenant, le dos de ma maman a éclaté. Est-ce qu'on peut raccommoder un dos qu'a éclaté ? Est-ce que ça coûte très cher ? »

— « Voyons, Dismey !... Pauvre chou ! » m'écriai-je, partagée entre la pitié et l'exaspération. « Je t'ai souvent répété de ne pas croire ce que dit Bannie. Ce n'est pas vrai du tout qu'en marchant sur une fente du trottoir on peut casser le dos de sa maman : c'est une histoire à dormir debout que les enfants s'amusent à raconter, mais il n'y a rien de vrai là-dedans ! »

Je finis par la persuader de quitter le trottoir, mais elle se montra inquiète pendant tout l'après-midi et, quand vint l'heure de la sortie, elle se précipita hors de la classe comme si elle ne pouvait attendre un instant de plus pour rentrer chez elle et s'assurer par elle-même que sa maman n'avait pas de mal.

Chaque jour, pendant l'heure consacrée à la lecture des contes, je me voyais entourée de visages émerveillés qui me rappelaient l'extase dans laquelle j'étais moi-même plongée lorsque, à l'âge de ces petits, j'avais écouté les mêmes récits. Dismey croyait à ceux-ci sans la moindre réserve, si bien qu'il suffisait à Bannie ou à Michael de prendre un air effrayé en lui montrant un simple flocon de poussière tourbillonnant dans la cour, pour semer la terreur dans son âme et la faire fuir aussitôt à toutes jambes. Je dus mettre bon ordre à cet état de choses le jour où je découvris Michael maintenant de toutes ses forces les mains de Dismey appuyées sur la clôture, tandis que la petite fille, avec un désespoir silencieux, essayait de se dégager, parce qu'elle voulait que ce fût elle — et non sa maman — que le tourbillon vînt cueillir pour la transporter dans le Désert de la Mort et la remettre aux mains de la Méchante Sorcière de l'Ouest.

Ce jour-là, la raquette de ping-pong entra en contact avec le Levi's de Michael : c'était le suprême châtiment corporel en vigueur dans notre école. De plus, le garnement fut envoyé en pénitence hors de la classe et dut rester assis tout seul sur le perron, devant notre porte, pendant un après-midi entier. Mais la pire des punitions fut celle qui lui fut infligée conjointement avec Bannie — en l'espèce, l'interdiction de jouer ensemble pendant trois jours. La vue des mines lugubres des deux garçons et de leur attitude

accablée jeta un voile de tristesse sur toute la cour de récréation, et Dismey elle-même leur pardonna bien avant l'expiration de ce délai.

Mais sa bonté naturelle ne la rendit que plus vulnérable aux tracasseries des deux petits diables lorsque ceux-ci eurent repris leurs habitudes.

Nous venions de terminer le premier livre de contes de fées et entamions la première partie du suivant quand, à la page dix-neuf, nous tombâmes sur un mot extraordinaire ! Nous le regardâmes tous gravement et l'inscrivîmes sur le tableau noir, pour le contempler avec un respect mêlé de frayeur. *Un véritable mot magique !* Tout ce qu'il nous restait à faire maintenant, pour que la magie pût s'exercer, c'était d'apprendre à le prononcer.

Mais là résidait la difficulté ! Nous examinâmes le mot... PYRZQXGL... Nous l'analysâmes. Nous connaissions toutes les lettres dont il était formé, mais, parmi ces lettres, il n'y avait pas de voyelle... à part l'« y » qui n'est même pas toujours voyelle ! Comment épeler un mot qui ne comporte pas de voyelles et ne peut se diviser en syllabes ? Un mot aussi long que celui-là devait pourtant former plus d'une syllabe !

— « Il faudra faire très attention pour essayer de dire ce mot, » déclarai-je d'un ton grave, « parce que, si on réussit à le prononcer correctement, on peut... Tenez, je vais vous lire ce qui est écrit... *on peut transformer n'importe qui en bête féroce, en oiseau, en poisson ou en tout autre chose, et lui redonner ensuite sa forme primitive en prononçant de nouveau le mot magique...*

» On peut même se transformer soi-même, » ajoutai-je. « Ne serait-ce pas amusant d'être un oiseau pendant quelque temps ? Mais c'est là qu'il faut faire très attention ! Au pays des fées, les oiseaux parlent... Mais, ici, savent-ils parler ? »

La réponse unanime fut « non » — sauf en ce qui concernait les perroquets et les perruches.

— « Donc, » repris-je, « Si l'un de nous se changeait en oiseau, il ne pourrait jamais reprendre sa première forme. Il devrait rester oiseau, à moins que quelqu'un d'autre ne prononce le mot magique à sa place. C'est pourquoi il faut être très prudent si on apprend à le dire comme il faut. »

— « Comment vous le prononcez, vous, madame ? » me demanda Donna.

— « Je n'ai jamais appris à le faire, » répondis-je avec un sou-

pir. « Je dois l'épeler chaque fois que je le rencontre dans le livre parce que je ne sais pas le dire. Peut-être apprendrai-je un jour. Alors, pendant l'heure de la sieste, je vous transformerai tous en œufs de Pâques, et nous aurons vraiment une sieste silencieuse, pour une fois ! »

En riant, les enfants retournèrent à leurs places pour préparer le travail de l'après-midi. Mais, auparavant, la plupart d'entre eux copièrent soigneusement le mot inscrit au tableau afin de l'emporter chez eux pour voir si quelqu'un pourrait les aider à le prononcer. Comme d'habitude, toute la classe prenait l'histoire à la légère et ne croyait qu'à demi aux merveilleux pouvoirs du mot — à l'exception de Dismey qui, penchée sur son papier, le copiait avec application, en remuant les lèvres pour prononcer distinctement chaque lettre.

Les démêlés de Dismey avec Bannie et Michael se poursuivant, je consultai à ce sujet les parents des deux garçons, mais ceux-ci ne savaient quels moyens employer pour mettre fin à cette situation. Une force irrésistible semblait pousser Bannie et Michael à tourmenter la fillette, quoi que nous puissions faire pour tenter de les en empêcher. On assiste parfois à des heurts, à des conflits de personnalités de ce genre, qui sont tout à fait inexplicables. J'essayai d'envisager les choses du point de vue de Dismey, en insistant pour qu'elle me fît part, avant de l'accepter pour vrai, de tout ce que les petits diables cherchaient à lui faire croire. Mais Dismey était une enfant trop simple pour déceler la subtilité avec laquelle les garçons agissaient à l'occasion. Je m'efforçai alors d'ignorer ce qui se passait, en me disant que je créais peut-être moi-même un problème là où il n'y en avait pas, mais le désespoir de Dismey, dont je fus témoin à deux ou trois reprises, me convainquit de sa réalité.

Et puis vint la journée d'hier. Bien que le ciel fût sans nuage, il soufflait un vent âpre qui vous transperçait jusqu'aux os et n'incitait guère aux jeux de plein air. Après le déjeuner, j'envoyai donc les enfants courir et se détendre dehors pendant un quart d'heure, en leur disant de revenir ensuite finir leur récréation dans le préau. Je frissonnais sous mon manteau et mon chandail, tout en clignant des yeux sous l'aveuglante lumière du soleil, qui faisait paraître encore plus froid le vent soufflant en tourbillons

dans la cour. Les enfants, poussant des cris de joie, tournaient avec le vent en un jeu endiablé, qui consistait à taper sur l'épaule de celui qui se trouvait le plus proche et à s'enfuir à toutes jambes en hurlant : « T'es touché ! T'es touché ! A toi de m'attraper ! »

Il ne fallut guère de temps aux plus faibles de la bande pour abandonner la partie et, en voyant Teresa et Hannery blotties dans un coin, tremblant de froid dans leurs souliers percés et trop grands et leurs vêtements dépenaillés, je m'empressai de donner le coup de sifflet qui rappelait tout le monde à l'intérieur.

Le bruit et les cris firent place peu à peu au joyeux bourdonnement de la sieste et, avec un soupir de soulagement, je me laissai aller moi-même à une bienfaisante détente, tout en faisant du regard le tour de la classe pour noter les absents de la journée. Bientôt, je me redressai, regardai avec plus d'attention et demandai enfin :

— « Où est Dismey ? » Seul un profond silence me répondit. « Est-ce que quelqu'un sait où est Dismey ? » insistai-je.

— « Elle est allée aux toilettes avec moi tout à l'heure, » dit Donna. « Elle a peur de descendre l'escalier toute seule parce qu'elle croit qu'y a un dragon caché près d'la chaudière. »

— « Après, elle a joué à chat avec nous, » ajouta Hennery en reniflant selon son habitude.

— « P't-être qu'elle est allée dans la cour des grands, » suggéra Teresa. « C'est défendu, pourtant, » remarqua-t-elle d'un ton vertueux.

Bannie fit alors entendre le gloussement aigu qu'il laisse échapper dans ses moments de grand embarras.

— « Bannie et Michael, venez ici ! » ordonnai-je.

Les deux garçons vinrent se poster devant moi avec un air de parfaite innocence. « Où est Dismey ? » leur demandai-je d'un ton sévère. Ils échangèrent des regards furtifs. Michael leva et abaissa les épaules. Bannie fixa son pouce, qu'il oubliait de sucer depuis quelques semaines, et le fourra dans sa bouche.

« Michael, » insistai-je en le saisissant brusquement par les épaules, « où est Dismey ? »

— « On sait pas, nous, » gémit-il, soudain effrayé. « On croyait qu'elle était là. Elle jouait avec nous tout à l'heure. »

— « Qu'avez-vous fait de Dismey ? » repris-je, en me demandant, dans un brusque sursaut de frayeur, s'ils n'avaient pas fini par la tuer.

— « On... on... » commença Michael. Puis il éclata en sanglots apeurés devant la sévérité de mon regard et le ton cinglant de ma question.

— « On lui a rien fait ! » cria Bannie en retirant son pouce de sa bouche, dans un grand élan de courage pour défendre son complice. « On a juste mis une pierre sur son ombre. »

— « Une pierre sur son ombre ? » répétai-je, en lâchant Michael dans mon ahurissement.

— « Ouais, » approuva Bannie qui, sentant son courage fondre, remit son pouce dans sa bouche. « On lui a dit qu'elle pouvait pas bouger. »

— « Asseyez-vous tous, » ordonnai-je en me levant, « et que toute la classe se rappelle comment on doit se tenir pendant que je ne suis pas là. Je reviens tout de suite. »

La cour de récréation était vide. Seuls quelques papiers chiffonnés voltigeaient en cercle autour de la boîte à ordures. Je courus au gymnase. Pas de Dismey. Je me dirigeai alors vers les bâtiments de l'ancienne école. Elle était là, râclant la terre de ses pieds chaussés de souliers percés, luttant et peinant pour dégager son corps tout entier de la pierre posée sur son ombre. Et je vis — ou, du moins, je crus voir — cette ombre s'enrouler autour de ses chevilles couvertes de gerçures et d'égratignures.

— « Dismey ! » appelai-je. « Dismey ! »

— « Oh ! maîtresse ! » sanglota-t-elle.

Je lui entourai les épaules de mon bras, cherchant à réchauffer dans les miennes ses pauvres petites mains raidies, frissonnant de la sentir frissonner, effrayée de voir trembler ses lèvres bleuies par le froid.

— « Mais, ma chérie, » m'écriai-je, « tu pouvais rentrer dans la classe quand tu le voulais ! Une simple petite pierre ne peut pas retenir ton ombre sur le sol et t'empêcher de bouger ! Ce n'est pas vrai ! »

Mais je dus déplacer la pierre avant de pouvoir prendre la petite fille dans mes bras pour l'emporter dans la salle de classe.

Pendant le reste de la journée, les enfants se montrèrent dociles et inquiets. Bannie et Michael semblaient avoir perdu tout intérêt au travail. Ils restaient peureusement assis sur leur chaise,

attendant probablement un éclat. Mais je ne leur dis rien : je n'avais plus rien à leur dire. J'avais dit et répété tout ce qu'il m'avait paru bon de dire. J'avais fait tout ce que je croyais devoir faire, mais rien n'avait réussi. Leur visite au bureau de la directrice et la semonce de celle-ci ne les avaient guère calmés que pendant une demi-journée. J'en étais arrivée au point de ne plus pouvoir penser calmement à cette affaire. J'étais à bout de forces et de nerfs : le fait d'avoir jugé nécessaire de déplacer une pierre pour soulever une petite fille le prouvait bien ! Et je me rendais compte avec un frisson que moi, adulte, je finissais par me laisser aller à croire, tout comme la petite Dismey, à ces sornettes. Qu'arriverait-il ensuite ?... J'avais dans la bouche un goût désagréable, provoqué sans doute par une sorte d'indigestion d'origine psychique, et je me sentis mal à l'aise pendant tout l'après-midi.

Dans la classe bien chauffée, Dismey cessa bientôt de frissonner et se mit paisiblement au travail. Mais son regard se posait souvent sur les deux garçons comme pour lire en eux. Ce fut Donna qui dut aller chercher sur la table des fournitures le papier dont Dismey avait besoin, parce que ses persécuteurs étaient assis entre elle et la table. Il semblait que le cœur de Dismey commençât à s'endurcir et je souhaitais contre tout espoir que la fillette eût enfin acquis assez de sagesse pour ne plus se laisser prendre aux taquineries des deux polissons.

Ce calme et cette docilité inhabituels durèrent jusqu'à l'heure de la sortie, et je connus la classe la plus studieuse et la plus soumise — mais non, certes, la plus heureuse — de toute ma carrière d'institutrice.

Quand vint le moment de ranger, Michael et Bannie mirent *silencieusement* leurs chaises sur la table sans même attendre d'y être invités et marchèrent *tranquillement* vers le vestiaire. Sur le seuil de la porte, ils s'attardèrent un instant comme s'ils attendaient quelque chose, mais, voyant que je n'avais pour eux ni un mot, ni un sourire, ni même un froncement de sourcils, ils s'éloignèrent en traînant les pieds pour prendre l'autobus. Dismey se précipita hors de la classe comme si c'était elle la coupable, sans un mot ni un sourire pour *moi*, et, à mon tour, je me dirigeai d'un pas traînant et découragé vers l'arrêt de l'autobus.

Les enfants possèdent l'étonnante faculté de retomber toujours sur leurs pieds. La journée du lendemain — grand Dieu ! c'est aujourd'hui ! — commença tout à fait normalement. Le travail

marcha bien pendant toute la matinée, bien que le silence ne régnât plus dans la classe ! La petite flamme diabolique brillait de nouveau dans les yeux de Bannie et de Michael. Dismey n'affectait ni d'ignorer les deux garçons ni de leur prêter attention. Un petit sourire tordait le coin de sa lèvre. Elle jouait gaiement avec Donna. Quant à moi, je me réjouissais d'avoir pu goûter une bonne nuit de sommeil pour me remettre en forme. Je souhaitais de toute mon âme que mes deux garnements aient enfin décidé de concentrer leur énergie sur une autre cible que Dismey.

Puis sonna l'heure des histoires et le flot d'enfants vint s'assembler autour de moi.

— « Bannie, » dis-je machinalement, « je ne veux pas que tu t'asseyes à côté de... » Puis je sentis mon cœur se fondre et mes yeux se posèrent vivement sur Dismey. Elle me rendit mon regard avec beaucoup de calme et de naturel, mais le même petit sourire continuait à plisser ses lèvres.

« Où sont Bannie et Michael ? » demandai-je d'un ton que je m'efforçais de rendre indifférent, tout en me remémorant avec angoisse les incidents de la veille.

— « I' z'ont dit qu'i' z'allaient dans la cour des grands, » répondit la voix nasillarde d'Hannery. « I' sont toujours à traînasser par là. »

— « Voui, voui, » approuva Teresa, « i' z'ont été dans la cour des grands, mais i' sont rev'nus. Après, i' sont allés à la vieille école pour faire des glissades sur le perron. C'est défendu d'faire des glissades sur le perron, » ajouta-t-elle.

— « I' z'ont p't-être pas entendu la cloche, » suggéra Donna. « Quand on va jouer près d'la vieille école, souvent on l'entend pas. »

De nouveau, je regardai Dismey et elle me rendit mon regard. Sa petite langue pointue vint lécher ses lèvres comme pour en effacer le sourire, puis rentra dans sa bouche. J'entendis un bruit de déglutition et détournai les yeux, mal à l'aise.

— « Tant pis pour eux, » dis-je, « ils vont manquer l'histoire de ce soir. Et, comme ils sont arrivés en retard deux fois cette semaine, ils iront passer en pénitence deux fois le temps qu'ils ont perdu en classe. » Je consultai ma montre pour vérifier l'heure à laquelle arriveraient les deux garçons, et commençai ma lecture. Mais je n'entendis pas un mot de ce que je lisais. Je suppose que, comme d'habitude, j'arrangeai un peu l'histoire pour la mettre à

la portée des plus petits. Sans doute aussi sautai-je, comme d'habitude, les passages qui ne présentaient pas d'intérêt pour les enfants, mais je n'ai aucun moyen de le savoir avec certitude. J'étais trop occupée à lutter contre cette espèce d'indigestion d'origine psychique qui recommençait à me tenailler, et à essayer de chasser la pénible impression que quelque chose qui allait terriblement de travers avait besoin d'être rectifié.

Quand les enfants furent revenus à leurs places et parurent absorbés dans leur travail, je fis signe à Dismey de venir près de mon bureau et lui demandai :

— « Où sont Bannie et Michael ? »

Elle rougit, haussa ses maigres épaules et répondit :

— « Dans la cour de récréation. »

— « Pourquoi ne sont-ils pas rentrés quand la cloche a sonné ? » insistai-je.

— « I' z'ont pas pu entendre sonner la cloche, » déclara Dismey. Et, en voyant le petit sourire plisser de nouveau ses lèvres, je me sentis frissonner.

— « Pourquoi donc ? » demandai-je encore.

Dismey tourna vers moi un regard dénué d'expression. Puis, baissant les yeux, elle s'absorba dans la contemplation de son index qu'elle promenait en tous sens sur le dessus du bureau.

« Dismey, » repris-je d'un ton pressant, « pourquoi n'ont-ils pas pu entendre la cloche ? »

— « Parce que j'les ai transformés, » répondit-elle en relevant un peu le menton. « J'les ai changés en cailloux. »

— « Changés ? » murmurai-je d'une voix blanche. « En cailloux ? »

— « Oui, » affirma Dismey. « I' z' étaient méchants. Affreusement méchants. Alors, j'les ai changés. » Et le petit sourire tordit de nouveau ses lèvres.

— « Comment as-tu fait ? » demandai-je. « Qu'as-tu fait ? »

— « J'ai appris l'mot magique, » déclara-t-elle fièrement. « Je sais l'dire comme i'faut maintenant... Vous savez bien, l'mot qu'vous nous avez lu... PYRZQXGL. » Sa voix s'éleva et siffla pour rendre un son qui me fit dresser les cheveux sur la tête.

— « Et ça a marché ! » m'écriai-je d'un ton incrédule.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Vous aviez bien dit qu'ça march'rait. C't'un mot magique : vous l'avez lu dans le livre. Maman m'a appris à l'prononcer. Mais elle s'est d'mandé comment ça

s'faisait qu'on mette des mots comme ça dans des livres pour les enfants. Elle a dit que d'nos jours on s'permettait n'importe quoi et qu'c'était pas un monde pour les enfants. Mais, en tout cas, elle m'a appris à l'prononcer. T'nez, r'gardez ! » Elle prit le coupe-papier posé sur mon bureau, le tint un instant dans sa main et cria : « Deviens un petit lapin... PYRZQXGL ! » Ce dernier mot rendit un son de feu qui crépite.

Et je vis un minuscule lapin gris se promener sur mon bureau en regardant autour de lui avec curiosité.

« Maintenant, redeviens ce que tu étais avant... PYRZQXGL ! » lança Dismey. Le lapin disparut peu à peu pour faire place au coupe-papier. Je pris celui-ci dans ma main. Il était chaud et je le laissai retomber aussitôt.

— « Mais... mais... » bredouillai-je. Puis, après avoir respiré profondément, je repris : « Où sont les garçons, Dismey ? Le sais-tu ? »

— « J'crois qu'oui, » répondit-elle en fronçant les sourcils. « J'crois que je m'rappelle. »

— « Va les chercher, » ordonnai-je. « Amène-les-moi. »

Pendant un moment, elle me regarda en serrant les mâchoires. Puis elle dit : « D'accord, maîtresse. »

Je l'envoyai donc chercher les garçons... que le Ciel me vienne en aide ! Et elle revint... que le Ciel nous vienne en aide à tous !... Elle revint et posa sur un coin de mon bureau trois petits cailloux.

— « J'crois qu'c'est eux, » dit-elle. « Y en a deux qui sont eux, en tout cas. J'ai pas pu m'rappeler exactement lesquels c'étaient, alors j'en ai apporté un d'plus. »

Nous regardâmes les cailloux.

« I' z'ont peur, » reprit Dismey. « J' les ai changés en cailloux *qui ont peur.* »

— « Est-ce que des cailloux éprouvent des sensations ? » demandai-je. « Crois-tu qu'ils puissent avoir peur ? »

Dismey réfléchit un instant, la tête penchée sur le côté. « J' sais pas, » répondit-elle enfin — et le petit sourire reparut sur ses lèvres, « mais, si ils peuvent, ben ceux-là, i' z'ont peur ! »

Ils sont là, posés sur mon buvard vert, au milieu de mon vieux bureau d'où je fais face à ma classe pleine d'enfants. Ce sont trois cailloux guère plus gros que des billes, et deux d'entre eux sont Michael et Bannie.

Et le temps file vite, si vite ! Je ne sais pas prononcer le mot magique. Personne ne sait le prononcer, excepté Dismey... et sa mère.

Naturellement, je pourrais les porter dans le bureau de la directrice en lui disant : « Voici deux garçons de ma classe. Vous souvenez-vous d'eux ? Ce sont ceux qui s'en prenaient toujours à la même petite fille. Elle les a transformés en cailloux parce qu'ils étaient méchants. Qu'allons-nous faire ? »

Ou bien je pourrais les porter aux parents des garçons en disant : « L'un de ces cailloux est votre fils. Lequel ressemble le plus à Bannie ? Choisissez. »

Voilà un quart d'heure que j'examine mes mains posées à plat sur mes genoux, et le murmure qui s'élève, le mouvement qui se fait dans la classe m'indiquent qu'il est temps de changer d'occupation. Il faut que je fasse quelque chose — et vite !

En me remémorant toute l'affaire, je ne vois qu'une seule marche à suivre possible : je vais entrer dans le jeu de Dismey. Je vais devenir la maîtresse d'école la plus crédule qui ait jamais existé. Je crois — oui, je crois fermement — que Dismey m'écoutera et qu'elle fera ce que je lui dirai de faire. Je le crois, je le crois, je le crois...

— « Dismey, viens ici, je te prie. » L'enfant s'approche docilement de mon bureau. « Il va bientôt être l'heure de rentrer à la maison, » lui dis-je. « Tiens, prends les cailloux, va dans la cour et change-les en Bannie et en Michael. »

— « Je ne veux pas, » répond-elle. Ce n'est pas un refus... non, ce n'est pas un refus, mais une simple constatation.

— « Je sais que tu ne veux pas, » dis-je encore, « mais la cloche va bientôt sonner et nous ne pouvons pas les laisser manquer l'autobus. Madame la directrice en serait très fâchée. »

— « Mais ils ont été terriblement méchants, » proteste Dismey dont les yeux flamboient de colère.

— « Oui, je le sais bien, et je vais leur faire connaître le goût de la raquette. Mais voilà déjà longtemps qu'ils sont devenus des cailloux... des cailloux qui ont peur. Ils savent maintenant que tu es capable de répondre à leurs méchancetés par d'autres méchancetés, c'est pourquoi je pense que, désormais, ils te laisseront tranquille et ne chercheront plus à te tourmenter. Allons, emporte-les dehors. » La fillette me regarde d'un air grave.

« Rappelle-toi que ta maman t'a bien recommandé d'écouter la maîtresse, » dis-je. Et je vois ses mâchoires se serrer.

Les trois cailloux cliquettent dans sa main. Elle ouvre la porte et la laisse se refermer bruyamment derrière elle.

Maintenant, j'attends que la poignée tourne de nouveau. *Je crois, je crois, je crois...*

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : The believing child.

PHILIPPE

CURVAL

Les sables de Falun

TROISIEME PARTIE

9

Le car filait à grande allure à travers la ceinture des satellites. Tout s'était bien passé pour Taractan et Altenerer ; il ne leur avait fallu visiter que trois des repères secrets pour en découvrir un qui n'avait pas été pillé par les sbires d'Anton Diobène. Depuis une quinzaine d'heures, ils fouillaient l'espace pour découvrir la prison où étaient enfermés les Amériens ; ils avaient débarqué sur plusieurs autres bulles vides ou occupées par des humanoïdes d'autres races, mais n'avaient pu les délivrer. Le car ne pouvait emmener qu'une quarantaine de passagers. La suite des événements, si précipitée, avait empêché Jamis de préciser à ses amis la position de la prison ; ainsi ils ne pouvaient pas donner de renseignements au petit ordinateur du bord. Quand ils abordèrent la

bulle suivante, les deux hommes virent que tous les occupants étaient endormis. Le car toucha la paroi rouge de la prison ; Taractan, sans mettre son équipement spatial, ouvrit la porte. L'air de l'habitacle fut aspiré brutalement vers l'extérieur. Taractan parvint à se retenir aux montants. Nils referma le sas. L'air fit un bruit de saxophone en occupant la cabine. Ils n'échangèrent pas une parole, enfilèrent leurs scaphandres et sortirent à nouveau en faisant fonctionner le dispositif de sécurité du sas. Les prisonniers gisaient dans les postures où la mort les avait surpris ; c'étaient tous des Terriens, probablement des prisonniers politiques. Nils et Taractan cherchèrent si l'un d'eux vivait encore. Leur indicateur de pression donnait une faible proportion d'oxygène et d'azote dans l'atmosphère raréfiée qui entourait la bulle. La voix de Nils résonna dans l'écouteur de l'Amérien : « Viens voir ici ; je crois avoir trouvé la raison de leur mort. Un accident stupide, mais il y a peu de chances qu'il se soit produit sur une autre prison. »

Ils constatèrent ensemble qu'un aérolithe d'un demi-mètre de diamètre environ avait ouvert une brèche dans la poche centrale de l'ampoule de verre ; ce trou avait dû rompre l'équilibre des forces, et la couche de gaz qui ceinturait la prison s'était progressivement dissipée dans l'espace. Ils ne pouvaient plus rien faire pour ces malheureux et repartirent à leur quête. Heureusement les bulles rouges se distinguaient aisément des autres satellites par leur dimension et leur couleur. Ils ne s'inquiétaient pas ; l'orbite était constante et son exploration systématique entraînerait la découverte des hommes d'Amer. Ils avaient le temps.

Quand ils arrivèrent enfin au but, Taractan s'écria : « Ce n'est pas possible, ils sont tous allongés. A moins d'une intention criminelle, la sphère n'a pu être aussi endommagée par un de ces cailloux. »

Quelques secondes plus tard ils débarquaient ; le premier Amérien se leva lentement et murmura : « J'ai soif. Vite, emmenez-nous d'ici. »

Les deux hommes se relayèrent pour porter les moribonds jusqu'au car. Ils sentaient une assez grande résistance pour avancer sur la bulle, mais comme leurs déplacements ne suscitaient qu'un déploiement minime des lignes de force, ils parvenaient à en rompre le réseau. Ce travail leur prit plus d'une heure. Exténués, ils s'assirent quelques secondes ; ils avaient oublié que le frère

de Taractan leur avait demandé de l'eau. Quand ils s'en souvinrent, ils cherchèrent dans les réserves ; le véhicule de haute altitude était désarmé depuis longtemps. Les moteurs à gravité n'ont pas besoin de carburant pour fonctionner, c'est pourquoi ils avaient pu décoller ; mais il n'y avait ni boisson ni vivres dans le car.

Les Amériens supportèrent mal l'annonce de cette absence d'eau. Taner Médiactan, à qui Taractan avait confié la responsabilité du groupe, expliqua : « Tout allait bien, quand j'ai senti peu à peu des difficultés respiratoires. Il y a un ou deux jours de cela, ce n'est pas très précis. J'ai donné l'ordre de s'allonger et de ralentir la fréquence des respirations. Nous aurions pu durer pas mal de temps, mais c'est la soif qui nous a fait souffrir ; la faim était moins pénible. »

Nils pensa qu'ils n'avaient, eux aussi, rien bu depuis leur départ du Rhin, vingt heures auparavant. Il fallait redescendre aussitôt. Il fournit à l'ordinateur les indications pour le retour ; le car survolerait les abords de Parouen, tous les Amériens sauteraient en même temps que Nils, et ils laisseraient l'engin s'écraser au sol un peu plus loin. Ce plan leur laissait une chance de déjouer la surveillance des policiers. Le véhicule piqua vers la Terre à pleine vitesse. Soudain son élan se ralentit ; il stoppa. Les pilotes demandèrent des explications. « Sommes bloqués par ceinture de protection, » répondit l'ordinateur.

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Taner.

— « Impossible de rejoindre la Terre. Les patriciens ont ordonné la mise en place autour de la planète d'un mur de force qui empêche toute pénétration étrangère. Ce sont eux certainement qui ont coupé l'alimentation des prisons. Il y a sans doute un peu moins de vingt heures. »

— « Mais je vous assure que cela fait plus de deux jours, » répondit Taner.

Son visage reflétait une certaine amertume. Nils ne s'en offusqua pas ; la mélancolie des hommes d'Amer lui devenait familière. « Nous sommes venus dans le sens Terre-satellite depuis vingt heures exactement. Si le plan de sécurité avait été placé avant, nous aurions pu passer. Je crois que vous avez été victime d'un effondrement psychologique. Les autres prisonniers que nous avons vus se portaient encore bien quelques heures avant que nous vous retrouvions. »

— « Ce n'est pas pour se moquer de vous que le prêtre vous

donne ces précisions ; il a raison, tout ce minutage est exact. Les Amériens supportent moins bien l'incarcération que les autres races, c'est tout. Mais il faut que vous le sachiez : vous n'êtes pas atteints physiologiquement, vos réserves vous permettent encore de durer longtemps. » Taractan avait prononcé ce discours d'un ton sentencieux ; cette mise au point était indispensable au moral du petit groupe. Ils pouvaient tenir un jour au moins, s'ils découvraient le moyen de franchir ce mur invisible.

Ils naviguaient à quelques kilomètres au-dessus, piquant une pointe de reconnaissance pour voir s'il n'y avait pas une faille dans la continuité, mais en vain. La Terre, blonde et bleue, tournait sous leurs yeux comme un calot fantastique. Nils se passait une main sur le visage de temps à autre ; il commençait à se lasser de ces traits d'emprunt ; Taractan l'avait d'ailleurs averti que le masque ne pouvait se porter très longtemps sans endommager l'épiderme. Cette allergie se faisait sentir maintenant par un léger chatouillement qui lui donnait parfois l'envie de se gratter avec fureur. Ce qu'il regretterait, lorsqu'il changerait de personnalité, c'était ces ailes merveilleuses. Encore n'avait-il pu les expérimenter au mieux ; sur la planète Amer, la gravité est moins forte et ses habitants profitent des vents pour se soulever et monter dans le ciel en suivant les ascendances.

En principe la ceinture de protection était infranchissable. Nils Altenerer ne se faisait aucune illusion quant à l'efficacité de leurs tentatives ; pourtant il savait, de par ses anciennes fonctions, que ce bouclier pouvait être levé en quelques points précis pour laisser passer les vaisseaux amis ou les secours éventuels, en cas de siège de la planète. Il cherchait dans sa mémoire la formule mathématique qui permettait de trouver ces clefs pour la Terre. Il l'avait apprise lors de son ordination, et bien des choses avaient perturbé sa vie depuis. Il se concentra sur cette époque ; des disciplines durement acquises l'avaient entraîné à explorer sa mémoire à la manière d'un ordinateur, comme s'il balayait les hologrammes contenus dans ses tissus cérébraux de façon systématique pour obtenir leur image. Ce travail dura quelques minutes et exigea beaucoup de ses forces vives. La formule se précisa subitement, aussi nette que s'il l'avait enregistrée à l'instant. Mais cette découverte ne suffisait pas ; les quatre portes de la planète s'ouvraient seulement si on les commandait de l'intérieur. Nils eut un sourire intime ; son plan s'organisait parfaitement, peut-être mieux qu'il

ne l'aurait espéré au départ de Falun. Il revoyait leur conversation avec Bernard ; comme tout cela semblait loin déjà ! La nostalgie de cette planète marine pesait parfois sur lui. Un jour il reviendrait pour nager sans fin dans ses eaux, chasser le poisson-ombre ou le poisson-armure dans ses forêts sous-marines, puis venir s'étendre sur un banc de sable au soleil, en compagnie des hommes-coquillages.

Le moment n'était pas à s'attarder à des rêveries. Bernard avait promis de fabriquer d'autres lunettes avec les cristaux de verre que Nils avait dérobés dans l'usine ; il n'avait pas voulu indiquer quelles seraient leurs propriétés avant d'expérimenter les nombreux puzzles temporels que les voyants avaient jadis conçus. Il chercherait celui dont les propriétés seraient les plus propices à la déconfiture des patriciens, lors des prochains jeux électoraux. Pour faire parvenir ces verres à la Terre, l'homme-coquillage et Nils avaient pensé que le meilleur moyen était d'emprunter le courrier habituel et de placer une caisse dissimulée dans un endroit convenu sur le cargo en provenance de Falun. Le véhicule de haute altitude n'était pas un astronef ; il ne pouvait pas dépasser la zone d'attraction terrestre. Nils programma le pilotage pour une orbite très supérieure, voisine de la limite dangereuse, et brancha les détecteurs. Dès qu'un vaisseau jaillirait du subespace, Nils filerait avec le car vers l'entrée secrète la mieux adaptée à son trajet et l'y attendrait. Il fit part de ses projets à Taractan et à ses frères. L'attente commença.

La plupart des vaisseaux de guerre avaient été avertis de la mise en place de la ceinture de protection, les cargos et les transespaces aussi. Durant les dix heures qui suivirent, il n'y eut que deux fausses alertes. Nils savait que la date d'arrivée du cargo était proche, très proche, mais les dérives dans le subespace pouvaient causer des retards de plusieurs jours. Il espérait que ce délai n'excéderait pas les possibilités de leurs organismes. La soif leur causait des tortures subtiles ; mais les mots durs de Taractan avaient touché juste et les Amériens ne se plaignaient plus. Ils revinrent une dernière fois à leur poste d'observation. Le point où les vaisseaux intersidéraux sortaient du subespace ne se remarquait à aucune nuance particulière de l'espace. Le noir était partout de la même encre. Pourtant, s'ils ne voulaient pas rater la planète qu'ils visaient, les équipages devaient effectuer leurs manœuvres à cet endroit précis. La ceinture des satellites faisait comme une pluie de confetti autour de la Terre, et la Lune, là-bas, allait se

cacher derrière la planète, sphère plus lumineuse que touchait le croissant gris.

Le cargo fit surface. Nils se précipita sur le pilote automatique et le programma. Une idée s'imposa soudain à lui avec force. « Mais ces cars n'ont pas de pas de contact ; c'est impossible d'aborder le cargo et d'y pénétrer. »

Taractan réfléchit un instant et proposa : « Ce n'est peut-être pas indispensable de prendre la cargaison. Les patriciens auront besoin de ces lunettes et les utiliseront pour les jeux. »

— « Non, il y a peu de chances qu'ils les trouvent et on ne peut pas s'en remettre au hasard ; il suffit que l'un d'entre eux ait des verres corrects et tout le plan est fichu. D'abord, ils ont instauré depuis l'année dernière une cérémonie qui leur est propre : avant les jeux, ils se réunissent et mettent solennellement leurs lunettes. »

— « C'est de la provocation ! »

— « En effet, mais le peuple considère ça comme un rituel superstitieux. »

— « C'est donc ce stock précis qu'il faut changer ; on aura des difficultés. »

Le véhicule ralentissait ; ils étaient arrivés devant la porte où passerait le cargo si Nils ne s'était pas trompé. Ils surveillaient l'approche du vaisseau marchand sur le télécran, prêts à pousser au maximum le moteur à gravité pour passer en même temps que lui.

— « On agira une fois sur Terre ; il ne faut pas forcer le cargo. Si Diobène a le moindre soupçon, nous ne pourrons jamais pénétrer dans le palais des jeux. »

La masse luisante du vaisseau, d'un noir un peu moins soutenu que celui de l'espace, emplit le télécran. Les Amériens et Nils guettaient avec angoisse le moment d'agir. Une seule fausse manœuvre, un petit retard dans le déclenchement des moteurs, et ils resteraient à jamais du mauvais côté de la barrière, destinés à mourir de soif et de faim. Ils avaient oublié toutes leurs souffrances dans l'espoir de cet instant.

« Ça y est ! » Nils appuya avec force sur le démarreur. Le car fut propulsé avec violence à la suite du cargo. Le navire marchand passait la frontière artificielle sans encombre, mais l'écart grandissait entre le véhicule et lui. Bientôt Nils s'aperçut qu'ils perdaient de la vitesse. La ceinture de protection les freinait. Les

calculateurs terrestres avaient réduit au minimum le temps de passage du cargo. Cela diminuait encore leurs chances. Ils surveillaient les cadrans ; l'allure descendit jusqu'à Mach 3 et se stabilisa. Une odeur de métal chauffé envahit l'habitacle ; ils atteignaient le point d'équilibre des forces. La rupture devait se produire. L'aiguille du compteur de vitesse fit un léger bond en avant. Ils étaient sauvés. Mais le moteur du car devait être grandement endommagé ; leur vol n'avait plus de ligne directionnelle ; ils zigzaguaient dans l'espace.

Taractan et Taner se concertèrent :

— « Il n'y a qu'une solution : sauter dès que nous atteindrons la couche d'atmosphère. »

— « Oui, mais l'atteindrons-nous ? »

Nils programma plusieurs fois le pilote, mais la machine électronique ne semblait plus pouvoir coordonner les mouvements du car. Il comprit l'intention des Amériens ; comme leur vitesse était faible, ils voulaient stopper le moteur et gagner en chute libre l'atmosphère. Le frottement de l'air ne serait pas assez fort pour que l'engin brûle. De là ils descendraient en volant vers la Terre.

— « C'est un risque qu'il faut courir, » répondit-il. « Chacun se débrouillera ensuite. Donnons-nous rendez-vous au quartier général des plébéiens, à Parouen ; bien que l'endroit soit surveillé, c'est notre seul point de ralliement possible. Spiro et Jamie sont indispensables à la réussite de notre plan. »

Sa gorge se serra ; il avait tablé sur la libération des plébéiens, mais la mise en place de la ceinture de protection semblait indiquer un durcissement de la politique de Diobène.

Le car se comporta comme ils l'avaient espéré. Ils ouvrirent le sas et se jetèrent un à un dans l'épaisse couche de nuages qui voilait la planète.

10

Le bruit du ressac était doux ; par cette tiède soirée, Jamie Laine avait décidé de faire quelques pas le long de la côte. Les mouettes, grosses comme des cygnes, faisaient autant de taches blanches sur la mer d'un bleu sombre. Les policiers contrô-

laient le moindre de ses déplacements lorsqu'elle allait en ville. La rive plate et blanche sous la lune s'étendait à perte de vue ; personne ne l'avait suivie, elle se sentait reposée, détendue pour la première fois depuis leur entrevue avec Anton Diobène. Avec Spiro, ils avaient donné l'ordre à tous les membres du réseau de suspendre leurs activités. Les jeux électoraux avaient lieu dans quatre jours et, pour la première fois, l'assemblée des femmes y participerait. Il était certain que les patriciens truquaient les cartes, mais comment ? Nils était le seul à le savoir. Nils ! Son cœur se serra. Il devait maintenant errer de l'autre côté de la ceinture de protection sans jamais pouvoir revenir ; ou alors les policiers l'avaient tué dans une nouvelle embuscade. Le parti de Diobène ne pouvait pas risquer son intervention. L'audace dont les patriciens avaient fait preuve en invoquant l'arbitrage du maître-ordinateur signifiait qu'ils avaient pris toutes les précautions pour assurer leur dictature, soit que leur façon d'opérer ne pût être détectée par le maître-ordinateur, soit qu'iils eussent prévu la façon de le neutraliser dans un délai très bref après les jeux.

Une silhouette se profila sur la dune. Un policier ! Jamie attendit pour voir s'il oserait se rapprocher d'elle. L'homme avançait à grands pas dans sa direction ; son ombre démesurée balayait la grève. Il courut vers elle. « Jamie ! »

Ils s'étreignirent, bouleversés. Elle avait reconnus Nils dans son déguisement d'homme d'Amer. Son aile semblait avoir été emportée sur le côté gauche et son bras saignait. Elle lui embrassa doucement le visage. « Tu as mal ? Vite, il faut qu'on te soigne. »

— « Ce n'est pas grave. Manque d'habitude de voler ; j'ai été pris dans un remous à trois cents mètres du sol et le vent m'a plaqué à terre. Heureusement, ce n'était pas très loin d'ici ; j'ai pu me traîner. Mais il faut qu'on m'opère d'urgence ; mon masque est devenu insupportable... et ces ailes ! »

Il fit un geste d'impuissance en montrant ce lambeau de peau qui pendait sur son flanc. Mais son sourire démentait ses paroles. Jamie s'inquiéta : comment revenir au quartier général sans attirer l'attention ? L'intervention que devait subir Nils n'était pas dangereuse ; encore fallait-il avoir le matériel suffisant et l'homme capable de la réaliser. Les abords de Parouen étaient sans cesse surveillés par des patrouilles. Le mieux serait d'agir sur place en

utilisant des moyens de fortune ; l'asepsie serait médiocre, mais cela valait mieux que l'emprisonnement ou la mort. Elle expliqua son plan à Nils qui l'approuva. Jamie partit dans la nuit claire ; Altenerer suivit le sentier de ses pas sur le sable. Il faudrait la convaincre de l'accompagner sur Falun ; elle y serait la merveilleuse compagne de ses jeux.

La jeune femme revint une heure plus tard, seule. « Ne t'inquiète pas, le chirurgien va venir dans un quart d'heure par un autre chemin. Nous avons voulu mettre le plus de chances possibles de notre côté. Les patriciens contrôlent toute la planète. »

Une souche d'arbre mort vint s'échouer sur la grève. Ils allèrent voir l'objet. C'était Taractan. Ils le hissèrent au sec. « Le car a dérivé légèrement vers l'ouest après que nous eûmes franchi la ceinture de protection ; comme il a sauté juste après moi, il est normal qu'il soit tombé dans la mer. Mais les autres ! »

Nils pensa aux Amériens qui l'avaient suivi. Il expliqua longuement à Jamie comment les choses s'étaient passées et ce qu'il voulait faire, en précisant qu'il y avait sur le cargo les lunettes pour les plébéiens. Pendant ce temps-là il effectuait des mouvements de respiration artificielle sur son ami. Quelques minutes après, l'humanoïde ouvrit les yeux. Toute couleur avait disparu de son visage. Il les regarda avec effroi, sans prononcer une parole. Le chirurgien arrivait et donna quelques gouttes à Taractan qui parut se remettre de son choc. Il endormit Altenerer. Ces procédés de chirurgie plastique étaient parfaitement au point et l'intervention ne dura pas une demi-heure. Le petit groupe formait un falot mouvant dans la nuit, dissimulé dans un repli des dunes.

Quand il se réveilla, Nils vit ses bras et ses épaules entourés de bandelettes jusqu'au cou ; le pansement adhérait étroitement à son corps et ne se ve verrait pas sous la combinaison. Taractan le regarda longuement et dit : « Malgré ton nouveau déguisement, tu es encore des nôtres, prêtre ; tu seras toujours un homme d'Amer. »

Nils prit dans ses bras le grand Amérien et le remercia ; le visage de l'humanoïde recouvra sa roseur.

— « Tes frères ont peut-être rejoint la maison des plébéiens ; il faut aller voir. Est-ce possible de passer ? » demanda Altenerer à Jamie. « Nous avons des choses urgentes à faire. »

— « Mais dans cet état ? »

— « Ce n'est rien ; un peu de peau en moins, tout juste un petit chatouillement. Il faut que nous trouvions immédiatement le moyen de gagner l'astroport sans être vus. »

— « Notre garage est surveillé nuit et jour par des équipes de garde ; je ne vois pas comment l'atteindre. Nous devons fournir des motifs à tous nos déplacements aériens. »

— « Je peux déjà vous dire s'il y a des hommes à l'intérieur ; nous pouvons passer entre deux rondes, » proposa Taractan.

— « Non, » dit Nils, « cela va demander trop de temps. Le mieux est d'emprunter le métro. Taractan attendra ses frères ici ; tu ne peux pas venir, ton signalement est diffusé partout. Jamie m'accompagnera. »

La jeune femme alla chercher une combinaison pour Altenerer qui ne pouvait plus porter ses vêtements amériens. Elle revint avec Gilles Spiro dont la bonne humeur tranchait avec le visage fermé de Taractan.

— « Jamie m'a expliqué, je viens avec vous, nous ne serons pas trop de trois. » Et, hilare, il donna une grande claque sur l'épaule de Nils qui faillit hurler, chancela et tomba à terre, les traits déformés par la douleur.

— « Tu es fou, Gilles. Ses cicatrices sont encore toutes fraîches ! »

Le géant s'excusa : confus, il aida Nils à se relever. Ce personnage agaçait Altenerer au point qu'il faillit lui demander de s'abstenir de participer à leur expédition. Il fit taire sa mauvaise humeur . sans Gilles, ils ne seraient pas assez pour surveiller et agir. Nils avait confiance en tout ce qu'il entreprenait depuis son départ de Falun ; les prévisions des voyants assuraient qu'il réussirait, libérerait la Terre et la planète marine du joug des patriciens. Il analysait toujours la situation avant de se lancer dans une aventure, mais il tenait compte du facteur réussite dans ses entreprises. Elles ne pouvaient pas échouer puisque la finalité de sa cause était assurée. Il ne pouvait pas mourir car c'était lui qui devait la mener jusqu'au bout. Ces axiomes servaient de base à ses plans.

Taractan s'installa dans un creux des dunes à surveiller la mer ; Jamie l'avait abondamment pourvu de vivres et de boissons. Il ne souhaita pas bonne chance à ses trois compagnons ; s'il s'était rendu aux raisons de Nils, son allure n'avait pourtant rien d'aimable. Il aurait préféré risquer la mort avec son ami que d'attendre ici ses

frères. Le peuple Amer avait un goût aigu de la vengeance et du risque, comme tous les joueurs, et un grand mépris de la vie.

Jamie, Gilles Spiro et Nils se faufilèrent dans la nuit. Les abords de la cité étaient surveillés surtout aux points de pénétration. La grande falaise d'immeubles qui s'arrêtait brusquement au bord des dunes, blanches sous la lune, scintillait comme un bloc de cristal. Trois fissures noires s'ouvraient dans la muraille de verre, correspondant aux voies de circulation. Les appartements éclairés figuraient les cases d'un jeu d'échecs imaginaire, à l'échelle des façades. Cela faisait bien longtemps que Nils n'avait pas foulé les rues de Parouen. La seule façon d'y pénétrer consistait à passer par la sortie de secours d'un immeuble, entre deux rondes. Ils attendirent, blottis dans le sable, que les policiers s'éloignent, et bondirent d'un seul élan vers la paroi de verre qui s'effaça dès qu'ils la touchèrent. Ils coururent dans les couloirs lumineux jusqu'à l'entrée côté cité. Jamie et Nils se prirent par le cou et s'embrassèrent en riant. Gilles les suivait à quelques mètres, l'air négligent. Ils se dirigeaient vers le métro dont le tube brillait dans la nuit.

A cette heure du matin, dans ce quartier périphérique de Parouen, la circulation était presque nulle. Quelques voitures particulières passaient au ras des immeubles. Trois personnes attendaient le métro ; des fêtards, sans doute. Les rames passaient toutes les deux minutes durant la nuit. Les six passagers s'installèrent dans le wagon pneumatique. Nils se cala dans son siège aérien, contre Jamie, prêt à goûter le charme de cette promenade nocturne. La ville-cristal défilait sous ses yeux, mirage de formes géométriques translucides que la vitesse du métro mêlait. Les cubes disparaissaient soudain dans les globes et les sphères devenaient parallélépipèdes, s'élevaient dans le ciel sombre, se déformaient à nouveau ; paysage fantasmagorique et mouvant dont les teintes pastel se mélangeaient, se décomposaient, strié de toutes ces vies lumineuses qui palpitaient encore au cœur de la cité.

Ils prirent une autre ligne qui menait à l'astroport. Les trois hommes changèrent en même temps qu'eux. Nils se pencha vers Gilles qui s'était assis devant lui. « Même si ce ne sont pas des ennemis, il faut les neutraliser ; je n'aime pas ce concours de circonstances. »

Sans répondre, Spiro se leva et alla vers le distributeur de boissons ; il sortit son arme et annonça tranquillement : « Levez les mains. Nous ne vous voulons pas de mal ; simple vérification. »

Nils et Jamie fouillèrent les passagers et les soulagèrent de leurs revolvers.

— « Policiers ? » demanda Nils. Ils acquiescèrent. Altenerer s'adressa à Gilles en souriant. « Il faut leur offrir un verre, tu ne penses pas ? »

Gilles tira trois gobelets de la machine, pressa leur embouchure sur le distributeur qui les emplit d'un liquide rose. Il plaça trois capsules dans les verres qu'il tendit aux policiers en les menaçant, s'ils ne buvaient pas, des pires sévices. Les hommes burent et s'endormirent bientôt.

— « Un petit verre de rosé, ça fait toujours plaisir, » dit le géant roux en commentant sa phrase d'un éclat de rire. Jamie et Nils sourirent, poliment ; cette gaieté systématique avait quelque chose d'affligeant. La jeune femme reconnaissait à peine le chef des plébéiens sous cette caricature grimaçante. Elle n'en avait pas encore parlé à Nils, car elle avait cru jusqu'alors que Gilles Spiro forçait son tempérament par timidité ; mais depuis quinze jours environ elle avait remarqué un bouleversement psychologique chez cet homme qu'elle tenait en grande estime, une sorte de raideur schématique dans le comportement qui ne cadrait pas avec tout ce qu'elle connaissait de lui, son ami de longue date. Certes, Spiro était capable de plaisanteries de mauvais goût et son caractère impétueux l'avait souvent mis dans des situations délicates, mais il y avait chez lui un emportement, une fureur qu'elle ne retrouvait pas dans ces éclats de rire mal venus, dans ces gestes maladroits ; le personnage ressemblait à ces acteurs de théâtre qu'une technique délirante avait inventés au début du siècle et dont les composantes électroniques accusaient le caractère sophistiqué. On les avait interdits, car plus d'un homme, plus d'une femme s'étaient laissés emporter dans des complications amoureuses jusqu'au suicide. C'était juste après la révolution des prêtres ; toutes les perversions sexuelles ou autres avaient été autorisées, sauf celles qui mettaient en péril la suprématie de l'être humain. « C'est cela qui a perdu l'homme, » pensait Jamie, « de se croire supérieur à toutes les races humanoïdes ; cet orgueil formidable a conduit les patriciens au pouvoir. »

— « Je crois qu'il vaut mieux descendre à la station qui précède l'astroport, » dit Nils. « Comme il n'y a plus de départ, nous nous ferions remarquer. »

La rame s'arrêta, ils bondirent sur le quai. A cet endroit le tube devenait souterrain, pour ne pas gêner l'envol des vaisseaux intersi-

déraux. Une aire très vaste, absolument désolée, entourait l'astroport. Comment passer inaperçus en marchant sur cette plate-forme vide ? Une lueur diffuse sourdait du sol lisse.

« Savez-vous où sont les hangars marchands ? » demanda Nils. « D'après mes renseignements, les patriciens rangent le cargo dans cet endroit pour qu'on le remarque moins. »

— « De l'autre côté, vers Lil. Je connais un moyen d'y parvenir sans se faire remarquer, par les tubes des halles.

Ils reprirent la rame suivante, dépassèrent la station centrale et atteignirent le quartier des halles. Gilles les conduisit à travers le dédale des pavillons de fer que l'on avait construits dans le goût du XIXe siècle. La gare commerçante était déserte ; nul arrivage de denrées exotiques en provenance de l'empire galactique depuis que la ceinture de protection avait été placée. Mais les réserves de la Terre permettaient une autonomie de plusieurs mois à ses habitants. Le tube à marchandises fonctionnait toujours. Jamie, Gilles et Nils s'y enfermèrent et glissèrent jusqu'au port de commerce.

Cet univers de caisses lisses et multicolores, rigoureusement géométriques, entassées selon des architectures compliquées, n'était pas familière à Altenerer. Ces containers autoréfrigérés provenaient des quatre coins de l'univers ; leur conditionnement uniforme accentuait encore leur mystère.

— « Les cargos sont plus loin, » chuchota Gilles Spiro. « Passons par les rampes obliques. »

De grandes rues en pente douce partaient en étoile autour des pavillons de fer. Laquelle fallait-il choisir ? Gilles paraissait connaître les lieux et il se dirigea sans hésiter vers une rampe sur laquelle il s'engagea. Bientôt Nils et Jamie le suivirent. Leurs pas glissaient sur le métal poli. La jeune femme s'accrocha au bras d'Altenerer, pesant le plus doucement possible. Elle lui murmura à l'oreille, faisant semblant de lui mordiller le lobe : « Je crois qu'il faut nous méfier de Spiro ; il y a quelque chose de subtilement différent dans son comportement. Je sais que c'est inexplicable, mais crois-moi, il nous emmène dans un piège. »

— « La merveilleuse intuition féminine, » répondit Nils en lui embrassant le bout du nez.

« Il a raison, » songea Jamie. « Ce n'est pas possible que Gilles nous trompe ; c'est lui qui a organisé la résistance contre les patriciens, lui, le chef des plébéiens. Ils l'ont reconnu pour le meilleur d'entre eux. » Et elle suivit Nils d'un pas alerte.

La rue de métal aboutissait aux hangars de l'astroport. Nils repéra immédiatement le cargo de Falun à ses armes. Avant que Gilles ait eu le temps de pénétrer dans le hangar, Altenerer tira son revolver de sa poche et lâcha une rafale de balles à fission sur Spiro. Le corps de celui-ci éclata comme une cosse de fruit, dévoilant l'organisation complexe de ses muscles artificiels et de ses circuits imprimés.

— « Je pensais un peu comme toi, » dit Nils, « mais je n'avais pas assez de données pour en être certain ; ce qui prouve que l'intuition féminine est une des formes suprêmes du sens de l'observation. Je parie que le cargo est déjà déchargé et qu'il nous attendait pour nous envoyer définitivement en l'air. »

— « Tu crois que... ? »

— « Sûr. Gilles entrait d'abord, nous le suivions sans méfiance, le sas se refermait et nous nous envolions pour le cosmos, sans billet de retour. Cette expédition me paraissait trop facile. »

— « Nos plans sont fichus. Les verres sont en possession des patriciens. Qu'est-ce que nous allons faire ? »

— « Entrer dans le cargo, mais à notre manière. Aide-moi à nettoyer ce zombie. »

Nils se pencha sur le corps de l'androïde et commença à en arracher toutes les parties internes. Jamie l'épaula sans comprendre. Le travail n'était pas facile ; toute la partie électronique s'enlevait aisément, mais la chair et les muscles artificiels adhéraient à la coque. Une fois qu'ils eurent débarrassé tout le centre du robot, Nils dit : « Ça ira comme ça, le bonhomme était grand. Tu vas m'attacher tous ces morceaux autour du corps avec les fils que tu trouveras. »

La jeune femme entreprit ce difficile travail et ficela tant bien que mal la forme de Gilles Spiro sur Altenerer. Il ressembla bientôt à une sorte de mannequin en porcelaine brisée. Sa voix s'échappa du corps de Gilles, assourdie : « Si jamais mon idée ne marche pas, il faut que tu réunisses les plébéiens. Tu leur expliqueras que Spiro n'était plus leur chef et que cet androïde avait abdiqué sur les ordres de Diobène. Il faut fomenter la révolte, c'est votre dernière chance de sauver la Terre. »

Le cœur de Jamie battait à tout rompre ; elle comprenait ce que tentait Nils. Le système de fermeture automatique du cargo ne devait fonctionner que sur une intervention humaine. Il espérait que les

patriciens n'avaient pas synchronisé le piège sur l'androïde ; cette précaution de leur part évitait que Nils et Jamie ne se défient.

Nils entra résolument. Le sas ne se referma pas. Dix minutes plus tard il revenait, porteur d'une petite cassette. « Merci, Bernard, » murmura-t-il.

Ils jetèrent les débris de l'androïde dans le cargo. Altenerer passa la main dans l'ouverture jusqu'à ce que la cloison se referme avec un bruit sec. L'astronef démarra aussitôt. Ils redescendirent vers les halles.

« Maintenant le problème consiste à remplacer le jeu de lunettes dans la salle du rituel. Jamie, il n'y a que toi qui puisses faire cela. »

— « Je le ferai, Nils. Tu me permets une question ? » Altenerer acquiesça en souriant. Tous deux savaient de quoi il s'agissait, mais Jamie voulait en avoir le cœur net. « Pourquoi ne pas faire le contraire ? Pourquoi tes amis n'ont-ils pas inventé des lunettes qui permettent aux plébéiens de voir quelques secondes plus tard dans le temps que les patriciens ? Ce serait tellement plus simple. »

— « C'est ce que je t'ai déjà fait croire et que tu as répété à Gilles, et c'est ce que croit Diobène à l'heure actuelle. Si nous avions fait cela, les patriciens trouveraient un moyen d'interdire le port des lunettes aux tiens ou quelque autre ruse ; tandis que maintenant, ils vont être persuadés de la victoire. Ces nouveaux verres de Falun les précipiteront à leur perte sans qu'ils puissent agir. »

Jamie resta songeuse quelques instants ; puis elle embrassa Nils. Un bruit de pas se répercutait sur les piliers des halles.

— « Les policiers ! Diobène les envoie vérifier si la mission s'est terminée comme il le pensait. On va se cacher derrière les containers. »

Ils se faufilèrent à travers les rangées de caisses longues et rouges, puis contournèrent une série de cubes verts et bleus. Il ne fallait pas qu'ils s'écartent trop du chemin qu'ils avaient suivi pour venir. Nils l'avait mémorisé, mais ce labyrinthe de containers ne facilitait pas le repérage. Ils attendirent le passage des policiers et s'enfuirent par les tubes d'accès.

Ils reprirent le métro en direction du palais des jeux et descendirent une station avant. En marchant à travers l'avenue déserte, ils établissaient un plan précis pour la suite des opérations. L'aube se levait sur Parouen. De grands nuages mousseux, en provenance de l'océan, passaient en rafales dans le ciel d'un bleu outremer. Dans trois jours, tout serait terminé.

11

Le palais du maître-ordinateur jetait des lueurs diffuses dans le jour trouble et gris. Nils, Taractan, une dizaine d'Américiens qui avaient échappé à la noyade et un petit commando de plébéiens triés sur le volet attendaient dans la pénombre d'un jardin touffu. Jamie était partie la veille au soir pour changer les verres des lunettes dans les salles rituelles. Elle devait aussi le faire dans le palais des jeux féminins ; car, pour la première fois dans l'histoire des jeux électoraux, la caste des plébéiennes et celle des patriciennes s'affrontaient pour élire le Sénat des femmes. Elle avait revêtu sa tenue de pleureuse qui lui donnait accès au palais ; elle avait maquillé son visage d'une manière différente pour qu'un garde ne la reconnaisse pas par hasard. L'empreinte de ses mains suffisait à lui assurer l'entrée. Depuis que les prêtres-arbitres avaient été emprisonnés par Diobène, aucune décision n'avait été prise pour leurs équivalents féminins. Leur rôle politique avait été nul jusqu'alors puisque les jeux électoraux des femmes n'avaient jamais eu lieu. Cette fois, Diobène avait placé les jeux sous l'arbitrage du maître-ordinateur, sans préciser si les pleureuses avaient encore un rôle officiel dans le palais. Si l'accès lui en était refusé, Nils et elle avaient établi un plan de rechange beaucoup plus dangereux.

— « Evidemment, nous avons pris un risque en attendant la dernière seconde pour changer ces verres, mais c'était en prendre un autre de les remplacer plus tôt ; les patriciens auraient pu les vérifier, » pensait Altenerer. Surtout qu'il savait combien ces lentilles étaient fragiles. Les cristaux tenaient entre eux par un tropisme particulier du verre, et le plus petit choc les démantelait partiellement. C'était une des raisons de leur production intensive sur Falun. Nils aurait donné cher pour connaître exactement les prévisions des hommes-coquillages ; jusqu'à présent tout semblait suivre un cours favorable, tel qu'ils l'avaient prédit. Mais Bernard et les siens lui avaient peut-être menti, dernier acte désespéré pour changer le cours du destin.

Les frondaisons bruissaient doucement ; un vent fort soufflait de l'ouest sur le sommet des arbres ; il refoulait la pluie qui menaçait depuis le matin. Dans quelques minutes les jeux allaient commencer. Nils et ses amis s'apprêtaient à investir le palais du maître-ordinateur pour empêcher que les patriciens, s'ils perdaient, ne sabo-

tent les fonctions du cerveau électronique tout puissant, maître d'une armada de robots.

— « Que penses-tu faire après ? » demanda Taractan. « Tu veux faire partie du Sénat ? »

— « Il n'y aura plus de Sénat. J'ai relu attentivement la première constitution. S'il y a fraude dans les jeux électoraux, le maître-ordinateur supprimera ce rituel et établira les élections générales mensuelles. »

— « Comment cela ? »

— « Le peuple gouverne le peuple. Chaque mois il élit une centaine de représentants qui essayent d'appliquer au mieux ses aspirations. Si les gens ne sont pas contents de leurs délégués, ils formulent un autre vote le mois suivant, et ainsi de suite. C'est une contestation permanente des lois et de l'autorité, une sorte d'anarchie légale à travers laquelle l'univers se cherche. Tout statutaire de l'empire galactique a une voix ; il l'exprime par l'intermédiaire du maître-ordinateur, avec lequel il est en relation instantanée tous les mois. »

— « Mais l'armée, la police, les gardes ? »

— « L'armée protège l'empire et dépend des élus. La police et les gardes sont supprimés ; chaque homme est responsable de la sécurité des autres. »

— « Et ce mode de gouvernement est viable ? »

— « Nul Etat ne l'a jamais appliqué. L'avenir dira s'il est bon ; il dira plutôt si l'homme est viable. »

Taractan ne répondit pas ; il semblait plongé dans de sombres réflexions. Nils regardait ses yeux gris que la couleur du ciel dilalait aujourd'hui ; une petite lueur y passa. « Mais toi, que deviens-tu ? »

— « Je pars avec vous pour Amer ; il y a du travail là-bas. Après, je verrai. » Nils pensait à Falun, à Jamie, au sable, à la mer, aux hommes-coquillages, mais il n'en parla pas à Taractan. « Je crois que c'est le moment. N'oubliez pas, nous ne pouvons pénétrer que dans la première partie du palais, celle que tiennent les gardes ; la deuxième enceinte est mortelle. Tant que nous n'en aurons pas arraché le secret aux gardes, nous attendrons dans la première. Taractan, parle, que vois-tu ? »

— « Ils sont juste derrière la porte ; plus haut, des guetteurs observent le jardin et la rue. Je vous dirai quand notre assaut sera sans risque. »

Le vent s'était calmé, une pluie fine filtrait du plafond bas des nuages. La lumière avait encore baissé. Au palais les jeux commençaient. Taractan demeurait face aux murailles, les yeux perdus dans le vague. « Allons-y, c'est le moment. Tous à l'entrée principale. »

La petite troupe, forte d'une trentaine d'hommes, se rua à l'assaut. Cent mètres à peine les séparaient du mur d'enceinte ; ils les eurent franchis en dix secondes. Les balles à fission firent exploser la porte.

A peine les premiers hommes entraient-ils qu'ils furent fauchés par une rafale ; mais les suivants répliquaient. La fureur guerrière des hommes d'Amer était sans pareille ; ils se précipitèrent en bondissant, ailes déployées, par-dessus les corps des assaillants et retombèrent sur le petit noyau de résistance qui, surpris par cet assaut aérien, se fit massacrer.

— « Vite, » hurla Nils, « neutralisez tout le monde. Il ne faut pas qu'ils aient le temps de communiquer avec Diobène. »

Aussitôt les hommes se déployèrent dans toutes les directions et investirent la première enceinte. On entendit encore les explosions de quelques balles à fission, puis tout redevint silence. Les assaillants avaient perdu cinq hommes dans l'échauffourée ; ils avaient abattu une dizaine de gardes et fait trois prisonniers. Nils les interrogea. Non, il n'y avait pas d'autres défenseurs. Non, ils ne connaissaient pas le moyen de pénétrer dans le second cercle sans périr.

— « C'est bien, » dit Altenerer d'un ton glacial. « Vous allez y entrer un par un ; je verrai bien ceux qui ne mourront pas. »

Les hommes s'interrogèrent du regard ; l'un d'eux avoua : « C'est sur les morts qu'il faut chercher. Nous n'avons pas les clefs de protection. »

— « Qui les possède ? »

— « Le chef. Il est là, près du télécran. »

Taractan fouilla le cadavre et tira de sa combinaison une petite boîte jaune. « C'est ça ? »

Les gardes opinèrent. « Diobène a dû trouver les plans du maître-ordinateur, » pensa Nils. « Il était sûr de vaincre, mais prudent. » Tous les hommes s'installèrent devant le télécran. Les jeux électoraux venaient de commencer. Si les plébéiens perdaient, Nils aurait-il le devoir de programmer le maître-ordinateur ? Il s'interrogeait. Lui aussi tenait des atouts maîtres qu'un joueur comme Taractan

saurait utiliser ; mais Nils, plutôt que le goût du jeu, avait celui du bonheur. Que devenait Jamie ?

Gilles Spiro prit place en face d'Anton Diobène. Les vingt participants des jeux électoraux s'assirent face à face selon un ordre hiérarchique. Les patriciens étaient guidés par des huissiers qui les conduisaient à leurs sièges, car les lunettes dont ils étaient tous affublés étaient recouvertes d'un étui de soie brune.

De part et d'autre de cette table centrale où les joueurs étaient assis, se répartissaient une centaine de grands panneaux de verre. Diobène annonça : « Les dixièmes jeux électoraux sont ouverts. Que l'on distribue les cartes. »

Alors des inscriptions multicolores, des figures bariolées s'inscrivirent sur les rectangles. Les patriciens avaient devant eux le jeu des plébéiens et, réciproquement, les plébéiens connaissaient les cartes de leurs adversaires.

« Que l'on distribue les visières. »

Les huissiers portèrent vingt cercles de métal qu'ils installèrent autour des yeux des joueurs. Désormais il était impossible aux deux camps de regarder leur propre jeu, placé derrière eux. Les patriciens retirèrent les étuis de soie de leurs lunettes.

« Que le jeu commence. Monsieur Spiro tirera le premier coup... honneur aux vaincus. »

Gilles Spiro regarda longuement la donne de ses adversaires qui s'étalait devant lui. Le hasard avait bien fait les choses pour les patriciens. Depuis trois semaines qu'il était emprisonné, Gilles avait eu le temps de prévoir cette partie, de la ressasser dans sa tête, mais la distribution des atouts et des couleurs échappait à son imagination. Cent fois il avait joué des coups possibles, mais celui-ci ne ressemblait à aucun de ceux qu'il avait inventés. Il fallait plonger dans la mêlée et faire abstraction de toute la haine qu'il sentait en lui. Il réfléchit encore un instant, tapota quelques touches sur son tableau de commande, se ravisa, puis enfin appuya sur une série de boutons lumineux. De l'autre côté les figures changèrent sur les fenêtres de verre.

Mais les patriciens connaissaient déjà la première réplique de Spiro et savaient quelles seraient les conséquences de leur répartie sur le jeu du second des plébéiens. « Les verres fonctionnent toujours bien, » pensa Diobène. « Cette petite garce n'a rien pu chan-

ger. » Maintenant il l'avait enfermée dans une prison d'où elle ne sortirait jamais ; c'était ce qui attendait tout ennemi de l'Etat. Pourtant, quelque chose le troublait dans cet incident qu'il avait réglé au plus vite : Jamie Laine venait-elle d'entrer ou sortait-elle du palais des jeux quand il l'avait arrêtée ? Il n'avait pu la torturer assez pour connaître la réponse à cette question. La jeune femme s'était évanouie par deux fois sans prononcer un mot. Maintenant il était trop tard !

Il souleva discrètement ses lunettes et le jeu changea. Leur avance sur les plébéiens était toujours de cinq minutes. Diobène poussa un soupir et attendit que son partenaire joue. Quelques instants plus tard, il comprit qu'ils allaient vaincre sans difficulté. Les cartes s'arrangeaient selon ses désirs et formaient les figures que le maître-ordinateur attendait pour les proclamer vainqueurs. Il n'avait pu entrer en contact avec les gardes fidèles qu'il avait placés dans le palais de la machine électronique ; cette petite idiote l'avait occupé plus que de raison.

Le jeu électoral consistait à former une série de figures sérielles dans sa donne, en connaissant les cartes de l'adversaire. Chaque modification que l'on faisait dans son propre jeu altérait les figures adverses et provoquait les réactions du concurrent. La mémoire du maître-ordinateur contenait plus de mille figures, et c'était par la connaissance des cartes que l'ennemi possédait et des changements que l'on obtenait que l'on pouvait découvrir, dans les cartes distribuées, celles qui convenaient aux images que l'on cherchait à composer.

Gilles Spiro grogna. La déveine, encore ; ou plutôt ces sacrés patriciens qui trichaient avec aisance, sans que le cerveau électronique les soupçonne. Quand il avait entendu dans sa prison l'annonce des jeux anticipés et leur soumission au contrôle de l'ordinateur, Spiro avait cru à une erreur tactique formidable pour corriger l'arrestation très impopulaire des prêtres-arbitres. Maintenant il comprenait que Diobène voulait imposer définitivement une dictature, en court-circuitant le maître-cerveau. Une fois que le dépositaire de la légalité aurait été évincé, les patriciens commanderaient aux robots et nul ne pourrait plus jamais les atteindre.

La suite de la partie s'écoula comme dans un cauchemar ; les coups les plus subtils des plébéiens étaient déjoués avec facilité par leurs adversaires. Gilles avait l'impression de donner des coups dans une mer de mercure ; les ondes qu'il provoquait s'estompaient aussitôt. Le rythme du jeu s'accéléra à mesure que les protagonistes

s'enflammaient. Les figures changeaient rapidement sur les tableaux lumineux, tramant d'étranges dessins abstraits. Tout un art cinétique, idéalement né du hasard, s'épanouissait dans la vaste salle et répercutait ses formes et ses couleurs sur les parois de verre translucides. Peu à peu l'univers de la salle des jeux se transforma ; les projections colorées créaient un gigantesque mouvement de l'espace. La partie atteignait son sommet et le maître-ordinateur intensifiait les réactions visuelles des protagonistes pour accroître en eux la violence des passions. Maintenant l'ombre avait envahi la salle et les joueurs ne pouvaient plus saisir ses dimensions. Au centre, éclairant les visages par le dessous, subsistaient les mille points de lumière du tableau de commande. Autour, les cartes à jouer éclaboussaient la nuit de leurs images changeantes ; les reflets s'en prolongeaient très loin, reflétés par les différentes cloisons de verre du palais des jeux.

La foule massée sur les côtés, au dehors, suivait ce spectacle magique ; l'immense sphère transparente s'illuminait dans l'ombre, et la projection confuse de la partie qui se déroulait à l'intérieur créait une scuplture mouvante, fantastique comme le destin. Le peuple, angoissé, cherchait à deviner dans ces fantasmes de quel côté le sort penchait ; les hommes puisaient dans leurs souvenirs des parties précédentes pour trouver des comparaisons avec ce qu'ils voyaient. Mais les polarisations, les éclats, les miroitements lumineux ne correspondaient pas avec ce que leur mémoire avait enregistré. De temps à autre un murmure s'amplifiait, devenait grondement, puis tumulte. La clameur s'atténuait, ponctuée de quelques cris épars. Le silence suivait, comme un soupir dans une partition, et le bruit de la foule reprenait.

A travers l'exubérance des couleurs et des formes réparties sur les cartes, Diobène, malgré le climat onirique que diffusait le grand ordinateur, percevait la victoire prochaine ; déjà les premiers éléments de la suite qu'il comptait composer s'ordonnaient dans le futur. S'il avait pu voir dix minutes, un quart d'heure plus tard, le patricien ne doutait pas de constater leur victoire. Soudain tout changea ; la séance reprenait au commencement, il se voyait en train de s'asseoir en compagnie des autres partenaires ; les cartes étaient éteintes. Il ôta brutalement ses lunettes et se retrouva dans le présent. Un patricien joua, il semblait manipuler son clavier au hasard. Diobène serra les dents ; cet imbécile faisait n'importe quoi ! Il remit ses lunettes. Allons, tout cela n'était qu'illusion, le futur avait repris sa place ; mais le jeu devint moins favorable. C'était

son tour. Il analysa prudemment la situation, qui était loin d'être compromise, et trouva le joint ; quelques impulsions suffirent à rétablir la chance en leur faveur. Mais à peine avait-il vu les cartes s'éclairer dans un ordre satisfaisant que sa vision fit un bond prodigieux dans l'avenir. La salle était éteinte et le chef de l'assemblée des patriciens pouvait voir son propre cadavre allongé sur le sol ; stupéfait, il ne pensa pas cette fois à retirer ses verres. Ce futur incroyable le fascinait. Il se leva, fit quelques pas et se pencha vers lui. Tout se brouilla et le temps dans lequel il vivait trois minutes auparavant se recomposa.

Il était debout au milieu des joueurs qui le regardaient avec stupeur. Il se rassit précipitamment. Par bonheur son regard ne s'était pas tourné vers les cartes de l'autre panneau. La partie eût été annulée et le responsable de cet incident durement châtié par le maître-ordinateur. Diobène songea que, si ces hallucinations reprenaient, il faudrait agir au plus vite et neutraliser la machine-arbitre. Il serra le petit émetteur dans la poche de sa combinaison. Quelques mots glissés dans le creux de sa main et les gardes détruisaient la mémoire électronique. Les policiers étaient prêts à prendre le pouvoir. Les points stratégiques de la planète étaient surveillés ; un signe, et ils étaient occupés. Les corps d'armée répartis dans l'empire galactique suivraient les directives des chefs d'état-major, inféodés aux patriciens. Diobène était certain maintenant que Jamie Laine avait modifié quelque chose dans le pouvoir des verres ; mais il ne pouvait avertir les siens. Les jeux électoraux se déroulaient dans le silence le plus strict ; toute parole était sanctionnée. Chacun des joueurs était solidaire de son groupe et jouait dans le même dessein, mais c'était un des aléas de la partie de la mener en solitaire.

Les figures qu'il avait savamment amenées se défaisaient. Tous les patriciens voyaient désormais dans l'avenir ou le passé, mais leurs temps n'étaient plus synchronisés, ce qui expliquait cette disparité dans leurs actions. Diobène, une nouvelle fois, se trouva projeté dans un futur lointain. Il était mort, et Nils Altenerer se penchait sur lui, entouré d'une troupe. Le mystère pesait sur cette salle où l'ombre avait fait place aux chatoyances extravagantes des jeux électoraux. Cela signifiait-il qu'il ne pourrait échapper à ce destin, ou était-ce un des futurs possibles qui l'attendaient ?

Le président de l'assemblée prit ses lunettes et les brisa sur la table de commande, incitant les membres de sa caste à l'imiter. Il voulait jouer à visage découvert, dans le même continuum temporel

que les plébéiens, pour tenter une dernière fois de gagner la partie selon les règles et maintenir ainsi les apparences de la légalité. Mais les autres s'acharnaient à lutter avec les armes qu'ils croyaient invulnérables. Le visage du tyran se décomposa ; les séries de figures antagonistes qu'il avait patiemment élaborées se défaisaient. Il se tourna vers le jeu que les plébéiens tentaient de vaincre ; dans un tourbillon de formes multicolores, fabuleuses projections d'une partie de cartes à l'échelle d'une galaxie, il constata que la donne des patriciens, modifiée par les erreurs chronologiques des siens, allait droit vers la défaite. Diobène prit son micro émetteur et chuchota : « Allez-y, détruisez la mémoire ! »

Il modifia la longueur d'onde et ordonna à toutes les troupes d'investir les postes de commande. Puis il se tourna à nouveau vers les siens et dit : « Je proclame l'état d'urgence. Messieurs, sortez vos armes. »

Il saisit son revolver et, le dirigeant vers le groupe des plébéiens stupéfait, annonça d'un ton calme : « Comme la constitution m'en donne le pouvoir, Spiro, vous êtes en état d'arrestation. »

La fantastique parade lumineuse s'intensifia. Gilles demanda d'une même voix posée : « Sous quel motif ? »

— « Conspiration contre l'Etat, tentative de fraude durant les jeux électoraux. »

— « Le maître-ordinateur me donnera raison, Diobène. Vous ne pourrez pas impunément prendre le pouvoir. »

Le chef des patriciens ne se donna pas la peine de répondre. Les huissiers s'étaient reculés sur les bas-côtés de la salle. Quelques patriciens étaient évanouis. « Leur projection dans l'avenir les a sans doute entraînés trop loin, » pensa Diobène. « Si tous les hommes étaient de ma trempe... »

Une douleur fulgurante naquit à la base de sa nuque et gagna son système nerveux. Il s'écroula, mort. Toutes les lumières s'éteignirent. Une formidable clameur monta de la foule.

— « Le maître-ordinateur a jugé et il a condamné, » dit Nils d'une voix cassée. « Mais vous avez tous entendu les ordres de Diobène. La Terre est aux mains des policiers et des gardes. »

Taractan, les Amériens et le petit commando de plébéiens observaient Altenerer ; ils attendaient tous une décision de sa part. La situation était loin d'être claire et la guerre civile menaçait. Nils

pensait surtout au sort de Jamie ; aucun indice ne lui permettait de le connaître.

— « Je vais pénétrer seul dans la seconde enceinte et tenter d'accélérer le programme de sécurité du cerveau électronique. Il ne faut pas laisser un instant de répit aux rebelles. Les Terriens sont passifs ; la mainmise des patriciens peut durer. Même en l'absence de Diobène, ils ne manquent pas de chefs pour le remplacer. La dictature suscite rapidement des vocations. »

La communication avec la salle des jeux électoraux était interrompue ; le télécran était noir. Taractan proposa de placer les hommes en position de défense ; le palais du maître-ordinateur était certainement menacé d'un assaut dans les heures à venir. Nils s'empara du petit cube jaune qu'il adapta à sa combinaison et entra dans le deuxième cercle. Depuis quelques minutes, il cherchait à se souvenir des cours théoriques enseignés par les robots magisters sur la conception générale de l'arbitre suprême. Malgré la protection du cube, il se sentit vaciller en faisant les premiers pas dans le couloir gris sombre qui menait aux organes centraux. La perspective de métal brillait doucement, comme éclairée par une lumière huileuse. Pourtant les dessins de la galerie étaient nets et l'escalier aux marches raides se percevait jusqu'à l'étage suivant. Nils le descendit prudemment ; chaque pas en avant mettait en cause son équilibre. Il se tenait aux parois ; sous ses mains les murs étaient froids et durs. L'air paraissait vibrer autour de lui, oppressant sa respiration, vrillant ses oreilles. Il tâta une nouvelle fois le petit objet jaune qui lui servait de talisman et rencontra une sorte de minuscule molette au-dessous. Il donna un tour vers la gauche et faillit tomber, renversé par des remous invisibles. Rapidement il mania la vis dans l'autre sens et retrouva son équilibre. Nils tourna encore la roue et son corps devint aussitôt léger. Il retrouvait presque la sensation heureuse du vol qu'il avait éprouvée avec les ailes des Amériens. Ainsi allégé, Altenerer descendit les quarante escaliers qui se superposaient et donnaient accès à la mémoire centrale. La composition des circuits lui revint à l'esprit. Il actionna une dizaine de leviers de commande et isola bientôt les cartes qui concernaient le plan de défense de la constitution. Il les injecta immédiatement dans l'ordinateur.

L'analyse de la situation aurait duré plus de deux jours et leur petit commando n'aurait peut-être pas pu protéger le maître-ordinateur des assauts des policiers et des gardes, en attendant qu'il décide de mobiliser les robots.

Nils remonta vers la surface, luttant contre la sensation d'étouffement que procuraient ces enfilades d'escaliers métalliques. Les premiers coups de feu résonnaient déjà dans la première enceinte. Les hommes, groupés de part et d'autre de l'entrée, fusillaient à bout portant une vingtaine d'assaillants qui cherchaient à pénétrer par la porte d'entrée éclatée. Altenerer dégaina et vint se joindre à ses amis. Taractan se glissa vers lui. « Ça a marché ? Oui ! Il faut sortir d'ici rapidement avant de se faire massacrer. Ils ne sont pas tellement nombreux dehors. Je te propose de les prendre à revers avec mes hommes. Il y a un moyen de sortir par le sommet de la sphère. La nuit est tombée. Nous volerons et les prendrons par derrière. »

Nils acquiesça ; le plan était bon. Il suffisait de tenir jusque-là sans que des renforts sabotent l'action des Amériens.

Il les regarda partir un à un ; tout lui semblait irréel, cette guerre, ces hommes qui mouraient sous ses yeux. Rien ne l'avait préparé à cette dure bataille et, malgré le bien-fondé de leur cause, Altenerer se demandait au nom de quelles lois il s'arrogeait le droit de tuer d'autres créatures vivantes. Mais, au-delà de cette pensée, il y avait le bien-être et la liberté de centaines de milliards d'individus.

L'action fut rondement menée par Taractan et l'entrée du palais bientôt dégagée. Nils recommanda aux plébéiens de se mettre au service de leurs supérieurs et partit à la recherche de Jamie, avec ses amis d'Amer. Déjà les premiers bataillons de robots affrontaient les groupes de partisans favorables aux patriciens. L'issue était prévisible ; sans l'armée, la police et la garde ne pourraient venir à bout de ces machines admirablement dirigées par le maître-ordinateur.

— « Allons d'abord au palais des jeux, » suggéra Nils. « Si Jamie a été arrêtée, ce ne peut être qu'au cours de son action. »

Ils empruntèrent un car abandonné et glissèrent au-dessus de la ville. Des combats sporadiques éclaboussaient la nuit ; les éclairs des balles à fission. Parouen pétillait de ces mille étincelles meurtrières. La situation était encore très confuse. Les lumières des immeubles avaient été coupées. Le métro ne fonctionnait plus. Les habitants semblaient tapis dans leurs appartements de verre, attendant la fin de cette bataille à laquelle ils ne comprenaient rien. Nils espérait que ce serait la dernière fois que des gens se feraient tuer pour une cause qui leur était étrangère et qu'il n'avait rien fait pour créer. Désormais, ils seraient responsables de leur paix. Une

lueur confuse sourdait encore du palais des jeux. Le car atterrit sur la plate-forme. Ils s'engagèrent dans la sphère. Déserte. Le cadavre d'Anton Diobène avait été laissé par les fuyards. Il gisait recroquevillé sur le dallage sombre. Une expression de stupeur se peignait sur son visage. Nils se pencha vers lui. Durant un instant il eut le sentiment qu'un fantôme se penchait aussi à côté de lui ; la forme disparut, puis revint une nouvelle fois et s'évanouit définitivement. Il en fit part à Taractan qui répondit : « Je l'ai vu avec plus de précision que toi. C'était une image de Diobène. Sans doute s'était-il projeté dans le futur plus loin qu'il ne l'aurait voulu, ce qui expliquerait sa réaction immédiate et la réponse de l'ordinateur. »

— « Probablement. Les hommes de Falun ne m'ont pas dit quelle sorte de verres ils comptaient composer. Je suppose maintenant que les lentilles provoquent un mouvement de bascule de l'avenir au passé. Dans un premier temps les patriciens ont eu l'impression de porter leurs lunettes habituelles ; leur façon de jouer le démontrait. Puis leur regard a rétrogradé subitement dans le passé. Ensuite ils ont fait un bond dans un futur un peu plus lointain et ainsi alternativement. Diobène fut le seul à conserver son sang-froid et à comprendre ce qui lui arrivait ; la vue de son propre cadavre lui a ouvert les yeux. »

Pendant quelques minutes encore, ils eurent l'impression que des silhouettes furtives apparaissaient et disparaissaient dans la grande salle des jeux, puis la dernière image s'estompa. Ils étaient seuls.

Nils fouilla Diobène et retira de sa combinaison tous les objets qu'elle contenait ; il tenait peut-être la clef de la prison de Jamie ou de son caveau. Cette pensée le toucha à peine, il la refoula au plus profond de son cerveau. « Je connais bien les sous-sols. Il n'y a pas de cellule, mais il est possible d'enfermer quelqu'un dans les soutes où se déroulent les processus électroniques des jeux. »

Les hommes d'Amer se glissèrent à la suite de Nils dans le tube de circulation. Ils débouchèrent dans une vaste salle circulaire dont les parois étaient faites d'une suite de portes en verre fumé. Les armoires-relais. Malgré la coupure générale de l'électricité, il subsistait une ambiance légèrement lumineuse dans la sphère des jeux. Une substance phosphorescente intégrée à la pâte même du verre. Cela ne permettait pas de voir à l'intérieur des armoires. Nils essaya ses différentes clefs ; deux d'entre elles ouvraient les portes. Il en confia une à Taractan et ils entreprirent d'ouvrir systématiquement tous les battants.

— « Nils, viens voir ! »

Altenerer courut vers Taractan qui l'appelait à l'autre bout de la rotonde. L'Amérien lui désigna des traces de sang sur le sol et les lambeaux d'une tenue de pleureuse. Il n'y avait pas d'autre signe du passage de Jamie et celui-ci laissait imaginer le pire.

— « Diobène l'a torturée jusqu'à la mort et s'est débarrassé de son cadavre sans prendre le temps d'effacer les traces de son crime. »

Taractan n'osa pas détromper son ami ; ce sang, ces vêtements confirmaient trop bien ses suppositions. Pourtant il pensa à voix haute : « Mais il n'a pas eu le temps de lui arracher son secret. »

Nils allait répondre qu'il aurait préféré que Jamie cède et ne meure pas ; il se ravisa. La notion de sacrifice lui déplaisait ; tout être humain a droit à la vie, même au détriment de la liberté d'une nation. « Sans doute l'empire galactique offrira-t-il un monument commémoratif à l'héroïne, à la libératrice ? Jamie, elle, ne pourra jamais plus rire, plus jamais rêver. »

Quand ils remontèrent dans la salle des jeux, ils découvrirent avec stupeur que le corps de Diobène avait disparu.

12

La guerre civile fut neutralisée par les armées électroniques du maître-ordinateur et la nouvelle forme de constitution fut proclamée. Nils laissa la Terre et ses habitants en proie à cette euphorie qui suit toujours les révolutions ; il emportait avec lui ce petit cube de métal jaune qui ouvrait les portes de la mémoire centrale du cerveau-arbitre. On ne savait jamais ce que pouvait réserver la nouvelle législation et, devant le chaos, nul ne pouvait prévoir quelles seraient les réactions du maître-ordinateur. Altenerer se réservait le droit d'annihiler toutes les velléités fascisantes, ce goût de la puissance qui naissait souvent de la pensée électronique quand elle voulait défendre l'homme contre lui-même. Il y avait de nombreux exemples de planètes et d'empires qui avaient vécu sous le joug d'un grand calculateur. Nils se prit à frissonner en imaginant ce que deviendrait la galaxie, gouvernée par des circuits intégrés.

La Terre, sa planète natale, avait pour lui une odeur de sang ; et, malgré les supplications de tout un peuple qui l'avait hissé au

rang de héros, Nils, par une matinée légère, s'embarqua sur l'astronef des hommes d'Amer. Le losange orange dépassa bientôt la ceinture des satellites et plongea dans le subespace.

Avec Taractan et Taner, ils avaient longuement discuté de la disparition de Jamie Laine, sans jamais trouver une solution véritablement satisfaisante. Ils avaient aussi parlé de la guerre : les lunettes qu'ils avaient emportées permettraient d'éviter l'assaillant, mais ne donneraient pas la victoire. Il fallait trouver une véritable tactique de combat ; Nils pensait l'inventer sur place. Tant qu'il n'aurait pas affronté les agresseurs, que les Amériens n'avaient pas voulu lui décrire, ses plans seraient sans valeur. Et Nils Altenerer pensait avec joie au danger, au combat qu'il faudrait mener. Désormais il s'était jurer d'exposer sa vie ; sans Jamie elle n'avait plus de sens. C'est pourquoi Nils avait pris personnellement la direction des opérations, alors qu'il aurait pu déléguer un chef d'armée et toute une troupe. Ses amis ne lui en auraient pas tenu rigueur car ils savaient combien grande était sa peine et combien de tâches l'appelaient maintenant au service de l'empire.

Le vaisseau fendit les premières nappes de nuages bistres et vint se poser sur l'aire d'atterrissage déserte. Taractan avait plusieurs fois appelé du losange mais ses émissions n'avaient pas été entendues. La salle de commande de l'astroport était vide. Ils prirent un car de forme excentrique et filèrent vers la capitale. Tous les habitants avaient fui. La situation semblait grave.

Ils survolèrent longuement la cité sans apercevoir aucun des envahisseurs.

— « Je ne comprends pas ce qui s'est passé, » dit Taractan. « Il n'y a aucune trace de bataille. On dirait une grande débâcle. Jusqu'à présent, les envahisseurs étaient peu nombreux et n'attaquaient pas les agglomérations. On ne peut même pas dire qu'ils attaquaient ; ils occupaient progressivement le territoire. Je vais te montrer. »

L'Amérien programma le véhicule et, quelques minutes plus tard, celui-ci déposa ses douze occupants sur une vaste plaine hérissée de statues. Nils se demanda dans quel lieu sacré Taractan l'avait emmené. Ils marchèrent vers la première des statues. C'était une reproduction très fidèle, grandeur nature, d'un humanoïde d'Amer saisi en pleine course. Ses yeux reflétaient une terreur intense.

— « Tu comprends pourquoi nous ne pouvons rien faire pour nous débarrasser de cette engeance ? »

Nils jeta un coup d'œil circulaire. A perte de vue s'étendaient les statues et toutes représentaient à peu près le personnage dans la même attitude.

« Ce que tu vois, c'est le résultat de la première bataille. Nous avions envoyé une troupe pour combattre ces entités. La défaite a été cruelle. »

— « Ils sont pétrifiés ? Ces envahisseurs ont des armes pétrifiantes. »

— « Pas des armes. Ils pétrifient par simple contact. »

— « Mais vous ne pouvez pas les tuer avant qu'ils vous touchent. »

— « Nous avons tout essayé contre eux. Aucune des armes terriennes ou amériennes n'est efficace. Ils encaissent aussi bien les radiations que l'explosion ou la désintégration. On dirait qu'ils sont immunisés par un bouclier protecteur qui assimile ce qu'on leur envoie. »

— « Et vous n'avez pas essayé d'enrayer leur avance par des subterfuges primitifs ? Comment se déplacent-ils ? »

— « On ne sait pas. Quelques secondes auparavant, le terrain est vierge ; ils surgissent pratiquement du néant. »

Nils resta perplexe. Jamais aucune planète de la galaxie n'avait eu à subir l'attaque de pareilles entités. Il regarda encore une fois la vaste plaine sombre. Le soleil était dissimulé par les nuages épais, chargés de toute la gamme des bruns et des violets. La désolation. Et ces êtres immobiles qui ne cessaient de fuir !

— « Il faut absolument retrouver les gens de ton peuple. Nous allons survoler un maximum de terrain en émettant des messages. »

Taractan semblait accablé par le désespoir, privé de toute réaction. Ils s'embarquèrent dans le car. Amer était une très vieille planète dont le relief avait beaucoup souffert de l'érosion. Ils se dirigèrent vers la seconde ville où ils n'obtinrent pas plus de réponse à leurs appels que dans la capitale. Cette terre semblait vide de toute humanité. Le véhicule glissait doucement au milieu de ce silence oppressant que semblait établir la proche voûte des nuages. Les ondes radio ne grésillaient même pas des habituels bruits parasites qu'émettent les lieux habités. Nils demanda : « Mais que deviennent les agresseurs entre deux attaques ? Ne demeurent-ils jamais sur le champ de bataille ? N'avez-vous jamais pu en examiner sérieusement ? »

— « Quelquefois ils restent plusieurs heures près des hommes qu'ils ont pétrifiés ; on dirait qu'ils se nourrissent. Nous avons des

films, des documents, mais nous n'avons jamais pu en approcher de près sans mourir. »

Nils ne commenta pas la réponse de Taractan ; il pensait à autre chose. « Il faut pourtant que les tiens soient quelque part, sans cela on découvrirait leur trace. »

— « Je ne voulais pas y croire, mais ils se sont certainement réfugiés dans l'hémisphère nocturne, en attendant que les renforts terriens arrivent. Combien ont survécu ? »

Nils voulut savoir comment était cette partie de la planète qui ne recevait probablement jamais les rayons du soleil. Mais les Amériens restaient réticents. Ce peuple le déconcertait toujours. Tant qu'il avait agi pour libérer la Terre, Taractan lui avait apporté son concours sans restriction, même après la mort de plusieurs des siens. Maintenant il lui livrait les informations goutte à goutte, comme s'ils craignait une traîtrise de sa part. Altenerer pensait que c'était par simple pudeur.

La frange d'ombre tranchait l'horizon comme une lame. La plaine immense se perdait soudain dans un noir total. Le véhicule s'engagea dans cette poix. Nils perdit soudain le sens de la vue ; l'engin, Taractan, Taner, les Amériens n'existaient plus. Pourtant il sentait contre lui palpiter une vie. Il chuchota : « C'est toi, Taractan ? »

L'Amérien lui répondit que c'était bien lui, d'une voix extrêmement posée.

— « Sommes-nous aveugles ? »

— « Non, c'est le nuage. Toute cette partie d'Amer est occultée par une masse d'antimatière. Aucune lumière n'atteint jamais le sol, c'est pourquoi il est impossible d'y voir. »

Nils comprenait pourquoi ses amis ne lui avaient rien dit ; comme tous les joueurs, ils savaient qu'un homme est souvent perdu par son imagination et qu'il valait mieux affronter soi-même les dangers plutôt que d'y penser avant.

— « Les ondes hertziennes fonctionnent-elles ici ? »

En réponse le poste du bord crépita, puis une voix curieusement déformée parla dans un langage qui lui était inconnu.

— « Ils sont là ; nous allons atterrir dans quelques minutes. Préparez-vous à débarquer. »

— « Mais pourquoi ne balisent-ils pas ? »

— « La lumière est comme dévorée par la masse d'antimatière. Une bombe à fission qui explose ici ne donne pas plus d'éclat qu'un briquet. »

Ils se devinèrent dans l'ombre. Des bras les happèrent et les conduisirent durant quelques centaines de mètres. On les fit probablement entrer dans un campement. De quelle forme ? Puis on les invita à s'asseoir en les repoussant doucement dans des sièges aériens. Taractan s'entretint très longuement avec une voix. Nils attendait patiemment qu'ils aient fini ; ce noir l'anéantissait plus qu'il ne l'aurait voulu.

— « C'est mon père, » dit l'Amérien. « Il m'a demandé des renseignements sur ce qui s'est passé sur Terre. Ils ont bien reçu toutes les informations, mais il voulait en savoir plus. »

— « J'ai le temps, Taractan. Mais ici, la guerre ? »

— « Notre peuple est coincé dans cet hémisphère. La vie devenait impossible sur le restant de la planète. Les envahisseurs surprenaient les nôtres dans leurs appartements, où qu'ils soient. Il a fallu partir. Ici, ils n'interviennent pas. Mais ils attendent sur la frange d'ombre et, dès qu'un Amérien sort, ils se précipitent dessus et le transforment en statue. »

— « Et combien de temps peut-on vivre sans lumière ? »

— « Deux à trois semaines. Après, c'est une sorte d'atrophie lente des fonctions vitales. Mais ils ont découvert qu'en sortant de nuit ils évitaient de se faire attaquer par les envahisseurs et prolongeaient la durée de leur vie. »

— « Oui, les étoiles, les lunes, je comprends. » Nils se plongea dans une réflexion profonde. Dans cette obscurité, ce silence, il entendait battre son sang. « Nous allons essayer tout de suite les lunettes. Il faut absolument que nous ayons des renseignements plus précis sur vos ennemis. »

Comme Taractan ne répondait pas, attendant l'explication, Nils ne savait plus s'il était devant ou derrière lui. « Avez-vous des robots modelés à votre image ? »

L'Amérien s'entretint sur sa gauche avec un homme de sa race, son père, probablement. « Père me dit que nous en avons emmené une certaine quantité. Dans cette nuit ils rendent de grands services. »

— « Voilà, nous organisons une expédition avec des robots ingénieurs. Prends aussi les hommes avec qui nous avons fait le coup de feu. Nous observerons l'ennemi dans le futur, grâce aux lunettes ; nous allons attirer les envahisseurs avec les robots. »

— « Ton idée est bonne, Nils, à condition de suivre un minutage précis. »

Ils se réunirent en se hélant, en tâtonnant dans l'ombre, et se mirent en marche avec précaution, étrange cohorte d'aveugles. Ils étaient guidés par les robots ingénieurs, car rien ici ne permettait de distinguer le nord du sud. Quelques centimètres avant la fin de la frange, l'obscurité était aussi intense que partout ailleurs dans la zone nocturne. Les robots les avertirent qu'ils étaient proches du jour. Ils mirent leurs lunettes et se penchèrent prudemment en avant. Soudain l'horizon apparut. Ils clignèrent des yeux. La lumière du soleil les aveuglait. Bientôt ils retrouvèrent une vision normale.

Quelques nuages bistres passaient dans un ciel turquoise. La plaine était vide à l'infini. Sur la gauche et la droite, des Amériens formaient un groupe pétrifié. Les victimes des envahisseurs paraissaient attendre. D'autres statues semblables s'échelonnaient tout au long de la frange.

Nils pouvait voir à côté de lui, jaillissant de l'ombre, le nez, les pommettes et les yeux gris de Taractan, déformés par ses lunettes. Un fragment de visage. L'Amérien chuchota : « Décidons du moment où nous ferons sortir les robots ! »

— « Dans quatre minutes exactement, ils doivent être dehors. Avec les lunettes, nous les verrons immédiatement ; les verres permettent de voir ce qui se passe dans le futur dans ce délai exact. »

L'ordre fut transmis aux ingénieurs. Simultanément les dix robots se matérialisaient dans la plaine. Les verres de Falun montraient l'avenir avec une précision mathématique. La réplique des envahisseurs ne se fit pas attendre. Dix cylindres gris, hauts de deux mètres et larges de cinquante centimètres environ, apparurent du fond de l'horizon et fondirent sur les appâts à l'image des Amériens.

— « Ils nous repèrent donc bien à la vue, » dit Taractan.

Trente secondes suffirent aux envahisseurs pour traverser la plaine. Les cylindres gris se collèrent aussitôt aux robots. A ce moment tous les procédés d'enregistrement connus étudiaient la conformation physique et chimique des créatures venues d'ailleurs. De près, leurs corps paraissaient irréguliers ; les parois des cylindres révélaient de minuscules dépressions d'où suintaient des gouttelettes d'un liquide pâle. La section de leurs troncs reposait à même le sol. L'apparence métallique qu'ils avaient de loin disparaissait ; leur chair était grise et luisante. Les robots ne se transformaient pas en statues et cette constatation semblait les perturber. Ils se concertèrent.

Cinq minutes s'étaient écoulées dans le futur et, dans le temps réel, une minute était passée depuis le moment où les envahisseurs

s'étaient montrés. Dans l'ombre Nils saisit son revolver, l'appuya sur sa hanche et tira sur un cylindre qui n'avait pas bougé depuis l'instant où il s'était accollé à un robot. La balle à fission pénétra dans la chair de l'ennemi et explosa. Trois de ses compagnons l'entourèrent aussitôt et le groupe entier des cylindres repartit vers l'endroit d'où il était venu. Les autres balles que les Amériens tirèrent à la suite de Nils rebondirent sur les corps des envahisseurs et se perdirent dans toutes les directions.

— « Un, ce ne sont pas des machines. Deux, ils peuvent faire des erreurs. Qu'en penses-tu, Taractan ? »

— « Que tu as choisi le bon moment pour tirer. »

— « Une minute après leur apparition et trente secondes après qu'ils soient arrivés. Juste au moment où ils sécrètent le liquide destiné à pétrifier leurs victimes. »

Ils retirèrent leurs lunettes. Les ennemis n'étaient plus là ; pourtant, dans le futur qu'avait observé Nils et Taractan, ils demeuraient cinq minutes.

— « Trois, on peut modifier l'avenir à condition de le connaître, » dit l'Amérien. « Tu as pu viser et tuer le cylindre qui n'a pas changé de place. Cependant dans notre présent il devrait toujours exister. Il y a seulement trois minutes que les robots sont effectivement arrivés. Tu as donc supprimé toute une portion d'avenir qui ne peut plus exister. » Taractan avait pris un ton rêveur pour exprimer ce paradoxe. Pour ce joueur, la perspective d'altérer les lois du hasard avait des prolongements très intéressants.

Les robots attendaient toujours. Nils et ses amis sortirent au grand jour. Après la débâcle de l'ennemi, ils n'avaient rien à craindre. La première chose à faire était de recueillir des informations au plus vite et de les utiliser pour combattre l'ennemi. Ils dialoguèrent avec les robots pour tirer d'eux les renseignements qu'ils avaient pu enregistrer lors du contact. Les envahisseurs avaient un métabolisme à base de silice et transformaient leurs ennemis en nourriture assimilable. La capacité de leur cerveau ne pouvait se mesurer ; il semblait que leur système de pensée n'était pas localisé et que la totalité des cellules de leurs corps pouvaient stocker des informations et les restituer dans des temps beaucoup plus longs que chez les humains ou la plupart des créatures de la galaxie. Leur organisme possédait une sorte de réduction du moteur à gravité qui leur permettait de se déplacer rapidement.

Cette description sommaire des cylindres suffit à Nils Altenerer

et à Taractan pour envisager un premier plan de combat. Ils décidèrent d'organiser une suite d'escarmouches en reproduisant le piège que Nils avait inventé par hasard. Ils diffusèrent ces renseignements à tous les Amériens qui se trouvaient retranchés dans l'hémisphère nocturne, et la guérilla commença. Au début les succès furent très brillants et les pertes ennemies se comptèrent par milliers. Dans les jours qui suivirent ces engagements portèrent toujours leurs fruits. Les ennemis se laissaient prendre à l'appât des robots. Nils participa lui-même à de nombreuses tueries. Cette guerre lui faisait horreur, comme toutes les guerres, mais il voulait libérer la planète Amer. Ce n'était pas le premier pacifiste pris au piège de ses convictions ou de ses amitiés. Taractan et les Amériens avaient le droit de vivre en paix sur le sol où ils étaient nés, quelques millions d'années auparavant.

Une semaine après le début de ces combats sporadiques, l'ennemi se méfia. Les réfugiés sortirent alors de la zone d'ombre. Ils placèrent des veilleurs pourvus de lunettes qui sonnaient l'alarme dès qu'un assaut ennemi était prévisible. Mais cette situation menaçait de durer, car, à terrain découvert, les hommes d'Amer n'avaient jamais l'avantage. Certains veilleurs voulurent attendre les minutes de décalage temporel pour tirer sur les cylindres ; ils furent toujours surpris et transformés en pierre avant de pouvoir agir.

La solution définitive à cette invasion n'était donc pas dans cette chasse d'un nouveau genre à laquelle se livraient les Amériens ; le gibier devenait rare et se montrait souvent dangereux. On nota bientôt des cylindres qui se précipitaient directement sur la portion de visage que les guetteurs laissaient émerger de la nuit et qui les pétrifiaient. Puis ces assauts se généralisèrent.

Sur les deux milliards d'habitants qui peuplaient Amer, plus de cent millions étaient morts dans les premiers combats avec les envahisseurs ; une centaine de millions n'avaient pas résisté au séjour dans l'hémisphère nocturne, et maintenant quelques dizaines de milliers de chasseurs avaient été tués à leur poste. La seule solution consistait à se réfugier dans la nuit chaque fois qu'un veilleur avertissait les siens. Mais cette situation sans issue devait un jour entraîner le génocide total des habitants de la planète. Nils et Taractan avaient cent fois ressassé le problème qui se posait à eux avec une acuité de plus en plus grande, sans trouver le moyen de le pallier. Ils se plongeaient alors dans l'ombre menaçante avec une trentaine de robots ingénieurs et leur posaient une série de problèmes précis qu'ils leur demandaient de résoudre. Puis ils sériaient

les résultats et les programmaient à nouveau pour éliminer ceux qui n'étaient pas viables à court terme. Plusieurs solutions se dessinèrent.

— « Les robots ont remarqué que les cylindres qui attaquent les guetteurs, quand ils se heurtent à la frange d'ombre, perdent une partie de leur potentiel énergétique, » dit Taractan.

— « Et tu connais un moyen de les attirer dans l'hémisphère nocturne ? » Nils avait répondu d'un air désabusé. Les deux compagnons s'étaient assis sur des sièges aériens, à proximité du rideau noir. Devant eux la plaine s'étalait à perte de vue. Sa pente, très douce, prolongeait l'horizon. Pour une fois le ciel était vierge de nuages. Ils profitaient des derniers rayons du soleil. Là-bas, les silhouettes d'Amériens en fuite se profilaient à contre-jour ; ils étaient figés à jamais.

— « S'ils ne nous ont pas poursuivis dans l'ombre c'est qu'ils savent que cet endroit leur est mortel, j'en suis sûr. »

Ils avaient mis leurs lunettes pour prévoir une attaque éventuelle, mais ils évitaient de se regarder, car le mouvement de leurs lèvres, prononçant des paroles qu'ils ne diraient que quatre minutes plus tard, gênait la conversation. Taractan, pourtant, se retourna et vit le regard de Nils s'éclairer ; le Terrien parlait alors qu'aucun son ne sortait de sa bouche.

— « Je crois que tu vas trouver, Nils, je le crois. J'ai vu ton regard s'éclairer d'une flamme qui ne trompe pas. »

Altenerer fut interloqué. Dans quelques minutes il découvrirait un moyen de remporter la victoire, alors qu'il lui semblait que l'abandon d'Amer par son peuple était la seule issue. Il regarda Taractan ; ses joues roses avaient perdu de leur couleur, mais ses petits yeux gris pétillaient. Le mieux était de se taire et d'attendre cette illumination que l'avenir prévoyait. Chaque seconde s'étirait dans le temps et sa pensée fuyait autour du problème à résoudre ; jamais il ne trouverait. Il fixait l'horizon pour ne pas apercevoir l'image de son ami, projetée dans le futur et qui devait répondre à des arguments qu'il n'avait pas encore inventés.

Soudain l'idée vint, évidente. Il fallait la perfectionner sur le plan de la forme, mais elle était plausible. Nils retira ses lunettes et s'apprêta à voir le visage de Taractan prendre exactement la même expression que quatre minutes et demie auparavant.

— « Il faut utiliser leur pouvoir pétrifiant, le retourner contre eux. »

— « Mais comment ? »

— « Nous savons que les cylindres transforment le métabolisme de leurs victimes pour s'en nourrir par simple réaction chimique. Il suffit de synthétiser une substance qui neutralisera cette réaction. »

— « Oui, évidemment ! Il faut mettre les robots au travail. Et tu penses qu'on pourra perfectionner le principe en pétrifiant les cylindres eux-mêmes ? »

— « Il le faut. Nous ne trouvons que des armes défensives, il est temps d'attaquer. »

Ils s'enfoncèrent aussitôt dans le mur d'ombre et se firent conduire jusqu'au campement par leur guide cybernétique. Ils mirent une équipe de robots au travail. Mais ils avaient besoin d'une grande quantité de matériel que les Amériens avaient laissée dans leur fuite pour obtenir le produit qu'ils cherchaient. Une expédition vers la capitale s'imposait.

— « Père me dit que les envahisseurs n'ont pas encore fait la relation entre les glisseurs et nous. C'était la première solution qu'ils avaient choisie pour échapper aux cylindres. Ils ont bien fait d'y renoncer ; maintenant les autres seraient au courant et nous serions coincés ici. »

Nils sourit ; cela lui faisait toujours drôle d'entendre Taractan utiliser des expressions typiquement terriennes qu'il mélangeait au langage de l'espace. Ils s'embarquèrent avec une petite équipe dans un camion et mirent le cap sur la capitale. La planète offrait toujours ce même paysage de plaines sans fin et de collines molles assombries par une épaisse voûte de nuages aux teintes veloutées.

— Regarde, là ! » L'homme d'Amer désignait un étrange assemblage qui s'édifiait au milieu d'un plateau ; cela avait une forme indéfinissable, pensée par une géométrie non humaine.

— « On dirait qu'ils s'installent, » commenta Nils. « Ils construisent une ville ? Un camp retranché ? »

— « En tout cas, on a intérêt à agir vite. Ceux qui font leur maison vont bientôt balayer. »

— « Toujours un vieux proverbe d'Amer ? »

Taractan ne répondit pas ; il semblait soucieux. Le camion arrivait sur la capitale.

— « Dans quatre minutes nous serons attaqués par deux cylindres, » hurla le guetteur. « Il nous faut changer de cap ! »

Ils déviérent rapidement, firent un grand détour et se posèrent

sur le faîte du bâtiment qu'ils visaient. Cela leur prit une demi-heure de charger ce dont ils avaient besoin. La cité semblait désertée par les envahisseurs. Ils repartirent sans encombre. A peine avaient-ils dépassé les limites de la ville qu'un cylindre se matérialisa dans le camion et se précipita sur le guetteur. Nils et Taractan tirèrent au même moment, sans effet. L'envahisseur se rua vers eux, mais les autres Amériens tirèrent. L'ennemi se frotta à Altenerer sans qu'il soit atteint par le gel. Alors un vent de folie secoua le camion ; le cylindre allait de l'un à l'autre, les balles à fission crépitaient. Tous les hommes s'étaient accroupis pour ne pas recevoir d'éclats. Quelques parties de la cloison du glisseur explosèrent. Puis ce fut le silence ; l'être avait disparu. Personne n'était atteint.

— « On l'a eu, mais il est temps de trouver une arme vraiment efficace. Celui-là est parvenu à déjouer la surveillance du guetteur. »

Ils discutèrent de l'attaque avec Taractan. En supposant qu'une entité eût une assez grande puissance de contrôle pour s'imposer une idée et ne pas la suivre, on pouvait penser que le cylindre avait décidé de ne pas attaquer le camion, ce qui expliquait que le guetteur ne l'ait pas vu ; puis, passé un délai de quatre minutes et demi, qu'il avait changé d'avis et foncé sur le glisseur. Ainsi il y avait deux futurs possibles et celui qui possédait les lunettes ne pouvait en voir qu'un. Mais ces envahisseurs qui savaient ainsi maîtriser le temps étaient diablement dangereux.

— « En tout cas, consigne générale : toujours tenir les cylindres sous le feu. Ils ne peuvent pas ôter le bouclier qui les protège et nous ne risquons plus d'être pétrifiés. »

Ils étaient en vue de la frange d'ombre et s'arrêtaient quelques secondes plus tard près du campement. Ils firent un compte rendu précis de leur mission et demandèrent qu'on la diffuse le plus rapidement possible aux centaines de millions de réfugiés qui habitaient encore l'hémisphère nocturne. Sans attendre ils se mirent au travail. Durant trois jours ils se relayèrent pour surveiller les robots et les diriger. La solution approchait. Un jour après, ils la trouvaient. Nils, malgré sa fatigue, voulut essayer seul le produit. Taractan l'obligea à partager le danger.

Leurs vêtements étaient imprégnés de la substance qu'ils avaient synthétisée avec les robots ingénieurs. Ils s'arrêtèrent quelques minutes au bord de la muraille obscure et regardèrent longuement la plaine. Le soleil se levait. Un incendie enflamma les nuages. Ils marchèrent lentement sur le sol qui brasillait. Ils retenaient leur respiration pour contenir ce cœur qui battait follement dans leur poitri-

ne. Leurs ombres s'allongeaient démesurément. Rien ne se produisait. Ils étaient sûrs de l'efficacité de la solution ; elle avait été obtenue à partir des quelques gouttes de substance pétrifiante qu'ils avaient recueillies sur le sol après un assaut ennemi. Mais cette attente pesait sur leurs nerfs.

Cela vint brusquement ; deux cylindres s'étaient plaqués à eux. Ils sentirent le contact glacé de leur corps. Les masses grises se pressaient contre eux et leur chair épousait la leur. Ils frissonnaient d'horreur. Bientôt ils crurent deviner une différence dans la consistance de la créature ; celle-ci se durcissait. Ils se reculèrent ; la forme de leur corps était imprimée dans les cylindres gris qui ne manifestaient plus aucune vie. Ils avaient réussi !

Quand ils revinrent vers le camp d'Amer et annoncèrent leur victoire, ce fut un gigantesque cri qui s'échappa de millions de poitrines et qui roula sur toute la frange d'ombre à mesure que la nouvelle se propageait.

On envoya d'abord des équipes qui recueillaient le liquide sur les envahisseurs, puis, simultanément, les robots fabriquaient la substance protectrice. A mesure que les Amériens étaient protégés, on les envoyait occuper les villes et les villages. Il s'ensuivait des grands massacres de cylindres.

Après quelques semaines de cette activité intensive, les attaques de l'ennemi cessèrent aussi brusquement qu'elles avaient commencé. Mais les habitants de la planète prenaient toujours leurs précautions avant de s'exposer.

Nils commençait à ressentir une grande désolation. Maintenant que l'action n'occupait plus toutes ses pensées, l'image de Jamie Laine revenait le hanter. De brusques coups de cafard le prenaient. Alors il s'en allait errer à travers les plaines. Souvent Altenerer allait visiter cet étrange bâtiment que les cylindres avaient construits. Il laissait son regard se perdre dans les méandres sans fin qui se retournaient et se développaient dans toutes les directions de l'espace.

Taractan ne savait pas comment le distraire de sa peine. Un jour, son ami le prêtre lui annonça qu'il partait pour Falun.

— « Je m'en suis toujours douté, » répondit l'Amérien. « Notre planète n'a pas de quoi séduire les voyageurs. »

— « Non, ce n'est pas à cause de cela que je pars. Falun est belle, certes, mais je compte surtout m'y occuper des problèmes du temps. Il y a dans ces petits cristaux de verre de fantastiques possi-

bilités pour l'empire galactique. Je veux y consacrer mon esprit. Si tu savais comme il m'est pénible d'exister. »

Ils se dirent adieu et Nils crut voir, durant quelques dixièmes de seconde, un sourire embellir le visage si fermé de Taractan Médiamer.

13

ELLE était allongée, alanguie ; son adorable corps cuivré par le soleil de Falun. De loin Nils distinguait mal les traits de son visage. Quelle impression de repos se dégageait de cette mer sans limite et de cette créature merveilleuse endormie sur un banc de sable ! Il se pencha vers Bernard qui avait tourné la tête.

— « Mais comment cette jeune femme a-t-elle pu venir jusqu'ici ? Nous sommes au moins à cinquante kilomètres de Falun ; je ne vois pas de chaloupe. »

L'homme-coquillage répondit avec un détachement parfait : « C'est moi. Je l'y ai portée sur mon dos. »

Nils ne commenta pas cette réponse. Son imagination marchait à toute vitesse. L'image de Jamie endormie sur la grève se précisa bientôt. C'était elle, Jamie Laine, qui l'attendait ainsi offerte, comme dans une légende des temps passés. Il se tut, tout à la présence de l'eau, des nuages et de cette portion de sable blond qui émergeait, écrin pour la femme qu'il aimait et qu'il croyait morte.

— « C'est un robot à son image, » hurla-t-il. « Pourquoi avez-vous fait ça, pourquoi ? »

Il avait crié si fort au milieu de ce silence marin que la jeune femme s'éveilla et se redressa, cherchant qui l'appelait. Altenerer lut sur ses lèvres la syllabe de son prénom prononcé. Il ne voulait pas croire à cette réalité ; il avait trop souffert de cette mort pour laisser son cœur s'épanouir soudainement. Pourtant Bernard atteignit le banc de sable et favorisa le débarquement de Nils. Le Terrien s'appuya sur sa grande carapace translucide pour se hisser. Maintenant il était debout, face à cette femme qui ressemblait trait pour trait à Jamie Laine. Elle ne pouvait pas exister. Il l'avait fait rechercher sur Terre par des robots, par des gardes et des policiers, par des ordinateurs. Il ne subsistait d'elle que ces quelques traces de sang et ces lambeaux de robe dans une armoire-relais.

Bientôt, il sentit ses bras qui l'enlaçaient. « Tu es là, j'ai eu si

peur. Toute cette attente. » C'était sa voix.

— « Ce n'est pas possible, pourquoi as-tu fait cela ? Jamie, pourquoi as-tu voulu que je souffre autant ? »

Elle sourit délicieusement. « C'est une idée de Bernard. »

Nils ne put déceler aucune trace de gêne sur le visage lisse de l'homme-coquillage. Au contraire son sourire semblait plus épanoui que jamais.

— « Allons, explique ! »

— « Nos voyants ont fait beaucoup de progrès, depuis que tu as ramené les cristaux de verre. Ils se sont penchés sur ces extraordinaires puzzles temporels que l'on peut réaliser avec eux et que nos ancêtres avaient décrits. Tu as pu en voir un spécimen durant les jeux électoraux. »

— « Je ne vois pas le rapport. »

Bernard hocha la tête. Maintenant il s'était installé dans une curieuse posture ; sa carapace reposait sur le sable et faisait comme un dossier à son corps dressé verticalement. Ainsi posé, il était très humain. « C'est simple. Depuis quelques mois, ils ont découvert l'existence de deux futurs parallèles. Dans le premier, tu trouvais Jamie ensanglantée dans les sous-sols du palais des jeux, tu la ramenais avec toi sur Falun et vous couliez des jours heureux. »

— « C'est bien ce qui aurait dû se passer. » Nils avait pris un ton sévère, la fureur le gagnait. Il délaissa les bras de Jamie pour s'approcher de Bernard.

— « Mais dans ce premier avenir d'étranges envahisseurs occupaient la Terre d'abord, puis leur conquête s'étendait bientôt à une grande partie de l'empire galactique. Ces cylindres gris venaient d'une autre galaxie et rien ne semblait pouvoir enrayer leur avance. Cette guerre faisait des milliards de morts et durait très longtemps, car les hommes et les humanoïdes de l'empire avaient été surpris par la soudaineté de l'attaque. L'empire parvenait à reprendre la situation en main, mais à quel prix ! »

— « Et quel était le deuxième futur ? »

— « Tu arrivais trop tard près de Jamie ; elle était morte des blessures que lui avait infligées Diobène. La suite, tu la connais. »

Nils Altenerer réfléchit à toutes les implications que comportaient les révélations de B e r n a r d. L'homme-coquillage ajouta : « J'oublie de te dire que, dans le premier avenir, nous arrivions pour soigner Jamie Laine car nous avions vu qu'elle allait mourir si nous n'intervenions pas ; c'était déjà une variante de la réalité. Nous nous sommes contentés de changer le cours du temps en la

guérissant et en t'aiguillant dans le futur le plus favorable à l'humanité. »

La main de la jeune femme se posa sur son épaule ; ce geste lui fut très doux. Il rêva à voix haute : « Amer était une sorte de planète expérimentale où les envahisseurs voulaient tester leur arme et savoir si elle leur suffirait pour conquérir la galaxie. La chance a voulu que nous trouvions rapidement la parade. Un coup de poker heureux. Il faudra que je raconte cette histoire à Taractan, ça lui fera plaisir... »

Le banc de sable fut subitement entouré par une centaine d'hommes-coquillages. Ils firent une cohorte triomphale au couple de Terriens.

« Je suis revenu pour étudier le temps avec vous, » dit Nils, « si vous le voulez bien. Je crois que nous n'avons pas fini d'explorer les possibilités du sable de Falun... » Soudain il blêmit. « Mais l'usine ? »

— « Nous l'avons détruite. »

— « Et les stocks de cristaux ? »

— « Ils sont dans une cachette secrète, une forêt sous-marine. »

Le secret des voyants était trop explosif pour être divulgué sans précaution. Au loin Falun transparente luisait, ses pontons dressés au-dessus de l'océan comme autant d'arcs-en-ciel.

Chronique littéraire

Réflexions sur des livres-univers

par Gérard Klein

Il est un aspect de Jacques Bergier que tous ses amis, tous ceux qui l'ont approché, connaissent bien : c'est celui du conteur. Il se montre volontiers pour peu qu'on l'y encourage, intarissable de citations, d'anecdotes, de récits, où pointent également (au point de s'y confondre presque) ses deux passions essentielles : celle de la connaissance et surtout des paradoxes apparents ou profonds de la science ; celle de l'imaginaire, des univers créés par des écrivains.

Dans plusieurs de ses ouvrages, il a donné libre cours à son goût pour les marges de la science. Dans le dernier, il aborde enfin le domaine de ses admirations pour les seigneurs de l'imaginaire. Il ne l'aborde certes pas en critique. Il ne décrit ni ne démonte, sauf par accident, les œuvres dont il traite. Plutôt, il raconte et les œuvres et les hommes qui les ont écrites.

Ses admirations ne sont pas, on s'en doute, celles des historiens habituels de la littérature. Elles vont tout droit à des auteurs « magiques » qui ont créé des u n i v e r s différents de l'univers « réel » tel que nous le connaissons, et qui ont su conférer à ces « univers de poche » une cohérence telle qu'il est possible, en esprit, de les habiter et de s'y trouver mieux (ces univers fussent-ils terrifiants) que dans la réalité. Les raisons de la fascination qu'exercent ces créations, plus différentes qu'il y paraît à première vue du roman traditionnel, ne sont nullement évidentes. Bergier ne s'attarde guère à les clarifier, sauf en un paragraphe qui peut seulement servir de point de départ à une réflexion : **« Un Gestalt est une configuration de sensations ou d'idées qui est cohérente et qui donne satisfaction. En termes simplifiés, un Gestalt tient debout. Nous voudrions tous organiser le monde où nous vivons en forme de Gestalt donnant satisfaction. La science et la philosophie ne le permettent pas. Or l'univers d'un auteur magique fait un Gestalt parfaitement satisfaisant. »**

Je crois que l'on pourrait rechercher et les origines de telles créations et les raisons du plaisir qu'elles donnent et de la fascination qu'elles exercent, à la fois du côté de la psychanalyse et de celui de la sociologie. La psychanalyse nous apprend qu'il existe en chacun de nous un principe de plaisir qui se trouve constamment réprimé par les exigences de la vie en société et les obstacles de la réalité. Cette répression qui s'exerce très tôt selon des voies qu'il est inutile d'examiner ici, entraîne chez l'être humain l'apparition d'une tendance à la rationalisation, à la logique. Puisqu'il est indispensable de se plier à la réalité et que le principe de plaisir ne s'efface pas pour autant (mais parfois se dévie), l'esprit cherche les moyens de leur conciliation, tente de découvrir dans la réalité des lois utilisables qui permettent de satisfaire les pulsions de l'être. Toute rationalité et, au-delà, toute rationalisation, procèdent d'un effort inconscient pour s'assurer une sécurité, une répétitivité dans la satisfaction du principe de plaisir. A la limite, un univers cohérent (ou du

moins perçu comme tel) est toujours satisfaisant, à une condition près, parce qu'il permet l'explicitation des conditions dans lesquelles le principe de plaisir qui, lui, n'est nullement cohérent, peut s'exercer. La condition nécessaire est évidemment que ce principe de plaisir puisse, à quelque degré que ce soit et ne serait-ce qu'occasionnellement, s'exercer.

Aussi principe de plaisir et souci de rationalité sont indissolublement liés quoique profondément ennemis. Dans un univers imaginaire, le souci de rationalité prend la forme de la recherche d'une cohérence.

Or, dans le monde réel, et peut-être plus particulièrement dans la société où nous sommes, non seulement le principe de plaisir se trouve-t-il réprimé, mais encore le souci de rationalité est-il empêché de s'exercer. Si ce monde, et plus immédiatement cette société, ont un sens, un ordre, une cohérence, il n'est pas à la portée de la plupart des gens de les découvrir ; ce n'est sans doute même plus, si ce le fût jamais, à la portée de personne. La science et la philosophie ne sont en effet que des « espoirs » de rationalité, à la fois limités dans leurs objets et perpétuellement déçus. Les rationalisations, les idéologies et peut-être les religions sont les produits de cette déception, le complément indispensable des fragments élucidés de la rationalité opérante. Elles assurent au sein de l'incertitude la sécurité de l'être. On se résoud à ne pas connaître, à ne pas comprendre, mais jamais à ne pas dominer, à ne pas ordonner — fût-ce par le truchement d'un univers de signes sans relations opérantes avec la réalité, « magiques » — l'univers multiforme et peut-être contradictoire où nous avons été tous jetés. L'insécurité de la raison (ou plutôt de ce qui est antérieur à la raison, de ce qui la rend possible) est la pire de toute : elle n'est simplement pas supportable. C'est pourquoi — soit-dit en passant — les savants véritables ne sont pas plus immunisés que les autres mortels contre les tentations des rationalisations et des idéologies. Le seraient-ils qu'ils se découvriraient incapables de trouver de nouvelles relations opérantes. On pourrait presque dire qu'une théorie scientifique solide, c'est une idéologie qui a réussi, une rationalisation qui avait quelque rapport avec la réalité. C'est pourquoi aussi les frontières de la déraison et les craintes qu'elle inspire fluctuent avec les siècles. Le sens commun qui définit par exclusion la déraison procède pour l'essentiel d'un consensus idéologique, d'un accord implicite sur les conditions de la sécurité de l'être. La folie, c'est l'incapacité (qui peut être d'origine anatomique ou physiologique) ou le refus d'adhérer à ce consensus. Incidemment, il devient extraordinairement difficile de définir la folie lorsque le consensus, pour une multitude de raisons, craque de toutes parts.

Les univers imaginaires procèdent de ces sources, et ils sont, si l'on peut dire, intensément déraisonnables. Ils concilient effectivement lorsqu'ils sont réussis le principe de plaisir et la sécurité que donne la cohérence. Là où cesse leur similitude avec les idéologies, c'est que leurs auteurs savent et disent qu'ils n'ont pas de rapport avec la réalité. La tentation du lecteur — et parfois celle de l'auteur — est de faire correspondre ces univers imaginaires avec la réalité, de les superposer d'abord à elle, puis d'effectuer l'amalgame. Comme le montre Bergier à plusieurs reprises, les univers imaginaires peuvent devenir de grands pourvoyeurs d'idéologies, et non toujours des plus innocentes.

Ainsi, l'univers imaginaire offre-t-il, d'abord à son auteur, puis à ses visiteurs, éventuellement lecteurs, d'une part la possibilité de donner un cours (sinon un libre cours) au principe de plaisir, au moins sous une forme médiatisée par l'expression, et d'autre part celle de découvrir une cohérence qui

assure la sécurité du plaisir. On pourrait proposer une démarche critique qui consisterait à classer les œuvres en fonction du pourcentage de réalisation de ces objectifs, la meilleure étant celle qui satisferait le plus complètement les pulsions (ou du moins leurs dérivés) tout en assurant l'organisation la plus complète et la plus économique de cette satisfaction. Dans l'incertitude où nous sommes du contenu et de la signification de ces objectifs, je suggèrerais plutôt la démarche inverse, selon laquelle les univers imaginaires qui obtiennent une large audience nous disent quelque chose du commun dénominateur des principes de plaisir et de rationalité du créateur et de ses visiteurs, et par suite des conditions sociales concrètes où ces œuvres apparaissent.

Il reste à créer, ou du moins à asseoir, une anthropologie des univers imaginaires. Une œuvre est toujours une réponse, d'abord de l'auteur à son milieu et ensuite dans leur appréciation même, de ses visiteurs (éventuellement lecteurs) à leur situation propre. Il n'y a pas plus d'œuvre sans visiteurs que sans auteur. C'est pourquoi je crois les œuvres caractéristiques, à un premier niveau, de groupes sociaux, parfois à un niveau plus global de sociétés entières, et enfin, peut-être, dans certains cas, de civilisations, voire de l'espèce humaine. Il viendra peut-être un temps où l'on se demandera sur une base scientifique ce qui fait l'unité du groupe apparemment dispersé dans l'espace et dans l'Histoire, des visiteurs assidus d'une grande œuvre.

On voit donc combien est faible le terme de « littérature d'évasion » que l'on appose si fréquemment sur certains univers imaginaires. Evasion ? De quoi ? De la réalité ? Non pas, mais de la répression (du principe de plaisir) dont la réalité est l'occasion, et de l'incohérence au moins apparente de cette réalité qui refuse à l'être jusqu'à la possibilité de répéter dans la sécurité la satisfaction de ses pulsions. Il s'agit moins d'un champ d'évasion que d'un indispensable substitut à la fois prophylactique et thérapeutique. Autant dire (on le fait, du reste) que dans ses rêves, le dormeur s'évade. Il serait plus juste de dire — si j'ose risquer le néologisme — qu'il s'**invade**, que sa conscience étroite établit avec le reste de son être une relation superficiellement comparable à celle qu'elle noue pendant l'éveil avec cette autre moitié de la réalité, l'extérieur. Ainsi la conscience est-elle soumise à une alternance qui tantôt la conduit au contact des puissances internes et tantôt à celui des puissances du dehors, telle l'écume d une vague qui tantôt vient s'affronter à la grève et tantôt retourne aux profondeurs de la mer.

Tout en sachant bien les périls de l'analogie, je serais tenté de dire que ces univers imaginaires entrent dans une catégorie qui serait celle des rêves collectifs, réponse d'un groupe social tout entier à l'agression et à la répression infligées par la réalité sociale. Le progrès sur les idéologies et autres rationalisations collectives est décisif, puisque les rêveurs savent ici qu'ils rêvent, puisqu'ils font le départ entre le substitut et la réalité. L'invention de la littérature profane, reconnue comme invention, comme « mensonge », et appréciée comme telle a été un des plus grands pas de l'humanité sur la voie de la santé mentale de l'individu et de la société. Et je croirais volontiers que les univers imaginaires, loin de céder du terrain en raison de l'investissement progressif du réel par la science, ont leur plus bel avenir devant eux. La science s'attaque aux idéologies et aux superstitions, mais elle ne saurait pas plus restreindre la création d'univers imaginaires qu'une psychanalyse achevée n'empêche de rêver.

Peut-être comprend-on mieux, dans cette perspective, ce qu'a souvent répété et quelquefois écrit Jacques Bergier : qu'il a survécu dans les camps de

concentration par la grâce de la poésie et par la puissance de l'imaginaire. Il ne s'agissait pas seulement de s'évader. Il s'agissait d'opposer à la terrible cohérence d'une réalité incohérente l'espoir que recèle une cohérence intériorisée : ce peut être celle d'une religion ou celle d'une théorie de l'Histoire, ou ce peut être celle de la poésie. Et aussi cette incertitude où laisse souvent Bergier des frontières respectives de l'imaginaire et de la réalité. Dans le vécu, il n'y en a pas. Tout l'effort tâtonnant des hommes pour conceptualiser leur univers tend à en établir pour les abattre et en établir de nouvelles. Et ainsi de suite. Bien des malentendus et des polémiques suscités par l'œuvre de Bergier viennent de ce que sa pensée n'est pas, au sens rigoureux du terme, scientifique, sauf peut-être en des domaines précis. J'espère qu'il ne s'offusquera pas de me voir l'écrire. Elle exprime une expérience beaucoup plus globale, beaucoup moins analytique, en bref poétique plutôt que théorique. Il conviendrait d'afficher sur beaucoup de ce qu'il écrit et dit : **Attention poésie,** le propos de la poésie n'étant pas de connaître le réel mais de le rendre présent et supportable.

Ce fut aussi le propos des écrivains qui sont le sujet de ces **Admirations** que nous propose aujourd'hui Bergier. Quelques-uns d'entre eux sont maintenant assez bien connus du lecteur français. Ainsi John Buchan quoique ses meilleures œuvres, aux dires de Jacques Bergier et aussi selon mon goût, soient encore inédites ici. Ainsi Arthur Machen, C.S. Lewis et surtout H.P. Lovecraft. A l'opposé, J.R.R. Tolkien, Talbot Mundy et Robert Howard sont encore presque inconnus. Il y a de grands risques que l'œuvre maîtresse de Tolkien, **Le Seigneur des Anneaux,** ne soit jamais publiée en français car sa traduction présente de redoutables difficultés. Entre ces extrêmes, des écrivains comme Merritt, Efremov, Campbell et Stanislas Lem sont connus ici pour quelques-uns seulement de leurs livres, et malheureusement dans des traductions souvent indignes de l'original.

Les chapitres lyriques que consacre Bergier à tous ces auteurs contribueront sans doute plus à faire rêver à leur propos qu'à informer sur eux. Mais ces admirations sont suffisamment communicatives pour transporter le lecteur dans l'antichambre des œuvres et pour inciter peut-être quelques éditeurs à entreprendre certaines publications. On regrettera que des erreurs sans doute imputables à des coquilles viennent déparer le texte : ainsi par exemple, page 267, il est fait mention d'une lettre que Robert E. Howard envoya en **1939** à Lovecraft alors qu'ils sont morts tous les deux en **1937.** Certains lecteurs seront sans doute d'autre part agacés par les remarques personnelles dont Bergier a émaillé son livre : ainsi on ne voit pas très bien pourquoi dans le chapitre consacré à Tolkien, il trouve nécessaire de s'en prendre à Marcuse et plus loin aux étudiants contestataires français sans négliger pour autant les hippies. Ailleurs, l'exégèse paraît surtout lui fournir un prétexte pour relater des expériences personnelles.

Mais les objections que ces digressions pourraient soulever s'affaiblissent si l'on veut bien considérer l'ouvrage non comme une collection d'essais, mais comme un recueil d'entretiens. La forme elle-même est celle d'un monologue à bâtons rompus. **Admirations,** c'est Jacques Bergier, tel qu'il est, faisant visiter un rayon de sa bibliothèque. Elle mérite le voyage.

Admirations par Jacques Bergier : Christian Bourgois, éditeur.



Philip K. Dick
Docteur Bloodmoney
Le Maître du Haut Château
Docteur Bloodmoney, une chronique post-atomique sans concession, qui passe du cataclysme au cauchemar, animée par des personnages attachants, monstrueux ou pathétiques, qui tentent de survivre dans les ruines du monde et de construire une société différente.
Le Maître du Haut Château, peinture "en finesse" d'un univers où les Nazis et les Japonais ont gagné la dernière guerre et se partagent la planète. Les Etats-Unis sont coupés en deux. Le docteur Goebbels est au pouvoir, les Allemands viennent de débarquer sur Mars, les V2 de la Lufthansa sillonnent le ciel et il y a des embouteillages de vélos-taxis dans les rues de San Francisco...
Deux œuvres qui témoignent de l'extraordinaire vitalité de la science-fiction contemporaine.
Un volume de 450 pages, relié pleine toile bleu indien avec fers argent.
Garde originale et hors-texte de Siudmak.
Prix : 36 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874.40.56

Heidelberg ou le clivage

par Dominique Courtois

Excité comme un gamin qui va recevoir un cadeau. Excité à l'idée de rencontrer les auteurs américains, les auteurs de l'Est, de participer à des tas de discussions, de voir des films, enfin quatre jours durant de vivre la science-fiction.

Et c'était bien une sorte de cadeau que nous faisait l'Amérique, cette Convention qui venait là comme une porte ouverte sur un autre univers jusqu'alors seulement aperçu.

Oui, j'étais bien excité en pensant à tout cela sur l'autoroute qui me menait à Heidelberg, ce vendredi 21 août vers 7 heures du matin.

Heidelberg — Deux tours de ville pour trouver la « Stadthalle » (sorte de grande salle des fêtes municipale) où se tient le Heicon (Heidelberg Convention). Et le spectacle a commencé.

Le spectacle ou la cérémonie ? Il était parfois difficile de démêler le spectaculaire du rituel.

Ouverture officielle de la Convention : un spectacle, l'appel des invités d'honneur (Silverberg, Tubb, Herbert Franke) et un rite, leur présence : toutes les Conventions ont leur invité d'honneur, et pour faire bonne mesure les organisateurs du Heicon en avaient choisi trois. Plus Elliot Kay Shorter, montagne de muscles noire, envoyé par le TAFF (1). Et John Brunner, « toastmaster » du banquet du dimanche, où furent attribués les Hugos, autre partie du rituel.

Vendredi soir. — Fancy Dress Party (concours de costumes). L'officiant est cette fois David A. Kyle, un vieux routier des Conventions (il les a toutes faites depuis 1939), qui se met en devoir de nous raconter toutes les Fancy Dress Parties auxquelles il a assisté. Au bout d'un quart d'heure, nous en sommes à 1946. C'est long...

Finalement c'est Bruce Pelz (de Los Angeles) (2) en roi décadent, Astrid Anderson (la fille de Poul) en princesse semi-végétale — sous l'œil attendri de papa et maman — et Elliot Shorter avec une jeune fille (catégorie couples) qui remportent le concours. Il faut noter que la plupart des concurrents se déguisent en personnages d'heroic fantasy, ce qui explique le nombre élevé de costumes pseudo-Renaissance.

Samedi matin — Suite du rituel : discussion sur les futures Conventions (plan de rotation de trois ou cinq ans, lieu des futures Conventions, pays anglophones ou non), suivie le dimanche matin du « business meeting » où sont prises les décisions et votées les motions relatives à l'organisation des futures Conventions. Tous ces gens avaient l'air de bien se connaître et de jouer un jeu bien réglé. Quant à moi je n'ai pas compris grand-chose à ce qui se passait (si j'ai bien compris, le principe d'un plan de rotation de trois ans a été retenu et, chose prévue, Los

(1) Transatlantic Fan Fund : organisme qui paie le voyage à un fan qui se distingue particulièrement pendant l'année qui précède la Convention (dans le sens Amérique - Europe ou Europe - Amérique suivant les cas).

(2) Bruce Pelz sera l'un des deux présidents de la Convention de 1972 à Los Angeles.

Angeles choisi comme lieu de la Convention de 1972).

Samedi soir — Il fallait bien sacrifier au folklore local : nuit bavaroise, autre « kolossale rigolade » avec un orchestre en culottes courtes et du « jodel » (chant tyrolien) sur la scène. Cependant, entre les deux parties de ce glorieux spectacle, le folklore « made in U.S.A. » a refait son apparition avec le Conclave Solennel de l'Ordre de Saint Fantony : grotesque cérémonie d'intronisation avec impressionnants costumes rouges et noirs, visages grimaçants, etc.

N'était-ce donc que cela, Heidelberg, la ennième représentation d'une pièce bien répétée ? La messe annuelle d'un culte étrange ?

Peut-être que non. Car on ne s'est pas contenté d'écouter de la musique bavaroise, de collecter des autographes et de regarder des femmes sur le retour se déguiser en Barbarella. On a aussi parlé.

Vendredi — Communication sur la position du club allemand « Follow » (sword & sorcery) dans le fandom allemand, un débat sur le fandom international aujourd'hui et demain (la SF ne serait-elle donc plus la « variété américaine » que nous connaissons ?).

Ensuite speech de Robert Silverberg : « Mon sujet est SF et révolution. » Il appelle révolution l'ensemble des bouleversements socio-culturels en cours aux U.S.A. (et sans doute, au moins, dans tout l'Occident) dont les symptômes sont la lutte des jeunes, les luttes raciales et politiques, les revendications sexuelles, etc. Pour lui, la SF n'a pas à participer directement à ces événements, elle en est le témoin et le symptôme, et elle procède du même mouvement (par rapport aux formes traditionnelles de littérature).

Après le repas, des éditeurs et des auteurs américains, allemands, espagnols, etc., participent à un débat sur les aspects commerciaux de la SF, intéressant surtout par la présence des Européens.

Vint alors le plus beau moment de ce Heicon : la conférence, illustrée de diapositives, sur « l'astronautique dans l'art russe » par le Pr. Pietri. Un petit bonhomme genre « professeur Nimbus » s'exprimant en un français passable et un anglais excécrable entrecoupé de « hé, heu, hou, hein... ».

Cela commence très gentiment : photos du musée Tsiolkolvsky (3), du village de Tsiolkolvsky, de la maison de Tsiolkolvsky, du bureau de Tsiolkolvsky... Puis des dessins faits par Leonov et Sokolov à leur retour de l'espace, et là, ça commence à devenir chouette : n'était la sûreté du trait, on croirait presque des dessins d'enfants et soudain nous voici sur la Lune ; sur Mars ; nous frayant un chemin entre les astéroïdes qui composent les anneaux de Saturne ; dans un orage vénusien ; aux prises avec une forme de vie cristalline ; sur une planète à deux soleils : bleu et rouge (matin bleu, soir rouge) !

Qu'ils paraissaient fades, les costumes que nous avons vus ensuite !

Samedi 22 — Après la discussion sur les futures Conventions, troisième temps fort de ce Heicon : Jürgen von Scheidt, jeune psychologue allemand (il prépare une thèse sur les fumeurs de haschich), explique ce qu'est à son avis la SF : à la base, une histoire de SF, c'est la même chose qu'un « voyage », simplement une version raffinée (par le talent d'un auteur) de cette matière première brute qui se révèle en dernière analyse être du matériel inconscient (4). Il voit dans la « nou-

---

(3) Tsiolkolvsky : savant russe dont les recherches théoriques fondèrent l'astronautique moderne.

(4) Matériel inconscient : à mon avis, en toute rigueur, il faut ici parler de formations intermédiaires (fantasmes).

velle vague », en ce qu'elle abandonne la panoplie traditionnelle (fusées, etc.) pour se consacrer à l'espace intérieur (subconscient), la preuve que la SF est devenue adulte.

L'après-midi, Forrest Ackerman parle des films d'horreur réalisés à Hollywood (sic ?) et de la SF en Hongrie et en Allemagne. Il cède le micro à Herbert W. Franke (l'auteur de **La cage aux orchidées**), physicien et « futurologue », qui évoque de futurs vols spatiaux non habités grâce à la miniaturisation des « cerveaux électroniques » (en fait il envisage de véritables machines conscientes). Il propose de réserver l'appellation SF aux œuvres qui se consacrent (comme les siennes) à l'exploration de ces futurs techniquement possibles et probables. (Il me dira par la suite beaucoup aimer la littérature fantastique mais vouloir se cantonner, lui, dans une stricte « futurologie » littéraire.)

A noter un petit incident : le Dr. Franke fait son speech en allemand. A peine a-t-il terminé que James Blish, tête de mort, costume de clergyman, monte à la tribune flanqué de Poul Anderson et d'Alan Nourse et fait sèchement remarquer aux Américains leur impolitesse d'avoir bavardé pendant le discours.

L'après-midi du samedi s'achève par une communication de N.V. Timewell sur le thème : « La SF peut-elle arrêter le « Grand Boum » ? »

Dimanche après-midi — La perspective sociologique refait son apparition dans la communication de Herman Büchner sur « la critique sociale dans la littérature utopique russe ».

Enfin dimanche soir, banquet (je n'y étais pas) et lundi, tour en bateau sur le Neckar.

La 28[e] Convention Mondiale de la SF est terminée.

A l'heure du bilan, que peut-on dire ? Superficiellement, le Heicon s'est avéré intéressant sur le plan personnel par les rencontres qu'on a pu y faire — rencontres d'auteurs comme de fans, d'étrangers comme de Français. Par contre, il s'est avéré décevant pour ce qui est des projections de films (rares) et du travail effectif (à signaler la SF Research Association) (5). Autre remarque : si la SF américaine reste la plus vivante du monde, on peut constater l'existence de fandoms actifs en Allemagne, Hollande, Suède et dans les pays de l'Est, alors que la France reste assez mal lotie à cet égard.

En y réfléchissant, il s'est peut-être passé autre chose à Heidelberg. D'abord de petits incidents : un accrochage de couloir entre des gauchistes allemands et quelques Américains, un échange de proclamations accusatrices à propos du Vietnam sur le tableau d'affichage. Voilà qui place la Convention sous un signe politique et qui éclaire d'un jour nouveau les interventions de Silverberg et Büchner. L'un a placé la SF dans le courant « révolutionnaire » actuel, l'autre a (dans le domaine russe) évoqué l'aspect contestataire d'une littérature utopique. Serait-ce à dire que la SF d'aujourd'hui tire une partie de son originalité d'être un témoin privilégié de ce qui bouge dans notre société ? Dans la mesure où cette agitation n'est pas l'apanage d'un pays particulier mais semble être équitablement partagée entre les uns et les autres, ce point confirmerait le vent d'internationalisme qui semble souffler sur la SF depuis quelque temps.

Une autre intervention importante fut celle de Jurgen von Scheidt : définissant la SF comme une littérature exploratrice de l'inconscient, il lui assigne

---

(5) Science-Fiction Research Ass. : ouverte aux personnes qu'un travail de fond sur la SF intéresse et qui ont déjà publié au moins un travail de qualité professionnelle.

une perspective qui n'est plus strictement américaine et ne reconnaît d'autres frontières que celles de l'individu. En effet, si l'on ne peut guère trouver de littérature « littéraire » (c'est-à-dire en exceptant les littératures techniques et de combat) qui ne soit en quelque manière une littérature du fantasme, les littératures de l'étrange ont une position particulière : s'avouant comme littératures en prise sur les couches les plus dissimulées de la personne, elles sont, dans leur étrangeté même, plus « lisibles », plus ouvertes que des formes apparemment moins secrètes.

Si bien qu'au bout du compte le choix de Heidelberg comme siège de cette Convention ne me paraît pas hasardeux mais significatif dans la perspective d'un cheminement qui débouche aujourd'hui sur une science-fiction adulte. C'est-à-dire que se trouve consacrée la fin de l'enfance américaine de la SF (et peut-être de la SF en tant que telle) (6) et que commence l'ère d'une SF internationale et nouvelle dont les Zelazny, Ellison et autres seraient les éclaireurs (dans cette perspective il est probable que le côté « folklore américain » de la SF — c'est-à-dire les Conventions — ne puisse survivre qu'au prix de transformations importantes). Il est d'ailleurs à noter que parmi les auteurs américains présents à Heidelberg, on ne trouvait qu'un représentant de la « nouvelle vague » : Silverberg, lui-même à cheval sur deux générations d'auteurs. Le vide (relatif) de la SF en France nous apparaît maintenant comme beaucoup plus normal et même à la rigueur comme prometteur (ce que semble confirmer ce qui s'est passé cette dernière année).

Pour résumer, à Heidelberg se côtoyèrent deux mondes : l'ancien et le nouveau, consacrant un clivage depuis longtemps consommé.

L'ancien, nous l'avons vu ritualisé, constitué en chapelle. Le nouveau, nous ne l'avons pas beaucoup remarqué ; mais c'est peut-être que les Conventions ne sont pas son lieu normal d'exercice. La SF devenue adulte n'a plus besoin de cette couveuse qu'étaient ses institutions, Conventions en tête. Elle est devenue adulte et séculière.

(6) Qui se fondrait maintenant dans la littérature tout court.

LES HUGOS 1970

A l'issue de la 28e Convention annuelle de la science-fiction, qui s'est tenue en août à Heidelberg (voir l'article ci-dessus), ont été décernés les Hugos récompensant les meilleures réalisations de l'année dans le domaine de la SF. Le prix du meilleur long récit est allé à Fritz Leiber pour **Le navire des ombres** (à paraître prochainement dans **Fiction**). Leiber avait déjà obtenu un Hugo l'année dernière pour sa nouvelle **Gonna roll the bones,** et c'est le quatrième qu'il remporte au cours de sa carrière. Le meilleur magazine désigné a été, pour la seconde année consécutive, **Fantasy and Science Fiction** (édition originale de **Fiction**). Parmi les autres auteurs couronnés, notons la présence de l'étoile qui monte : Samuel R. Delany, dont le C.L.A. publiera l'année prochaine la déjà célèbre trilogie de la Chute des Tours.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e
Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	F	F.B.	F.S.
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	277	24
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	277	24
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A.E. VAN VOGT	31	277	24
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32	286	25
☐ *Histoire du futur (tome 2)* par ROBERT HEINLEIN	39	348	30
☐ *Dracula* par BRAM STOKER	41	366	31,80
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36	321	27,90
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32	286	25
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36	321	27,90
☐ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33	295	25,50
☐ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33	295	25,50
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40	357	31

	F	F.B.	F.S.
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37	330	28,70
☐ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37	330	28,70
☐ *Les cavernes d'acier* *Face aux feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37	330	28,70
☐ *Docteur Bloodmoney* *Le Maître du Haut Château* par PHILIP K. DICK	36	321	27,90
☐ *Ceux de nulle part* *Les Robinsons du cosmos* par FRANCIS CARSAC	37	330	28,70
☐ *Le cycle des épées* par FRITZ LEIBER	43	384	33,50
☐ *L'homme dans le labyrinthe* *Les masques du temps* par ROBERT SILVERBERG	36	321	27,90
☐ *Génocides* *Camp de concentration* par THOMAS M. DISCH	37	330	28,70
☐ *Route de la gloire* par ROBERT HEINLEIN	35	305	27,20

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M. Du château - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Tout spliques étaient les borogoves

L'apparition sur le petit écran de la science-fiction (fût-elle allusive, déguisée) est trop rare pour que nous ne la signalions pas ici. C'est donc à titre de rareté, de curiosité, qu'il me semble utile de parler de **Tout spliques étaient les borogoves,** production tévé d'une heure et demie réalisée par un certain Daniel Leconte, et programmée sur la deuxième chaîne dimanche 6 septembre : car le film lui-même, terne et ennuyeux, ne vaut que par le souvenir que nous avons de la nouvelle de Lewis Padgett (**Tout smouales étaient les borogoves** — les lewis carroliens reconnaîtront les leurs...), encore que celle-ci ne soit peut-être pas — ou plus — le joyeux bouquet, le classique que nous avons célébré.

La nouvelle de Kuttner et Moore, comme la plupart des œuvrettes qu'ils ont produites sous ce pseudonyme, hésite entre la farce et une approche plus sérieuse, autour d'un thème qui est une constante padgettienne : l'introduction dans notre monde prosaïque d'un objet issu du temps ou d'une dimension parallèle. (Une boîte-test venue du futur échoue entre les mains de deux enfants, qui s'en emparent et jouent avec son contenu — poupée, labyrinthe non euclidien, cristal qui reflète les pensées — jusqu'à ce que, « éduqués » par les objets qu'ils sont seuls à comprendre grâce à leur appréhension du monde particulière, ils trouvent la porte du futur et disparaissent de notre univers.) A la relire aujourd'hui, la nouvelle ne convainc guère, à cause de sa forme même, qui revêt l'aspect d'une série de dialogues vite fastidieux (au cinéma, nous les appellerions des « tunnels ») entre les parents et un psychiatre, au sujet de l'incommunicabilité entre enfants et adultes. Il s'agit en fait d'un texte très sophistiqué, à la limite de l'abstrait, et qui se prête aussi peu que possible à une interprétation visuelle.

Pourquoi les trois adaptateurs (au nombre desquels on compte un spécialiste comme Marcel Schneider et un homme de talent comme François-Régis Bastide (1) ont-ils choisi cette nouvelle précisément ? — plutôt que n'importe quel autre texte de SF ne faisant pas appel à des trucages impor·

(1) Au demeurant amateur du genre : on se souvient de son apparition dans *Je t'aime je t'aime*, de Resnais, où il disait à Olga Georges-Picot : « C'est ce qui s'appelle avoir l'œil martien ! ».

tants (et le Grand Rull sait qu'il n'en manque pas !), c'est un mystère que nous ne pouvons éclaircir, à moins de supposer que la présence d'enfants comme personnages principaux ait été un moteur déterminant : les enfants, c'est télégéniquement une aubaine, ça véhicule de l'émotion à la pelle, ça a du charme, de l'innocence, de la fantaisie, de la pureté, c'est la garantie d'un bon succès des familles (Cocteau, comme tu dois tressauter dans ton cercueil !).

Or, dans la nouvelle de Padgett, les deux enfants ne sont rien d'autre que des signes qui ne véhiculent pas une émotion mais une signification ; Daniel Leconte, le metteur en scène, a évidemment sauté sur l'occasion de nous offrir par treize à la douzaine des gros plans des yeux candides de la petite Laurence Debia et du plus affirmé Eric Damain, ce qui aura eu pour effet de faire frémir le cœur des mères, mais est tout à fait opposé à la sécheresse voulue du récit adapté. Pour le reste, se posait au metteur en scène le problème d'étendre à une heure et demie d'émission la substance d'une nouvelle de trente pages... Il n'a certes pas abusé des dialogues (encore que ç'eût peut-être été là une solution), mais a fait ce que tous les cinéastes en mal d'inspiration confrontés à l'étendue aride de la durée à remplir auraient fait à sa place : boucher les trous avec des escaliers qu'on monte et qu'on descend, des portes qu'on ouvre et qu'on ferme, des mains qu'on serre, des couloirs qu'on arpente. Pour faire le poids, il a colmaté les dernières fissures avec les petits « à-côtés » de l'histoire, les anecdotes qui « font vrai », qui montrent bien que la vie est là, tout autour, présente. (L'histoire étant située dans un hôtel, on a droit au défilé des clients, celui dont le vin a un goût de bouchon, celui qui veut manger une fondue en famille, celui dont la femme... mais passons !)

Bien sûr l'adaptation ne révèle pas que des trous. Deux fois au moins les auteurs ont tapé juste : la première, quand on montre le père, fort sévère et plein d'incompréhension (mais jusqu'à la caricature) envers les « jeux » de ses enfants, se livrant lui-même à la « consommation » puérile de gadgets divers ; la seconde, en opposant au psychiatre (qui représente le rationalisme) une vieille fille un peu fofolle, un peu spirite, qui comprend les enfants, parce qu'elle les aime, et apporte sa caution à leur conduite irrationnelle (1).

On a voulu aussi actualiser le récit, en prêtant à la même demoiselle Jeandubon des réflexions sur le monde sans espoir où nous vivons, et où des enfants ne peuvent trouver une existence selon leurs aspirations. Cela est fort bien, mais il eût été sage alors de donner comme cadre à l'histoire une grande cité pleine de brouillard et d'automobiles grondantes, qui eût été à même de fortifier les rêves d'évasion. Au lieu de cela, l'action se déroule dans une station de sports d'hiver où l'air est pur, le soleil brillant, les horizons vierges... Comme « paysage anti-état d'âme », on ne pouvait trouver mieux ! Antonioni est-il déjà si loin ?

Mais pourquoi continuer ? Malgré quelques finesses éparses, écrasées par trop de gros sabots chaussés, on aura compris qu'il n'y a pas qu'Antonioni qui soit loin (ou André Delvaux), mais aussi tout sens du fantastique, toute connaissance du cinéma, toute approche de la vie. De cette production molle, conventionnelle, anonyme comme les neuf dixièmes des téléfilms, on retiendra la prudence des auteurs, leur peur

(1) Cette demoiselle Jeandubon introduit aussi les « mots-valises » de Lewis Carroll en lisant à la petite Sylvie *A travers le miroir*. Mais la solution proposée par Lewis Padgett était beaucoup plus astucieuse : une deuxième boîte, lancée vers le XIXe siècle, tombait aux mains de la jeune fille qui, croit-on, servit de modèle à Charles Dodgson pour créer le personnage d'Alice.

de s'écarter des recettes, de mettre un pied hors des sentiers battus. Science-fiction ? Non, chers téléspectateurs ! Seulement (rassurez-vous), « onirisme, démarche pour retrouver l'enfance » (comme l'annonçaient les programmes patentés). Ha ! Si encore on l'avait retrouvée, cette malheureuse enfance... Mais la télévision française n'a pas encore trouvé son Pergaud, son Queneau, son Bradbury.

Jean-Pierre ANDREVON

ENTRE LECTEURS

VENDS au plus offrant *Planète* ancienne édition. N° 1 à 17 et 19 à 22. Ecrire à M. ROMETTINO — 1, rue du Commandant Charcot, Lyon 5e.

VENDS nombreux romans SF : *F.N.*, *Rayon Fantastique* etc... Ecrire à M. Daniel Thiry, 17 rue G. Courbet, 90, Belfort.

VENDS *Galaxie-bis* nos 4, 9, 11, 12, 13, 14, 16 et spéciaux. *Fiction* nos 7, 10, 12, 14, 15. Faire offre à M. DAUDE, 30 rue des Couronneries, 86, Poitiers.

VENDS au plus offrant, état neuf, *Rayon Fantastique* nos 1, 5, 12 à 14, 17, 19, 20, 22, 24, 25, 27, 32, 33, 37, 40, 47, 49 à 76, 79 à 81, 83 à 85, 87 à 105, 107 à 110, 112, à 114, 116 à 119, 121, 124. *Galaxie* ancien nos 10 à 13 (1954) et complet jusqu'à 65 (1959). *Galaxie spécial* nos 1 à 7 et no 9. *Satellite* no 1 (1958) au no 46 (1962). *Satellite spécial* nos 4, 5, 14, 15, 19, 20, 40 bis, 46 bis, *Galaxie* complet depuis le no 1 (1964). Ecrire à GUY Jacques, 143, rue Oberkampf, Paris 11e.

VENDS nombreux *Rayon Fantastique*, *Fleuve Noir*, *Anticipation*, Présence du Futur, Galaxie-bis, CLA « *FICTION* » spéciaux. Liste et prix : Ecrire à Daniel MISPOULET, 32, rue Grégoire de Tours, Paris 6e.

Vous trouverez *Schtroumpf*, *Cyclope*, *Nyarlathotep*, *Sortilèges*, *Zine-Zone*, *Métaluna*, *Macabre*, *l'Ecran Fantastique* et de nombreux autres fanzines internationaux dans le dernier n° d'ASTARTE. En vente chez : Alain SCHLOCKOFF, 9, rue du Midi - 92. Neuilly. Prix 3,50 F.

RECHERCONS textes SF et fantastiques pour fanzine. Ecrire, GARNAUD, 1, rue Dulong, Paris 17e.



face aux feux du soleil

de Isaac Asimov

L'ensemble des deux romans que vous allez lire constitue un chef-d'œuvre :

Tout d'abord, comme l'a fait remarquer Damon Knight, comme peinture de la nature humaine, telle qu'elle se manifeste dans l'homme, telle qu'elle se manifeste dans son descendant et frère en raison, le robot intelligent.

Ensuite, comme description de deux civilisations différentes de la nôtre, plus avancées que la nôtre scientifiquement, ni meilleures ni pires humainement. Une civilisation de surpeuplement dans "Les Cavernes d'Acier", et une civilisation de sous-peuplement dans "Face aux feux du soleil".

Et enfin, ces livres sont aussi des énigmes policières, dignes des meilleurs auteurs.

Un volume de 480 pages, préfacé par Jacques Bergier, relié pleine toile vert amande, fers or, gardes et illustrations originales de Raoul Albert, tirage limité et numéroté, prix : 37 F.

EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation

24, rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874-40-56

Chronique des bandes dessinées

La cité des eaux mouvantes

La science-fiction, au sens (à peu près fixé) que l'on donne à ce terme, fait assez rarement irruption dans le domaine de la bande dessinée. **Flash Gordon**, par exemple, ou **Brick Bradford,** font naturellement partie du royaume enchanté et flou de la « science-fantasy »... Les productions Losfeld, de **Barbarella** à **Xiris,** peuvent y être rattachées, pour peu que l'on rajoute un adjectif propre à signaler leurs constantes érotiques. Quant aux « super-héros » américains (que les éditions Lug, de Lyon, nous présentent mensuellement avec **Strange** et **Marvel**), il reste à leur trouver une dénomination générique.

Pour trouver, en France tout au moins, de la science-fiction, et de la « vraie », dans la bande dessinée, il nous reste trois sources principales. L'une est tarie depuis longtemps, je veux parler de **Guerre à la Terre,** de Liquois, jadis publiée par **Coq Hardi**, mais jamais éditée en volume. L'autre semble en perte de vitesse, c'est la série des **Pionniers de l'espérance,** de Poïvet, dont il existe deux épisodes reliés : **Vers l'Ourang mystérieux,** introuvable aujourd'hui, et qui remonte à la fin des années 40, et **Le jardin fantastique,** plus récent, mais d'une qualité médiocre. Signalons que les aventures des **Pionniers** survivent encore, mais de façon intermittente, dans l'hebdomadaire **Pif.** La troisième est rarissime, mais peut encore nous donner des surprises, et est alimentée par Edgar P. Jacob, qui envoie parfois ses héros Blake et Mortimer dans les contrées de la SF. Je n'insisterai pas, car tout amateur possède ces deux magnifiques albums que sont **Le piège diabolique** et **L'énigme de l'Atlantide.**

Dans ce quasi-désert, une oasis semble aujourd'hui émerger : je veux parler des éditions Dargaud (**Pilote**) qui, au milieu d'un foisonnement d'albums dont les **Astérix** et les **Lucky Luke** sont les pièces lourdes viennent coup sur coup de nous donner deux récits dessinés appartenant sans contestation possible à la science-fiction **stricto sensu.** Je passerai rapidement sur **Opération chevalier noir** (texte de Vernes, dessins de Vance), qui n'est qu'un agréable récit de suspense où interviennent peuplade sous-terrestre et timides opérations spatiales, pour insister sur la parution récente de **La cité des eaux mouvantes,** une aventure de Valérian, agent spatio-temporel, due à Linus pour le texte et à Mézières pour le dessin.

Les aventures de Valérian sont déjà bien connues des lecteurs de **Pilote,** mais c'est la première fois qu'elles ont l'honneur d'une publication en volume sous couverture cartonnée. Valérian opère dans un décor tout à fait andersonien : il appartient à la « patrouille spatio-temporelle », dont le but est de surveiller le passé et de redresser ses distorsions possibles. La société de « Galaxity », dont il est originaire, et qui se situe à 4 000 ans dans le futur, n'a jamais été précisée, mais c'est de peu d'importance puisque c'est de l'espace et du temps qu'il s'agit...

Dans **La cité des eaux mouvantes,** l'agent temporel et sa complice habituelle, Laureline, sont envoyés en 1986 (zone en principe interdite) sur une Terre entièrement submergée par les eaux, par suite d'un cataclysme nucléaire ; ils doivent y rejoindre et capturer un savant fou, Xombul, qui s'est évadé de son époque pour tenter de prendre le pouvoir sur un monde désorganisé. Ce postulat de départ permet de suivre une intrigue et de dresser quelques moments-clés qui donnent au récit une ossature des plus satisfaisantes : car, quoiqu'on puisse croire, le scénario compte beaucoup dans la réussite ou l'échec d'une bande dessinée ; et l'histoire imaginée par Linus est en ceci efficace qu'elle ne se moule sur une situation archétypale que pour s'en évader grâce à de multiples trouvailles qui permettent, soit de faire avancer le récit à coups de suspense, soit de lui trouver une matérialisation graphique astucieuse.

Car pour en venir au graphisme, ce qui doit naturellement nous intéresser au premier chef, même si l'entreprise est difficile de parler de ce qui doit être vu, Mézières semble dès maintenant mériter une place de choix dans le panthéon restreint des dessinateurs de SF, à cause de la poésie particulière qu'il parvient à donner à des scènes banales, à cause du don qu'il a d'imprégner de bizarre un décor qui ne pourrait être que plat. S'il faut chercher des références, c'est naturellement à Forest qu'on pensera en premier, à cause du dynamisme du dessin, à cause de la technique de la plume, hachures vigoureuses allant du plus fort au plus fin pour créer un relief en mouvement... L'inspiration générale du livre est elle-même « forestienne », je n'en donnerai pour preuve que la première scène de l'ouvrage, qui commence à la première image par un plan général de Valérian et Laureline jouant aux échecs électroniques dans un décor champêtre, où glougloute une source parmi les fougères épanouies. Un appel les convoque au quartier général, et on voit alors l'île de verdure en entier qui s'envole, celle-ci n'étant qu'une oasis artificielle supportée par un vaisseau plat qui n'a à survoler qu'une plaine géométrique.

Tout le début du livre, qui se passe dans New York englouti (la « cité des eaux mouvantes » du titre), est également admirable, particulièrement les pages 6 à 9, qui nous révèlent les buildings géants flottant dans une eau saumâtre qui atteint le cinquième étage, tandis que grimpent sur les façades le lierre et les fougères et que passent entre les rues noyées des cormorans et des flamants roses. La couleur, particulièrement bien utilisée, est aussi pour quelque chose dans cette réussite, Mézières utilisant planche par planche des unités tonales à la fois réalistes et poétiques : des bruns touchés de vert pour le New York englouti, des bleus violacés percés de lumières jaunes ou rouges pour la nuit, des terres de Sienne pour les déserts de la fin...

Tout n'est certes pas parfait dans cet ouvrage, on peut reprocher au dessinateur de trop caricaturer ses personnages (particulièrement les beatnicks et autres hippies hantant le désert mouillé des villes naufragées), on peut souligner que le scénariste a manqué de tonus dans la deuxième partie de l'album, où les batailles contre les robots et les poursuites dans le désert n'ont pas la force d'impact de la découverte du monde englouti.

Il n'en reste pas moins que voilà une bande qui fera moins parler d'elle que d'autres, plus tapageuses et au succès plus éphémère, mais que chaque amateur de ces disciplines complémentaires que sont la science-fiction et la bande dessinée se devra d'acquérir.

Jean-Pierre ANDREVON

La cité des eaux mouvantes par Linus et Mézières. Editions Dargaud.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ;

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**29,60**	**58,80**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	**23,60**	**46,80**
	Recommandé	F.	**39,20**	**78**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	**210**	**418**
	Recommandé..........	F.B.	**350**	**696**
SUISSE	Ordinaire..............	F.S.	**18,30**	**36,30**
	Recommandé..........	F.S.	**30,40**	**60,50**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

Dépôt légal : 4e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan